

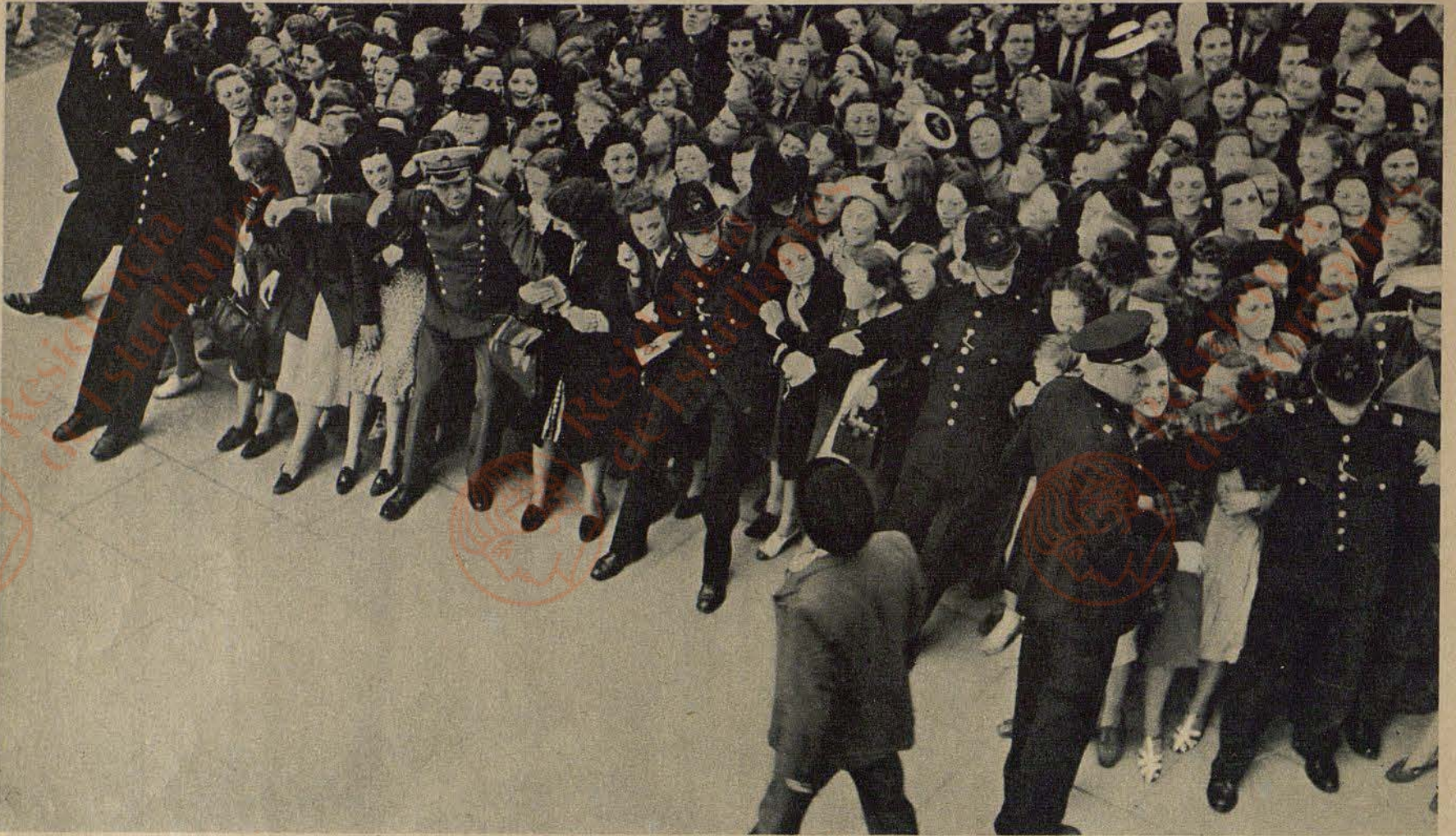


MATCH

SAISON D'INTRIGUES
A SALZBOURG

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITÉ MONDIALE 24 AOUT 1939

2^{fr.}
-



Tyrone Power, de passage à Londres, avait été engagé pour faire une apparition sur la scène d'un théâtre. Quand il arriva devant la porte des coulisses, une foule où les femmes étaient en majorité brisa les cordons de police et se précipita sur l'acteur qui ne lui échappa qu'à grand'peine, ses boutons arrachés et son smoking déchiré. On voit ici deux phases de cette bataille.

le MATCH de la Vie

LE COMLOT DE BERCHTESGADEN

11 août, 9 heures du soir, au bord du lac de Saint-Wolfgang.

Au Weiss Rössl, célèbre auberge des Alpes autrichiennes qui a donné son nom à l'opérette *L'Auberge du Cheval blanc*, une centaine de clients boivent de la bière en écoutant des airs tyroliens et en goûtant la fraîcheur du soir.

Le comte Ciano, en uniforme blanc, fait son entrée en compagnie de Ribbentrop et de ses collaborateurs.

On l'applaudit. Il sourit.

Il sourit toujours quand on l'applaudit. Et comme une petite fille le regarde, bouche bée, il se penche et l'embrasse.

— Comment t'appelles-tu ?

— Je suis Tyrolienne, dit la petite en zézayant.

Le mot jette un froid. Les Tyroliens n'aiment pas l'Italie ni le comte Ciano.

Ribbentrop entraîne le comte Ciano vers la table qui a été installée au bord du lac. C'est le lac de Saint-Wolfgang.

Wolfgang veut dire « entrée des loups ».

D'un visiteur...

Autour de Ciano et de Ribbentrop sont assis Attolico, ambassadeur ambassadeur d'Allemagne à Rome ; d'Italie à Berlin ; von Mackensen, Magistrati, beau-frère de Ciano et l'adjoint d'Attolico ; le vieux juriste Gauss, conseiller juridique de la Wilhelmstrasse. On dirait un sandwich germano-italien. Seuls les deux Schmidt sont côte à côte. Leur homonymie leur interdit-elle de participer au panachage ? L'un est l'interprète officiel du Reich et a participé à toutes les grandes conférences, Munich compris. L'autre est chef du service de presse à la Wilhelmstrasse.

La journée a été dure. Trois heures de discussion, parfois aigre-douce. Il y a les ordres de Mussolini et ceux de Hitler. Les deux porte-parole des deux dictateurs ont confronté leurs ordres.

— Nous voulons savoir où nous allons, a dit Ciano.

— L'occasion est magnifique. Il n'y a qu'à marcher, a dit Ribbentrop.

Ciano espérait quitter Salzbourg le lendemain même. Mais demain il faudra affronter le Führer.

Ciano soupire et redemande des saucisses.

— Demain après-midi seulement ! Encore une matinée gâchée ! Bah ! les dictateurs ont des caprices, se dit Ciano qui en sait quelque chose.

...à l'autre

A la même heure, devant la façade moderne de l'Oesterreicher Hof, le grand hôtel de Salzbourg, une puissante auto noire s'arrête. Elle est illée chercher au champ d'aviation un personnage de marque, car des

S. S. en uniforme l'entourent aussitôt. Un homme de haute stature, une serviette à la main, traverse d'un pas rapide le hall de l'hôtel. M. Burckhardt, haut-commissaire de la S.D.N. à Dantzig et le comte Ciano coucheront cette nuit dans le même hôtel.

Sans le savoir.

Dans l'après-midi un souple avion allemand, un avion personnel du Führer, est allé chercher M. Burckhardt à Dantzig. L'aérodrome était si bien gardé qu'il était impossible de reconnaître les trois personnes qui sont montées dans la carlingue. C'était, outre M. Burckhardt, M. Albert Forster, gauleiter de Dantzig et son adjoint, M. Czarske.

M. Burckhardt depuis qu'il représente la S. D. N. à Dantzig s'est déjà tiré de plus d'une situation délicate. Se tirera-t-il de celle-là ?

Un historien

Il a déjà vu Hitler en 1937, à Berlin. Ce fut pour réussir à retarder pendant deux ans l'application des mesures contre les Juifs.

A chaque fois que l'agitation nazie dans la Ville Libre risquait de compromettre le prestige de la Société des Nations, M. Burckhardt savait partir en voyage. Il laissait le haut commissariat entre les mains d'un secrétaire de moins de trente ans, mais fort compétent et avisé : M. Lambert. C'est alors qu'il donnait une nouvelle édition de son « Richelieu » écrit en allemand, ou faisait des communications fort intéressantes à diverses sociétés savantes sur certains points obscurs de l'Histoire du XVII^e siècle. Et quand il reparaisait à Dantzig, c'était pour remettre de l'huile dans les rouages d'un organisme bien difficile à diriger.

Certaines personnes, en Angleterre et même en Allemagne pensèrent que cet homme qui savait concilier le respect du droit et le sens des concessions pouvait rendre de grands services dans les circonstances présentes.

Ils le lui dirent.

Aussi M. Burckhardt ne fut-il pas très étonné lorsque le Gauleiter Forster vint l'inviter à se rendre à Berchtesgaden.

La nuit à Salzbourg

Dans sa chambre d'hôtel à Salzbourg, M. Burckhardt considère avec sang-froid le rôle qu'il a à jouer et relit le dossier qu'en homme méthodique il s'appête à discuter.

Et peu à peu Salzbourg s'endort. Le vent de la nuit agite un instant, au-dessus de la Maison du Festival, les drapeaux de la France, de l'Angleterre, des Etats-Unis et de l'Italie.

Au bar de l'Oesterreicher Hof, M. Seiss-Inquart, le chef des nazis d'Autriche, qui livra sa patrie à Hit-

ler, repu, avantageux et correct, attaque, en compagnie de Mme Seiss-Inquart, son troisième kugeloff.

Rudolf Hess, le conseiller intime du Führer, l'homme au sourire sceptique et au regard fuyant, vient de regagner sa chambre. C'était autrefois la chambre de Toscanini.

C'est l'heure où le seul juif de Salzbourg se promène. Il y en avait 300 autrefois. Il n'y en a plus qu'un. Un seul. Il est vieux et malade. Il a donné presque toute sa fortune pour avoir la paix. Il ne dit pas qu'il a la paix. Mais il ne se plaint pas. Il



M. Burckhardt, économiste et historien, auteur d'un ouvrage sur « Richelieu » fait actuellement de l'Histoire malgré lui.

se promène le long de la Salzbach à tout petits pas. Il pense à Mozart.

Les marins chanteurs

Il est à peu près le seul.

Le théâtre était vide ce soir. Malgré les séjours gratuits offerts aux associations de Prusse, de Thuringe et de Rhénanie.

Le D^r Fuchs, Gauleiter de Salzbourg, trouve que ses hôtes sont assez décevants. Des troupes de jeunes filles et de jeunes gens abondamment ornés d'insignes arrivent par cars, par trains, à bicyclettes. Ils sont en costume de sport. Vingt minutes plus tard, on les voit se répandre à travers la ville en Tyroliens et en Tyroliennes. C'est la consigne. Mais les costumes sont trop neufs et, le soir, les pélerines tyroliennes et les feutres à blaireau — pour peu qu'il ait plu — sentent le fromage rance.

Et puis cette jeunesse n'a pas le sou. Elle achète des « souvenirs » à 20 pfennigs. Elle ne fait pas marcher le commerce.

Les marins non plus. Car il y a des marins.

Ils forment de petits défilés et, dans les rues étroites et sonores du vieux Salzbourg, ils chantent les litanies nazies. En groupes serrés, trois par trois et au pas, ils scandent leur chanson à coups de talon,

attirant peu à peu les promeneurs attardés. Ils tournent autour de la torpille qui, piquée en plein Salzbourg, à la sortie du pont, rappelle qu'il faut s'affilier à l'« Association pour la défense passive ».

Une énorme Mercedes passe.

— Qui est-ce ? Goering ?

— C'est peut-être le Führer ?

A la lumière du Café Bazard, on a reconnu le visage souriant du Dr Frick, ministre de l'Intérieur du Reich. A côté de lui, un petit monsieur est assis, brun, correct, petite moustache.

Le comte Csaky, ministre des Affaires étrangères de Hongrie, est l'hôte du D^r Frick dans son château de Leopoldskron, à quelques kilomètres de Salzbourg.

Tout là-haut sur la montagne

Salzbourg, 12 août, 9 heures du matin.

Une automobile noire emporte vers Berchtesgaden M. Burckhardt et sa serviette.

Nietzsche, le grand philosophe allemand, avait un camarade. Il s'appelait Burckhardt. Etudiants, puis professeurs, ils suivirent des carrières parallèles. Nietzsche devint prophète. Burckhardt académicien.

C'est l'ami Burckhardt qui, lorsque Nietzsche, se croyant à la fois le Christ et l'Antechrist, fut jugé, par les hommes, bon à enfermer, vint prendre son vieux camarade par la main pour l'emmener dans l'établissement approprié.

Ce Burckhardt-là était l'oncle du haut commissaire de la S. D. N. à Dantzig. Le neveu, aujourd'hui, va rencontrer l'homme qui, au centre de l'Europe, traduit en actes l'Evangile de la force.

Il est là, assis devant lui. Sur la table s'étale encore une épure de décorateur qu'il examinait lorsque son visiteur est entré : projet de décoration pour les fêtes de Tannenberg. Le Führer paraît préoccupé et las. Il parle d'abord posément. Il n'a pas fait venir M. Burckhardt pour lui confier ses projets de paix ou ses résolutions guerrières, mais simplement pour l'interroger sur ce qui se passe à Dantzig.

Mais le ton monte. Maintenant Hitler est debout. Il va et vient devant la large fenêtre où s'encadre un immense paysage de montagne tout ensoleillé.

Il a affirmé, péremptoire :

— J'ai tout fait pour arriver à une entente avec les Polonais. Vous connaissez mes propositions de mars. Si elle m'avait écouté, la Pologne aurait déjà son port franc à Dantzig et tous les avantages économiques qui en eussent été la juste conséquence. L'esprit de guerre ne serait pas ranimé dans le monde. Nos autostrades

seraient construits. On ne parlerait même plus de cette irritante question du Corridor.

Il répète ce mot « irritante », frappe à coups de poing le projet des fêtes de Tannenberg.

Les droits de la vieille Allemagne

Hitler voudrait savoir ce qui s'est passé, en dépit de ses ordres, à Dantzig, depuis quatre semaines.

— Je connais la vérité par mon gauleiter, je veux l'apprendre de votre bouche.

Posément, avec le sentiment que, pour la première fois, le Führer entend une impression impartiale sur Dantzig, M. Burckhardt raconte ce qu'il sait. Il analyse les caractères différents des nazis dantziçois, qui tous croient fidèlement interpréter la parole de leur maître, bien qu'ils ne soient pas toujours d'accord. Il parle de M. Greiser, président du Sénat, qui est modéré, et de M. Forster, le gauleiter, qui est violent. Et il conclut en souhaitant que les hommes d'Etat de bonne volonté réussissent à régler le problème dantziçois.

Le secret mal gardé

Deux heures plus tard, un avion du Führer dépose M. Burckhardt à Berlin, sur l'aérodrome de Tempelhof. Il y trouve M. Arnal qui l'attend.

M. Arnal, ancien conseiller de l'ambassade de France à Berlin, est un homme petit, vif et noir, qui a une spécialité : il s'acquitte des missions difficiles. C'est lui qui apporta à Herriot, en 1932, les offres de Papen, puis de Schleicher.

M. Arnal est membre de la Commission des Trois nommée par la S.D.N. pour veiller sur Dantzig. C'est l'Angleterre qui a voulu que M. Arnal apprit de la bouche même de M. Burckhardt le résultat de son entrevue à Berchtesgaden, pour en faire part ensuite à M. Chamberlain.

Mais M. Arnal accueille M. Burckhardt en lui tendant un journal qui donne déjà la nouvelle de son voyage et en explique le sens.

Le haut commissaire entre dans une grande colère, jure qu'il a été discret et passe en revue toutes les personnes qui ont pu trahir son secret.

M. Arnal sourit :

— Ne cherchez pas, dit-il. Ceux qui vous ont appelé et ceux qui ont révélé votre départ sont peut-être les mêmes. Avaient-ils vraiment le désir de négocier ? Ce qu'on vous a dit ne le prouve pas. Croyez-moi, simple épisode de la guerre des nerfs.

M. Burckhardt, un peu déçu, referme sa serviette et reprend l'avion pour Bâle afin d'aller embrasser sa vieille mère.

Ciano entre deux dictateurs

Même jour. Salzbourg. Onze heures et demie.

Le comte Ciano et sa suite quittent l'Oesterreicher Hof pour Berchtesgaden. Les voitures roulent doucement. Pour permettre au comte Ciano d'admirer le paysage ou pour attendre que la place soit libre, tout là-haut sur la montagne, au Berghof, où Hitler reçoit Burckhardt ?

On met plus d'une heure pour faire une quarantaine de kilomètres... en prenant des détours pour contempler les points de vue.

Ciano est venu au Berghof une première fois en 1936. Il ne reconnaît plus rien. Des immeubles de

Pierre blanche entourent l'ancien chalet, lui-même complètement transformé. On dirait des casernes. Ce n'est qu'une chancellerie, capable, il est vrai, de résister aux bombardements aériens.

Au pied des terrasses, Hitler attend Ciano.

Ribbentrop est là également. Cet homme-là a le don d'ubiquité. On le quitte le soir à Salzbourg, on le retrouve le lendemain matin à Berchtesgaden.

Déjeuner rapide. Puis Hitler conduit Ciano et Ribbentrop dans son cabinet particulier, la Grossehaule. Pendant trois heures et demie, de 14 h. 45 à 18 h. 15, les personnalités



Le comte Ciano, ami personnel de Mussolini et grand mélomane est allé officiellement à Salzbourg « entendre de la musique » et à Rome « faire une visite personnelle » au Duce.

de la suite vont faire les cent pas dans le jardin, sous le soleil.

Il s'agit d'entraîner l'Italie dans l'aventure dantziçoise, où elle court des risques sans espérer de profit.

Il s'agit aussi de convaincre Ciano que la mainmise du Reich sur la Hongrie est indispensable au triomphe de l'Axe.

Ciano peut-être ne demanderait qu'à se laisser convaincre. Mais il y a le beau-père. Tout ce que Ciano peut faire, c'est de promettre de plaider le dossier Hitler devant Mussolini.

On ne parle pas seulement de Dantzig et de la Hongrie, mais encore de la Tunisie, de l'Espagne et du Japon.

A 18 h. 30, la séance est levée et tout le monde va prendre le thé au refuge de Kirchstein, ce nid d'aigle aménagé au-dessus de Berghof, à deux mille mètres, et où l'on accède par un ascenseur.

Les ennuis du gendre

Retour à Salzbourg. Ciano demande la communication avec Rome.

Il reçoit l'ordre formel de ne prendre aucun engagement, de ne rien signer.

Et comme un ennui ne vient jamais seul, à peine a-t-il raccroché le récepteur que Magistrati vient lui annoncer que le comte Csaky, ministre des Affaires étrangères de Hongrie, insiste pour être reçu.

— Déjà ! C'est très, très ennuyeux.

Pas de communiqué

Salzbourg, 13 août. — 11 heures du matin. Ciano reprend le chemin du Berghof.

15 heures. Ciano part pour Rome en avion.

Aucun communiqué officiel n'est publié à la suite des entretiens de Berchtesgaden.

Le Dr. Schmidt — pas le traducteur, le chef du service de presse à la Wilhelmstrasse — déclare simplement que l'accord est complet entre l'Italie et l'Allemagne.

Au Berghof, on a demandé deux fois la communication avec Rome.

16 heures. L'auto du Dr. Frick traverse Salzbourg. A côté du ministre allemand est assis le comte Csaky. C'est la deuxième fois de la journée qu'on les voit passer. La première fois, ils ont pris la route de Fuschl ; cette fois-ci, ils partent par la route de Berchtesgaden.

Un intermède

14 août. — Au château de Fuschl, M. von Ribbentrop en est à sa quatrième transformation vestimentaire — complet bleu, uniforme blanc, costume de golf, complet de flanelle — lorsqu'on lui annonce M. Hamilton Fish.

C'est une visite qu'il attendait.

Il a reçu un télégramme de l'ambassade d'Allemagne à Washington disant : « Il serait du plus haut intérêt pour Votre Excellence d'avoir une conversation avec M. Hamilton Fish, l'un des sénateurs américains les plus hostiles au président Roosevelt et qui, s'il n'est pas le meilleur ami de l'Allemagne, est en tout cas le pire ennemi des Soviets. »

Hamilton Fish qui, malgré ses cinquante ans, a l'allure d'un jeune premier et la souplesse d'un sportif, expose son plan. Il est simple : armistice de trente jours. En trente jours, la paix peut être assurée à condition d'éliminer Moscou du jeu.

— Oui, oui, dit Ribbentrop.

Et il met son avion personnel à la disposition de M. Hamilton Fish afin qu'il aille soumettre, le plus vite possible, son plan de paix au congrès interparlementaire d'Oslo...

Pas d'ultimatum

16 août. Le comte Csaky, qui est toujours l'hôte du Dr Frick, à Leopoldskron, se rend chez Ribbentrop, au château de Fuschl. Conversation de trois heures, de 15 à 18 heures. Thé.

Et le soir, Ribbentrop et Csaky assistent ensemble à une représentation du *Barbier de Séville*, à Salzbourg.

Puis ils soupent, toujours ensemble, à l'Oesterreicher Hof.

Berlin, même jour. — La Wilhelmstrasse dément les bruits d'un ultimatum à la Hongrie.

Les Berlinoises voient passer des convois automobiles chargés de troupes. Les numéros des régiments ont été enlevés sur les uniformes des soldats.

On enlève toutes les grilles de fer des arbres.

★

Washington, même jour. — On apprend les déclarations qu'Hamilton Fish vient de faire à la suite de sa visite à Ribbentrop. On rit beaucoup. Surtout les partisans de Roosevelt. Qu'un champion aussi frénétique de l'isolationisme se plonge ainsi à corps perdu dans l'imbroglio européen, apparaît du plus haut comique.

★

17 août, Salzbourg. — On a vu passer l'automobile de Ribbentrop. Elle emmenait le comte Csaky sur la route de Berchtesgaden.

Berlin, même jour. — Les Berlinoises s'aperçoivent qu'on remplace tous les poteaux indicateurs métalliques par des poteaux de bois.

Des camions chargés de troupes traversent encore la ville.

Beaucoup de postes à essence sont fermés.

18 août, Munich. — Le comte Csaky arrive de Salzbourg par l'autostade. Il réclame immédiatement un avion pour Rome. Il y a pourtant un aérodrome à Salzbourg.

Berlin, même jour. — La Wilhelmstrasse dément toute entrevue entre le comte Csaky et Hitler et même Ribbentrop.

Ce jour-là, on enlève les grilles en fer des cimetières.

Rome, 15 h. 50. — Le comte Csaky arrive à l'aéroport du Littorio, où l'attend une voiture officielle.

16 h. 5. — Le comte Csaky entre dans le bureau de Mussolini où se trouve déjà le comte Galeazzo Ciano.

Le comte Csaky est venu dire à Mussolini que la Hongrie était prête à suivre la politique de l'Axe... à condition que cette politique fût la même à Rome et à Berlin.

— Etes-vous d'accord ? demande-t-il.

— Peut-être, dit Mussolini.

L'entrevue dure deux heures.

Une réunion de diplomates

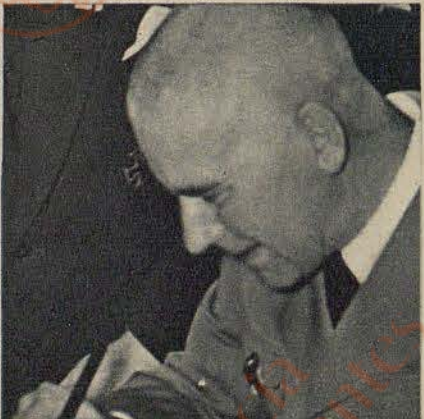
Berlin, même jour, 20 h. 25. Le Dr Schacht entre dans le hall de l'hôtel Eden et contemple avec satisfaction, du haut de son grand cou, les quelques Allemands attablés. Ceux-ci le regardent sans déplaisir. L'hôtel est cher. Mais n'est-ce pas grâce au Dr Schacht qu'on peut encore dépenser de l'argent à Berlin ?

20 h. 30. Les grooms s'alignent dans un ordre impeccable. Les portiers se mettent au garde à vous. Sur le seuil de l'hôtel apparaissent en même temps l'ambassadeur de Pologne, l'ambassadeur de Belgique et divers uniformes chamarrés. Ils sont immédiatement suivis de tout le corps diplomatique qui, d'un air résolu et préoccupé, prend d'assaut les deux ascenseurs. Les clients de l'hôtel ne sourient plus. Ils se regardent avec inquiétude.

L'ascension des diplomates continue.

Sur le toit de l'Eden, ils sont accueillis par l'ambassadeur de France, M. Coulondre.

— J'en ai abattu trois, dit M. Lyski, ambassadeur de Pologne. Mais ce



Le Dr Frick, ministre de l'Intérieur du Reich a reçu dans sa villa de Leopoldskron, le comte Csaky, ministre des Affaires étrangères de Hongrie.

n'est pas terminé. J'ai bien l'intention de faire mieux.

— J'ai réussi un beau coup hier : dix-sept, dit sir Neville Henderson, en regardant avec satisfaction son inséparable œillet rouge.

Un quart d'heure plus tard, cinquante diplomates et fonctionnaires allemands sont installés autour d'une table abondamment garnie.

C'est le banquet du « Conseil international de la Chasse et du Tir aux armes sportives ».

19 août. Sur l'aérodrome de Littorio, le comte Csaky monte en avion pour une destination inconnue.

19 août. Sur l'aérodrome de Salzbou, M. Attolico, ambassadeur d'Italie à Berlin, descend d'avion. Il arrive de Rome où Mussolini l'a appelé d'urgence. Il revient porteur d'instructions.

M. Attolico porte des lunettes, ce qui fait sérieux. Il a des cheveux blancs, ce qui fait raisonnable. C'est un professionnel. Ce n'est pas un parent. Dans la discussion en cours, Mussolini a voulu interposer entre lui et Hitler cet homme d'âge et de sens.

M. Attolico savoure cette revanche de la diplomatie officielle sur la diplomatie familiale. Il sourit. Mais son sourire se fige. Sur l'aérodrome, il vient d'apercevoir son conseiller d'ambassade, M. Magistrati. M. Magistrati est le beau-frère de Son Ex-

cellence le comte Ciano.

20 août. Dans un petit village du nord de l'Italie, le comte Csaky pense au destin de la Hongrie et aux épreuves que la politique impose à l'amitié.

Les Hongrois ont-ils assez souhaité cette frontière commune avec la Pologne ! Maintenant qu'ils l'ont, l'Allemagne, qui la leur a donnée, voudrait les contraindre à se battre contre les amis polonais.

— Mussolini fera-t-il entendre raison à Hitler ? se demande Csaky. La Hongrie pourra-t-elle sauvegarder sa neutralité... et son indépendance ?

Si la Hongrie et l'Italie doivent s'engager dans un conflit — ou dans une crise grave — ce sera, une fois de plus, au profit de l'Allemagne. Csaky voudrait bien échapper à la poigne hitlérienne.

FRANCE. Le descendant du général Marlborough s'en va sur la ligne Maginot

15 août, 120 à l'heure.

Quatre puissantes limousines, à fanion tricolore, foncent sur les routes d'Alsace.

Les villageois endimanchés s'interrogent, un peu inquiets.

— Il se passe quelque chose.

Non. Quelqu'un passe : Winston Churchill. Avec tout son tremblement de généraux. C'est le rallye de l'Entente.

Et voici, à un 120 à l'heure plus réduit, le peloton des journalistes, qui s'est fait gratter par les officiels. Les radiateurs de leurs voitures fument. On dirait qu'elles pensent trop.

Quand la presse finit par rejoindre, époumonée, trop tard, les quatre limousines, arrêtées en bordure d'un champ, sont vides.

— Où sont-ils passés ?

Ils visitent quelque chose qui ne se voit pas : la ligne Maginot.

C'était là qu'ils allaient si vite. En bordure de ce champ. Dès qu'on sait qu'on y est, sur la fameuse ligne, tout apparaît truqué. On se met à soupçonner cette meule d'être une tourelle, et cet arbre de pouvoir tirer on ne sait combien de coups à la minute, par toutes ses branches. On écoute par terre pour essayer de surprendre le mécanisme des fortifications enfouies. On sait qu'on a une ville d'acier et de béton sous ses pieds. On n'entend que le mécanisme dérisoire d'un grillon.

Winston Churchill, avec son mackintosh, sa canne, son cigare, réapparaît comme par enchantement, derrière une haie. Et de fait, il est enchanté.

Il vient de tâter les biceps de la France.

Devant la frontière française de l'Angleterre

Il est arrivé la veille au soir, à Strasbourg, sans tambour ni trompette.

Simplement, un service d'ordre de généraux.

Sa randonnée a été organisée par le général Gamelin.

Ses pilotes seront le général George et le général Frère.

Des gens de la partie, comme on voit.

Une visite de Chamberlain aurait signifié, aux yeux des Anglais : visite d'amitié.

Une visite de Churchill veut dire : visite médicale.

De son voyage le Premier aurait rapporté une « impression ».

Churchill reviendra avec un « diagnostic ». Il est ici l'ambassadeur de son ancêtre M. de Marlborough. Quelqu'un de la partie aussi.

La chambre de l'honorable visi-



Winston Churchill passait avant ses vacances dans le Midi. Il apprécie maintenant nos paysages de l'Est.

teur, à la Maison Rouge, est décorée dans le goût anglais... Aux murs il y a des gravures Empire. Il y a aussi une lettre de Kléber à Napoléon. La pièce principale de l'appartement est un seau à glace où voisinent une bouteille de vin d'Alsace et une bouteille de whisky. Entente cordiale.

Mais Churchill n'en use pas longtemps. Le voici qui redescend avec son aide de camp, le général brigadier Spears, de la Royal Army. Il est tard. Kléber est seul au milieu de la place.

— Où allons-nous ?

— Voir le Rhin, répond Churchill qui prend goût à son cigare alsacien, un « stump ».

Ils sont, dans les rues de Strasbourg, deux passants ignorés, les mains derrière le dos et, en avant, les feux de position des cigares. L'adversaire le plus farouche du régime hitlérien se promène, avec son aide de camp, à 5 kilomètres d'en face.

— C'est ici, dit Churchill, si j'en crois un de mes honorables collègues, la frontière de la Grande-Bretagne...

Et ses yeux se perdent sur l'autre rive. La grosse cloche de la cathédrale sonne minuit.

Le lendemain matin, après le breakfast, les quatre limousines à fanion tricolore démarrent... suivies par les aboyeuses des journalistes. Elles reviennent, maintenant, et stoppent devant le magnifique palais du Gouvernement militaire, rue Brûlée, où deux tirailleurs marocains, cirés de frais, présentent les armes, devant des guérites appétissantes comme des sucres d'orge.

Ici on déjeune.

Au château de Guillaume II

Après la ceinture de fer, la ceinture douce des Vosges. Après la stratégie, la poésie. On ne roule plus à 120, mais à 60. Les arbres ont remplacé le béton.

On monte vers le château du Haut-Koenigsbourg. On s'accoude à la balustrade de pierre. On voit de haut, maintenant, cette plaine dont on explorait ce matin les profondeurs.

Dans la grande salle du château, au-dessus d'une cheminée de grès

rouge, il y a une plaque que Guillaume II fit apposer la deuxième année de la guerre.

Churchill traduit à haute voix : « Cela, je ne l'ai pas voulu... »

Dernières étapes

— Marie, le complet du 11 à repasser, téléphone le concierge de l'hôtel Terminus, à Colmar. Il le faut pour demain matin 6 heures.

Le 11 dort sur ses deux oreilles. Le 11, c'est Churchill.

A Neuf-Brisach, le lendemain.

C'est là que s'étale, sur la rive allemande, en majuscules, le slogan connu : « Ein Volk, ein Reich, ein Führer ».

Auxquels les nôtres ont répondu, en capitales, par la devise non moins fameuse : « Liberté, égalité, fraternité ».

— Du tac au tac, constate Churchill.

A Ferrette, entre deux descentes dans le béton, on a une succulente escale au Riesling et au Traminer.

Churchill, gagné par les cigares, est conquis par les vins. Ce soir, dans sa chambre, il y aura deux bouteilles d'Alsace au frais.

Ce n'est plus une entente. C'est une « naturalisation ».

MM. les ministres en vacances

PEU de vacances pour les ministres.

Chacun a dû demander sa permission à M. Daladier, comme Croquebol au capitaine Hurluret.

A la vérité, M. Daladier lui-même s'est accordé un petit congé. Il l'a passé à bord du *Vellela-II*, le yacht de son ami Vermorel.

M. Daladier ne change pas ses plaisirs.

Au fond, c'est un conservateur. Sur le *Vellela-II*, M. Daladier aime à tenir la barre. Habitude de chef de gouvernement.

Il n'y a jamais eu jusqu'ici de coups durs. Il est vrai que le timonier reste près de lui.

Le yacht a fait diverses escales. A Port-Cros, où une dame a offert des fleurs au président ; à la Tour Fondue, près d'Hyères.

M. Daladier aime descendre à terre dans un petit bistro. Il commande le pastis et mange de bon appétit le repas.

Toutefois M. Daladier ne sacrifie pas aux rites de la Côte d'Azur. Il ne porte pas le short. Par contre, il garde le veston.

On ne le reconnaît pas toujours. Mais on le remarque. A le voir ainsi habillé, les estivants disent :

— C'est un Parisien.

Il est vrai qu'à Toulon, un citoyen d'Orange est un homme du Nord.

Voyage au long cours

M. Daladier s'est contenté de cabotage. M. Paul Reynaud, lui, a fait un voyage au long cours.

Il est allé jusqu'en Corse sur le yacht du sénateur Amaury de la Grange, ancien président de l'Aéro Club de France.

Quand il navigue, M. Paul Reynaud lit. Et comme c'est un esprit serein et bien ordonné, il choisit des livres appropriés, c'est-à-dire, en l'occurrence, parlant de la mer. Il est plongé dans le bouquin de Ste-

fan Zweig sur Magellan.

On y parle quelquefois de furieux abordages.

Comme un enfant qui, avant de s'endormir, s'est attardé sur un roman d'aventures, M. Paul Reynaud se réveille brusquement parfois, angoissé.

La solidité du yacht de M. Amaury de la Grange le rassure. Car, tout de même, malgré l'époque troublée, la civilisation a des vertus encourageantes.

Après la Méditerranée, M. Paul Reynaud gagne la Manche au Touquet. Puis il vient saluer l'Océan à Arcachon.

Garde du corps

A peine est-il installé dans la villa dont il est l'hôte qu'un gendarme se présente devant lui.

— Etes-vous bien M. Paul Reynaud ? demande ce représentant modeste, mais précis, de l'autorité.

— Oui, répond le ministre, clignotant ainsi qu'à l'habitude, comme s'il avait toujours le reflet d'un lingot d'or dans les yeux.

— C'est parfait, déclare le gendarme, rassuré ; je suis chargé de veiller sur votre sécurité.

— Alors, qu'est-ce que vous comptez faire ?

— Ne pas vous quitter d'une semelle, prononce le gendarme, avec une force qu'atteste la peinture de ses souliers.

— Ça peut être gênant, sourit M. Paul Reynaud.

— Ce sont les ordres, affirme le gendarme, du ton du monsieur qui reconnaît qu'il n'est pas ici pour s'amuser.

— Bien, consent M. Paul Reynaud, devant la ténacité de son garde du corps. Cependant, je suis ici pour me reposer. J'ai besoin de dormir. Je ne quitterai pas cette chambre de trois jours. Revenez après.

Quand, les trois jours écoulés, il

(Suite du Match de la Vie page 7.)

JOIE!

Il ont profité de nos PRIX D'ÉTÉ



250	Chambres en chêne galbées 1750	1295 ^F	150	Salles à manger palis- sandre luxe 3950	2950 ^F
300	Chambres en roncée noyer 2500	1795 ^F	300	Divans-lits complets Les 4 pièces 350	245 ^F
100	Chambres palis- sandre luxe 4950	3500 ^F	300	Canapés-lits transfor- mables 4 pièces 750	495 ^F
250	Salles à manger en chêne 1300	995 ^F	200	Cosys en ronce de noyer ou en chêne massif. Complets 1395	995 ^F
200	Salles à manger néo- rustique 2350	1750 ^F			

GALERIES BARBÈS

55, Boul. Barbès - PARIS (18^e)

Succursales : ALGER - BORDEAUX - LILLE - MARSEILLE - NANCY
NANTES - NICE - ORAN - TOULON - TOULOUSE

Magasins fermés le dimanche.

FACILITÉS de PAIEMENT - ÉCHANGE de vos MEUBLES ACTUELS.

BON à remplir et
à adresser
aux

GALERIES BARBÈS pour
recevoir **gratuitement** l'Album
général d'Ameublement.

M _____

Adresse _____

H

Si vous préférez ne pas découper le bon
ci-dessus, demandez-nous notre Catalogue

H

VACANCES



en FRANCE

Partez par le train

VOUS ALLONGEREZ VOS VACANCES... PUISQUE QUELQUES HEURES
VOUS SUFFIRONT POUR METTRE 800 KILOMÈTRES - ET PLUS -
ENTRE VOUS ET LE CADRE DE VOTRE VIE QUOTIDIENNE

C'est votre intérêt

Puisque la S.N.C.F. vous assure d'importantes réductions grâce à ses billets
de fin de semaine (50 %), de groupe (50 %), de famille (75 % pour la
3^e personne et les suivantes), sans oublier les billets circulaires de 40 jours
(20 à 25 %) et les billets de congés populaires (40 %).



Avez-vous
pris votre

BILLET

DE LA

LOTÉRIE NATIONALE

78

SOCIÉTÉ NATIONALE DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS

veut reprendre sa garde, le ministre des Finances, après avoir joué comme un enfant au volley-ball, a déjà regagné Paris.

Entre la famille et les taxis

M. Charles Pomaret est ministre du Travail. C'est une fonction qui évoque mal les loisirs. La belote, son sport favori, lui est dangereusement limitée.

M. Charles Pomaret a été retenu longtemps par l'établissement du code de la famille.

Pendant cette période, il n'a pas pu rejoindre sa femme, ce qui est une situation singulièrement délicate pour un homme qui s'est fait le champion de la natalité...

Après la natalité, M. Pomaret s'est occupé des chauffeurs de taxi. Il n'a même plus le loisir de dépasser la barrière.

Mme Pomaret, pendant ce temps, occupe la villa familiale, proche de La Ciotat. Elle est mitoyenne de la propriété de Simone Berriau.

Simone Berriau, chez elle, fait du vin. M. Pomaret, de l'huile. Entre les propriétaires, des échanges se font.

Contre une barrique de vin de sa voisine, M. Pomaret envoie un litre d'huile.

Au prochain remaniement ministériel, on le nommera ministre du Commerce.

Un demi-curiste

M. Marchandau passe ses vacances à Evian. Douze jours. Une demi-cure. Cette année, il vient à Evian comme ministre de la Justice. L'an-

née dernière, il était ministre des Finances. La fois d'avant, il était ministre de l'Intérieur.

Comme un homme élégant, qui ne veut pas, deux saisons de suite, porter le même complet, il revient, chaque fois, paré d'un titre différent.

Il a un pli au front et un autre à son pantalon. C'est un gentleman. Il est là, avec sa femme et son fils.

Quand il arrive, il est toujours reçu par le maire de l'endroit : M. Léger.

M. Léger est socialiste. Aussi n'accueille-t-il pas le ministre, mais le maire de Reims, président de l'Association des maires.

La politique à ses subtilités. L'année dernière, c'est M. Léger père qui faisait à M. Marchandau les honneurs de la station thermale.

Cette année, c'est M. Léger fils, successeur de son papa.

M. Marchandau junior a assisté avec beaucoup d'intérêt à cette cérémonie.

« La vie est belle, pense-t-il, si dans la république les charges deviennent héréditaires. »

★

M. Guy La Chambre passe ses week end dans son château des environs de Dinard. M. Campinchi se réfugie à Vignacourt, chez son beau-père, M. Landry, qui a un bon petit vin qu'il tire de ses vignes de Calvi.

Mais les ministres de la Défense nationale ont peu de temps pour se reposer.

M. Mandel passe trois jours à Deauville. Quant à M. Georges Bonnet, il s'arrête, près de Royan, à Saint-Georges, qui n'est encore que de Didonne.

Une pièce en un seul tableau mais à intrigues multiples

Il y a huit ans, un jeune homme aux cheveux rouges débarque à Paris. Derrière le verre de grosses lunettes, ses yeux font penser à ceux d'un gosse gourmand devant la vitrine d'un pâtisseries.

Il s'appelle Moïse Rottenberg. Il arrive de Roumanie. Il a reçu une bonne éducation. Il a passé avec succès, dans son pays natal, un examen qui équivalait au baccalauréat.

En France, il entre comme clerc dans une étude d'avoué et suit les cours de droit. Il obtient sa licence.

Il se fait alors inscrire au barreau de Paris. Puis aussitôt, il se marie. Il épouse Mlle Mouraud. Mettant aussitôt à profit ses connaissances juridiques, il introduit devant le conseil d'Etat une instance afin d'obtenir que, sur l'état civil, son nom de Rottenberg soit remplacé par celui de sa femme.

Il obtient gain de cause.

Alors, il divorce. Mais s'il quitte la femme, il garde naturellement le nom. Il est désormais M^r Marcel Mouraud, avocat à la cour.

Il est aussi le seul homme qui en se mariant ait pris le nom de sa femme.

A son arrivée à Paris, il s'exprimait dans un français difficile avec un accent rocailleux. Aujourd'hui il parle avec aisance et son accent est devenu auvergnat.

Il a été naturalisé aussi.

M^r Mouraud fréquente les milieux de comédiens d'avant-garde. Il fait même une conférence dans le salon

presque officiel de M. Dorival, de la Comédie-Française.

Il y rencontre un jeune acteur, Richard Desprès, l'ami de Bog.

Ainsi se trouvent réunies les principales vedettes de la comédie que le Palais de Justice (direction Marchat) vient d'avoir l'honneur de représenter devant nous.

Auvergnat de music-hall

Le 13 août, dans la matinée, le téléphone résonne dans la salle de rédaction.

— Allô ! Je veux faire une communication de la part de M^r Marcel Mouraud, dit une voix qui a un accent d'Auvergnat de music-hall.

— J'écoute.

— Trouvez-vous à 13 h. 30, au Palais de Justice, Galerie Marchande.

— Pour quoi faire ?

— Il s'agit d'une affaire d'un intérêt mondial, dit la voix avec une grande majesté.

Elle ajoute aussitôt :

— Amenez un photographe.

Sur cette recommandation, la communication est coupée.

Est-on en présence d'un farceur ? Il faut tout de même voir. Le rédacteur roule vers le Palais de Justice. Il espère qu'à la rigueur il aura le bénéfice d'avoir seul une bonne petite information.

Mais, sur ce point du moins, son espoir est déçu.

La Galerie Marchande est envahie. Tous les journaux de Paris sont là. Mais il n'y a personne pour les ac-

cueillir. L'informateur bénévole n'est pas fidèle au rendez-vous.

On s'interroge.

— Qu'est-ce qui se passe ? Tu sais quelque chose ?

2 heures, 2 heures 1/2. Personne. Si on téléphonait à ce Mouraud ? Une voix qui ressemble à un ersatz d'accent auvergnat, répond :

— Oui, messieurs, c'est une très, très grosse affaire. Veuillez patienter encore quelques instants.

On dirait le régisseur parlant au public d'un théâtre mal organisé.

Dans la Galerie Marchande, les journalistes attendent donc. On ne déjeunera pas encore aujourd'hui. Le métier de reporter réclame beaucoup de philosophie et un estomac sans exigences.

Trois heures. Trois heures et demie.

Enfin, un homme jeune aux cheveux rouges, le nez surmonté de lunettes lourdes comme la Fatalité apparaît : c'est M^r Mouraud.

Il sourit. Il salue. Il fait l'inventaire des journalistes et des photographes présents, comme un impresario qui, en arrivant au théâtre, se préoccupe de la location.

Il paraît satisfait. Et c'est avec un large sourire qu'il annonce, en imitant l'accent auvergnat :

— L'affaire que je vous apporte a autant d'importance qu'une déclaration de guerre.

Et, d'ailleurs, pour bien le prouver, il a lui-même procédé à une mobilisation générale de la presse.

Mais le spectacle n'est pas commencé. M^r Mouraud est en veston. Il n'a pas encore enfilé le costume du rôle. C'est l'inconvénient des



M^r Mouraud est le seul homme qui, en se mariant, ait pris le nom de sa femme... et l'ait gardé en divorçant.

compagnies d'amateurs qu'on n'y commence jamais à l'heure.

Au théâtre, on frappe les trois coups. M^r Mouraud, qui voit grand, attend que l'horloge du Palais ait sonné quatre heures.

Entrée de cirque

Il fait alors son entrée en robe, suivi de son secrétaire et de la collaboratrice de M^r Joseph Python. On dirait la parade au cirque.

A la vérité, seul M^r Mouraud paraît désinvolte. M^r Branchu, son secrétaire, a un visage sombre et une barbe catastrophique. Il est l'homme qui prévoit les foudres et les catastrophes. Quant à M^r Geneviève Thomas, secrétaire de M^r Python, tout à fait sympathique, elle a l'air très gêné de se trouver là.

Devant cette entrée théâtrale, on n'a pas d'abord remarqué un personnage mince, aux petites moustaches d'acteur de Hollywood, qui tient,

sous le bras, un paquet enveloppé de papier d'argent.

Avec une science tout à fait remarquable de l'effet, M^r Mouraud le présente.

— Messieurs, voici le ravisseur de l'Indifférent.

Celui-ci, à son tour, salue comme le comparse des séances d'escamotage, quand le professeur Bénévol le présentait à l'admiration des foules. Tous les reporters se sont détournés de l'avocat pour se précipiter vers lui.

— Votre nom ?

M^r Mouraud est très sincèrement choqué d'une telle ingratitude.

— Messieurs, dit-il avec une gravité de chef de protocole, le nom des défenseurs d'abord. Pour moi, je m'appelle Mouraud. M.O.U.R.A.U.D.

Et il épèle son nom.

Mais les photographes sont en batterie. M^r Mouraud se précipite, bouscule tout le monde, écarte Bog. Il veut être sur tous les clichés à la fois. Il se dépense sans compter.

Le métier d'avocat est quelquefois difficile.

Personne n'est content

Le lendemain matin, M^r Mouraud est ennuyé. Avant de prévenir les autres journalistes, il a mis au courant de l'histoire Géo London. Géo London, dans les couloirs du Palais, à l'affût des renseignements, le dos courbé, appuyé sur son parapluie, a l'air d'un contrebandier sarcastique. Mais les amis de Bog ont tout de suite pensé que si l'affaire ne sortait que dans un journal, le succès de publicité recherché ne serait pas atteint.

Alors, après l'avoir alerté, on a laissé Géo London sans renseignements. Il est mécontent qu'on ait prévenu les autres. Les autres ne sont pas satisfaits qu'il ait bénéficié d'une priorité.

M^r Mouraud s'excuse auprès de tout le monde.

— Messieurs, je vous aime tous, proclame-t-il avec son extraordinaire accent auvergnat.

Il se défend d'ailleurs d'avoir, lui-même, alerté la presse.

— C'est Desprès, affirme-t-il. Au reste, il m'a écrit une lettre pour prendre ses responsabilités.

Mais Desprès rectifie :

— C'est bien lui qui a téléphoné. Il me demande maintenant de dire que c'est moi qui ai imité sa voix.

Desprès se refuse à se dire l'imitateur de cette imitation d'accent auvergnat.

Et on ne sait qui joue le moins la comédie, de l'avocat ou de l'acteur.

Un python inoffensif

M^r Mouraud déclare qu'il ne connaît l'aventure de l'Indifférent et de Bog que par M^r Joseph Python.

M^r Joseph Python est un avocat important. Il est grand. Il est élégant. Il a un perpétuel sourire de réclame de dentifrice.

— Dans le train de Luchon, explique M^r Mouraud, Python m'a dit : « Mouraud, vous allez être mêlé à des faits historiques. »

Car tous ces messieurs s'expriment avec une grande simplicité de langage. M^r Mouraud n'est pas encore entré dans l'Histoire. Mais il a déjà des histoires avec le Conseil de l'Ordre.

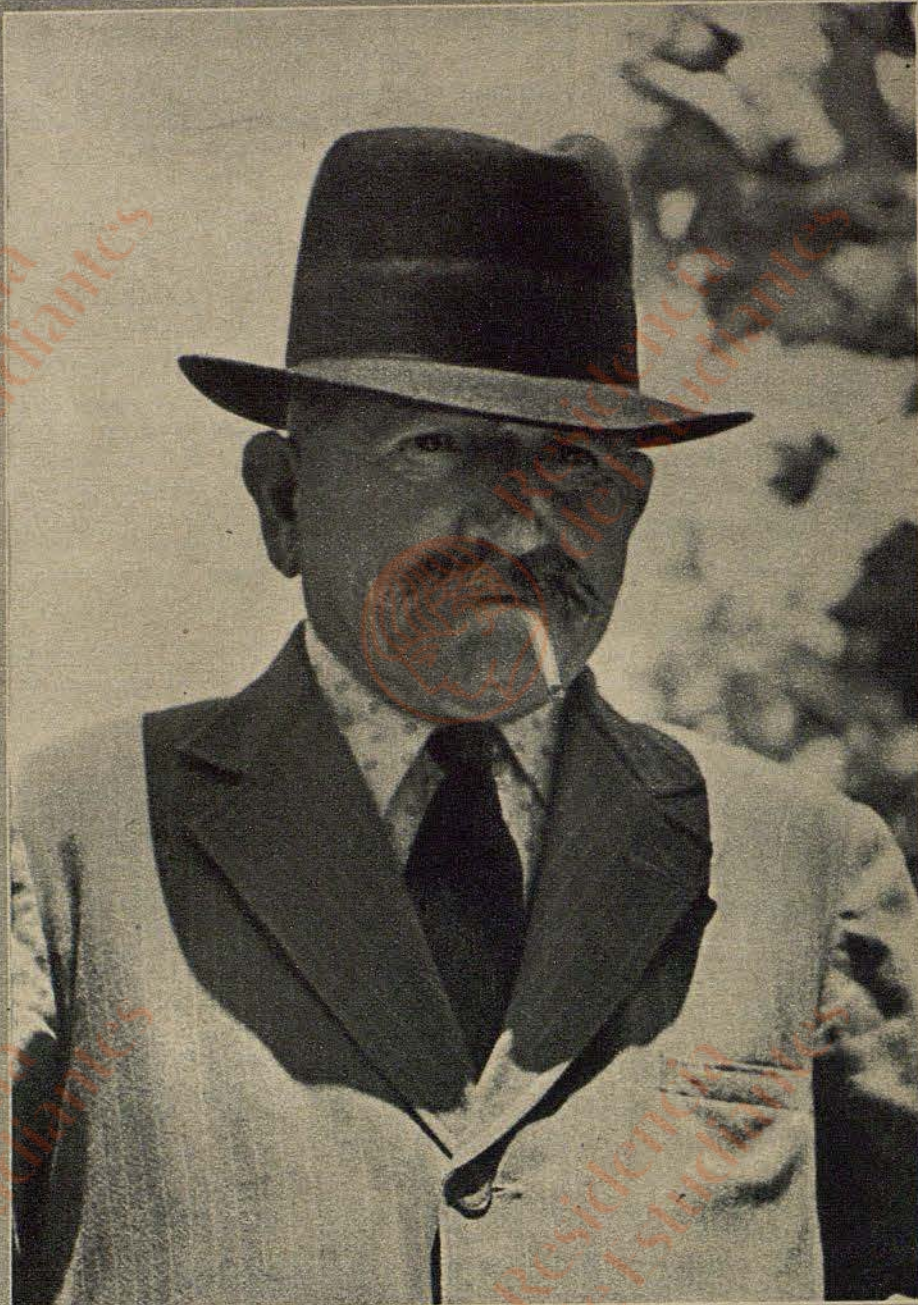
Il reste le fameux livre sur le vol de l'Indifférent. C'est un volume de 250 pages dactylographiées. Il est écrit dans une langue étrange où le

(Suite page 10.)

FRANÇOIS ARTAUD, BERGER DE VAISON (VAUCLUSE)



LE PRESIDENT DU CONSEIL A ETE ELEVE EN MEME TEMPS QUE...



... M. FRANÇOIS ARTAUD, ELEVEUR DE MOUTONS, LE FILS DE SA NOURRICE



LES GESTES, ATTITUDES ET EXPRESSIONS DE M. DALADIER...

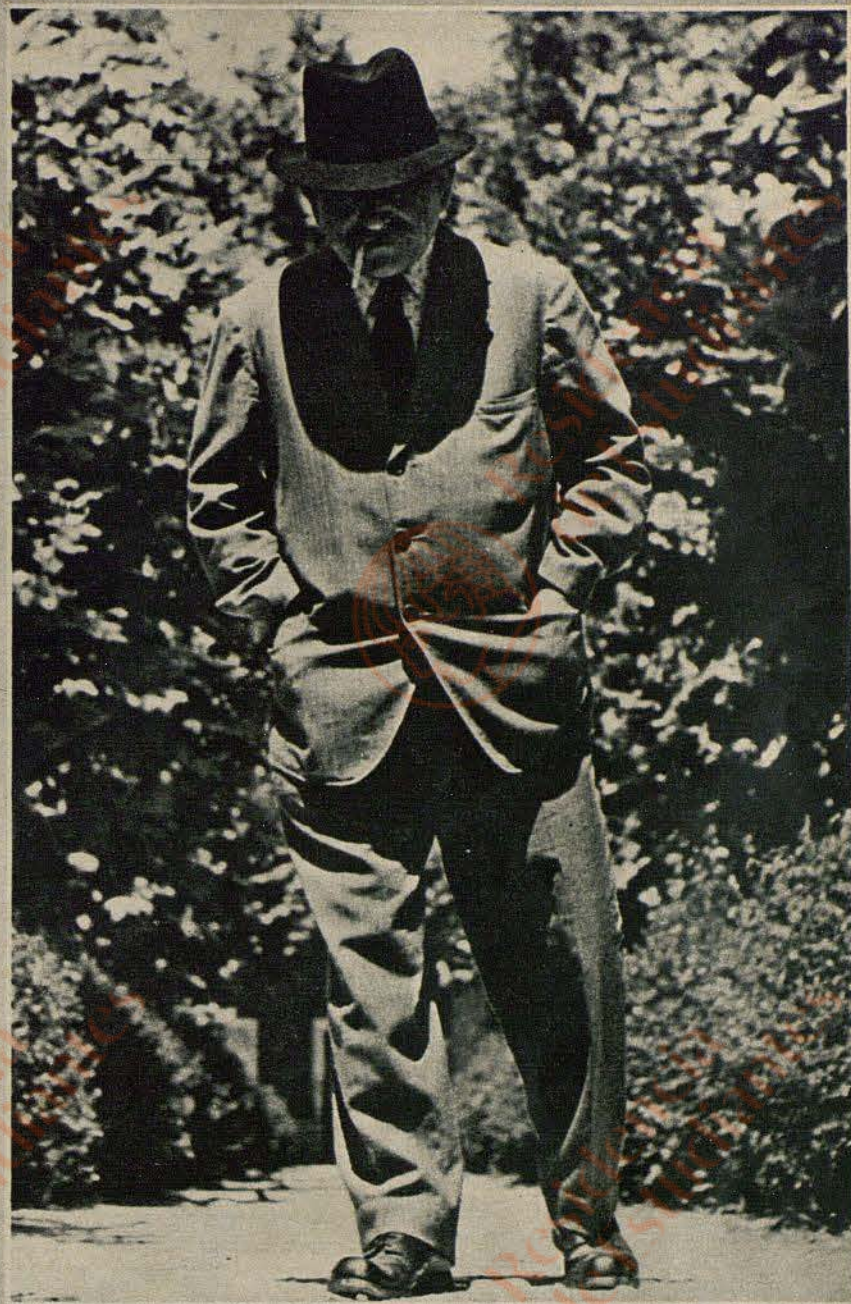


... ONT ETE DE TOUS TEMPS CEUX DE SON FRERE DE LAIT, SON AINE

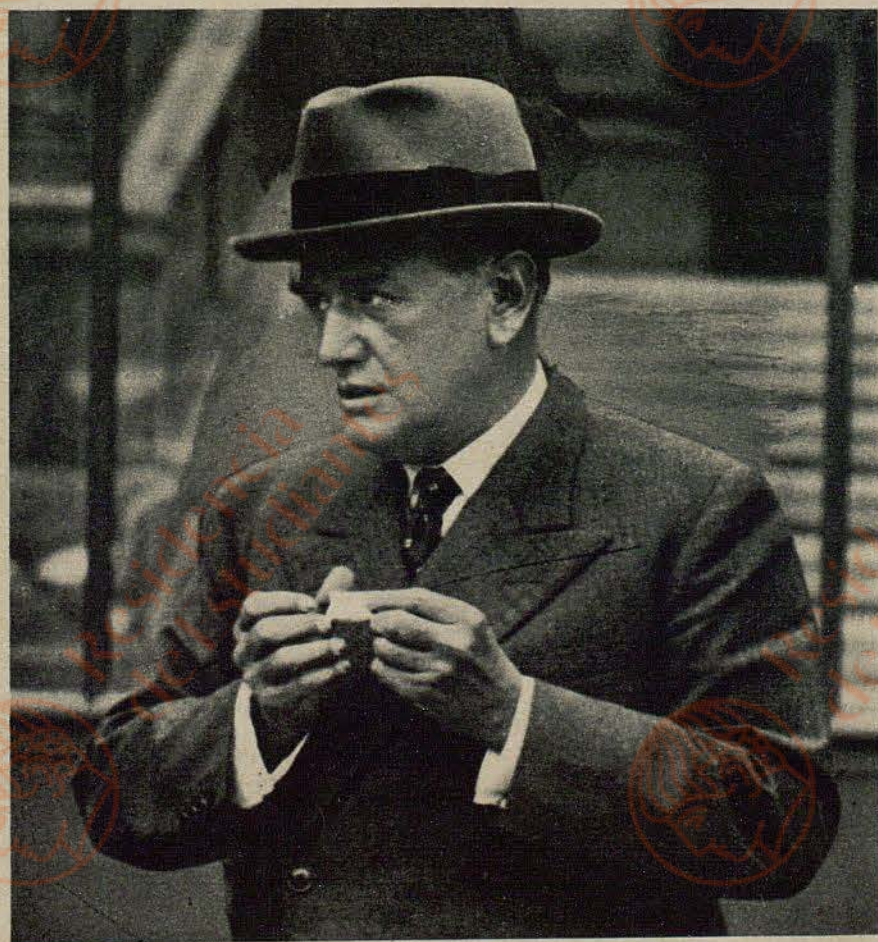
EST LE FRÈRE DE LAIT D'ÉDOUARD DALADIER



FEUTRE BAISSÉ, MAINS DANS LES POCHEs, L'ALLURE UN PEU SOUCIEUSE...



... ON LES VOIT A L'ELYSEE ET SUR LES ROUTES DU VAUCLUSE



ET LE MEME GESTE MACHINAL POUR ROULER LES CIGARETTES...



... SE RETROUVE AINSI CHEZ LE BERGER ET CHEZ L'HOMME D'ETAT

lyrisme se dispute avec l'argot. C'est à la fois puéril et grandiloquent.

Bog y explique :

— Mon secret a été partagé avec un certain nombre de personnes.

Il y prend violemment à partie ceux qui, avant lui, et d'autres façons se sont occupés de Watteau. Il admoneste Louis Gillet et reproche sa « plume sadique » au charmant Gaston Bonheur qui a la silhouette pacifique d'un bon ours en peluche.

Il couvre par contre de fleurs M.

Goulinat qui a, d'après lui, merveilleusement restauré une toile de Rubens, ce même M. Goulinat qui a dit de lui depuis :

— C'est un rude imbécile.

Enfin, des pages blanches sont prévues pour des photos et pour une revue de presse dont déjà la maquette est indiquée.

Car dans cette affaire tout a été prévu pour le lancement du livre. Sauf peut-être qu'il n'aurait pas de lecteurs...

Les loisirs auvergnats du César des Caraïbes

La Bourboule, à huit cents mètres d'altitude, dans la haute vallée de la Dordogne, au cœur de l'Auvergne, est une station très en vogue. Par centaines l'on y trouve des généraux, des amiraux, des ministres, des écrivains, des acteurs, des champions, des savants et des premiers présidents de Cour d'appel, mais en herbe. A la Bourboule, en effet, on ne soigne que les maladies d'enfants ; aussi les officiers supérieurs, les grands hommes et les hauts fonctionnaires que l'on y rencontre sont-ils ceux de l'avenir et, pour l'instant, n'ont-ils guère plus de douze ou treize ans.

L'an dernier, la grande vedette de la station c'était une future étoile de la scène et de l'écran, le propre fils de Marie Dubas. Age : six mois !

Colonel à 11 ans

Cette année, par extraordinaire, il y a un colonel authentique, mais qui, néanmoins, n'a pas plus de onze ans.

C'est le jeune Ramfis Trujillo, fils du général Raphaël Léonidas Trujillo Molina, ancien président de la République de Saint-Domingue, généralissime de l'armée dominicaine et véritable dictateur de cette république antillaise.

Le dictateur Trujillo, qui revendique la gloire d'être l'homme le plus décoré de l'univers (il est du reste grand-croix de la Légion d'honneur), porte, outre son titre de généralissime, ceux de « bienfaiteur de la patrie », « docteur de l'Université », « amiral de la flotte », et « César des Caraïbes ».

Et c'est tout à fait officiellement que son fils a reçu le titre — et la solde — de colonel dominicain.

D'ordinaire les parents ne suivent pas leur progéniture à la Bourboule. Ils l'y laissent sous la garde des « nurses », tandis qu'eux-mêmes vont soigner leurs malaises dans des stations pour grandes personnes ou, plus simplement, se dorer l'épiderme au soleil des plages.

Un bon papa

Mais le « César des Caraïbes » est un bon papa.

Il est à la Bourboule auprès de son fils et de sa fille, âgée de quelques semaines à peine.

Aussi, cette année, la vedette de la Bourboule n'est-elle pas un enfant, mais, on le conçoit, Son Excellence M. le général Trujillo lui-même, qui bien que jeune chef d'Etat, a tout de même quarante-huit ans. Il habite l'unique palace du lieu : la villa Borghèse. Il n'y est pas seul. Outre sa femme et ses deux enfants, le « César des Caraïbes » est, en effet, accompagné par son ministre de la

Santé publique, le docteur Penzo, par un colonel, M. Mac Laughlin, et par une garde du corps composée de vingt lieutenants choisis parmi les plus méritants de l'armée dominicaine.

Son Excellence le général Trujillo, légèrement grisonnant, le visage énergique barré d'une petite moustache noire, l'allure sportive dans son veston à petits carreaux, mène à la Bourboule la vie tranquille de l'alpiniste de petite altitude.

Il n'a pas besoin de vacances mouvementées. Sa vie l'a été suffisamment.

Avancement

Né à San Cristobal d'un père espagnol et d'une mère française qui fait de lui un descendant direct de Joseph Chevalier, marquis de Philboron, compagnon d'armes du général Leclerc, mari de Pauline Bonaparte, le jeune Raphaël Léonidas, après un stage aux sucreries de Saint-Andrés, entra comme simple soldat dans la garde nationale. Onze ans plus tard, il était général de l'armée régulière. C'est un bel avancement.

En 1930, il prenait la tête d'un mouvement qui renversait le président Vasquez. Candidat à la présidence, il était élu à la quasi-unanimité par des bulletins enthousiastes portant la mention : « Dieu et Trujillo ».

Son élection marqua le début d'une ère nouvelle pour la République dominicaine, qu'il s'efforça de faire entrer dans la voie du progrès moderne.

Petite faiblesse : il débaptisa la capitale Saint-Domingue et l'appela Ciudad Trujillo.

Un général pacifiste

Chaque année, le président Trujillo, général pacifiste, donne un Grand Prix de la Paix, le « Trujillo Peace Prize » de 50.000 dollars.

En 1938, parvenu au terme de son mandat, le président Trujillo n'en a pas brigué le renouvellement. Mais il demeure le chef de l'armée et, en fait, le dictateur bénévolement choisi par le peuple de la petite république, qui partage avec celle de Haïti le territoire de l'île autrefois nommée Hispaniola.

Après un voyage d'études aux Etats-Unis, le dictateur passe tranquillement l'été au centre de la France.

Et pour témoigner son amitié à la patrie de ses ancêtres maternels, le général Trujillo a offert à la France cinq poumons d'acier.

S'il est bien pour un dictateur de venir respirer en France l'air de la liberté, il est encore mieux de donner à des Français le moyen de respirer.

PAYS-BAS. La marche funèbre de Mendelssohn et Cie

UN monsieur aux cheveux blancs et à la moustache blanche, sec, un peu voûté, est assis devant une pile de dossiers, dans un bureau orné de panneaux en bois sculpté et doré, d'un portrait de Sa Majesté la reine, d'un portrait de feu Son Altesse le prince consort, et d'un portrait de la princesse héritière. Par la fenêtre on voit frissonner les frondaisons des arbres dans les belles allées de l'aristocratique La Haye. M. le jonkheer de Geer, le nouveau président du Conseil et ministre des Finances de Hollande, est au travail.

Un mois de crise ministérielle a accumulé les décisions à prendre. Mais M. le jonkheer de Geer, comme tout le monde en Hollande et pas mal de gens dans le reste de l'Europe, ne pense qu'à l'affaire, l'affaire avec un grand A, le krach Mannheimer pour tout dire.

La reine est parmi les victimes

Le secrétaire général du département des Finances, M. le jonkheer-



La reine Wilhelmine a des ennuis financiers, mais elle conserve son équilibre...

mestre van Asch van Wyck (la rose des van, comme l'appellent ses collègues), vient d'entrer dans le bureau.

— Du nouveau ?

— Oui, monsieur le président. Votre arrivée au pouvoir, en raffermissant le florin, a précipité la débâcle de Mannheimer. Mais le premier résultat de ce succès de la devise nationale est plutôt imprévu : Sa Majesté la reine Wilhelmine et votre prédécesseur, M. Colijn, sont parmi les victimes du krach de la banque Mendelssohn !

— Comment Sa Majesté la reine, qui administre la vaste fortune des Orange-Nassau avec tant de prudence, a-t-elle pu aventurer des fonds dans une banque de spéculation comme celle de Mannheimer ?

— C'est comme grosse actionnaire de la Nederlansche Handel Maatschappij que Sa Majesté figure parmi les victimes. Cette banque avait avancé plus de 30 millions de florins à la banque Mendelssohn.

Le secrétaire général remet au jonkheer de Geer une liste des principales victimes du krach.

Il y a bon nombre de banques hollandaises, belges, françaises, suisses, américaines et même allemandes.

Il y a aussi quelques particuliers. Le jonkheer « tique » sur un nom.

— Van Dongen ? Le peintre ?

— Oui, monsieur le président. Il

n'est en est » que pour 12.000 florins.

— Pour lui qui habite Paris, cela fait tout de même une belle pièce de 250.000 francs !

— Ce qui doit le plus l'ennuyer, c'est qu'il avait commencé le portrait de Mannheimer. Un tableau qui ne sera jamais ni fini, ni payé !

La loi hollandaise

Le jonkheer de Geer essaie de se plonger dans l'examen des affaires courantes. Mais l'affaire Mannheimer reste au premier plan de ses soucis :

— Et Mme Mannheimer ? demande-t-il brusquement.

— Une vraie tragédie, répond le secrétaire général. A 26 ans, dans tout l'éclat d'une beauté radieuse, elle épouse Mannheimer. On le dit milliardaire. Quatre mois plus tard, elle se trouve brusquement veuve. Elle attend un bébé. Et son mari, en fait de millions, ne lui laisse que des dettes.

— Mannheimer n'a jamais été milliardaire, mais il avait bien 500 ou 600 millions de francs !

— Et même moins ! Savez-vous que le jour de son mariage il fit un don de trois millions à la Défense française. Et le même jour il n'arrivait pas à payer une dette de cinq cent mille francs. D'autre part, en Hollande, vous le savez, monsieur le président, les administrateurs d'une banque sont responsables avec leurs deniers privés. Tout ce que pouvait posséder Mannheimer y passera, comme y passera la fortune de ses associés, les 375.000 florins de ce pauvre Starch, les 195.000 florins de Schirm et les 97.000 de ce digne van Aalst.

— Mais si Mannheimer avait fait, avant sa mort, une donation à sa femme ?

— Cette donation devrait revenir aussi à l'actif de la faillite.

— En somme il ne va rien rester à Mme Mannheimer. Où est-elle en ce moment ?

— Elle est retournée à Paris, à l'hôtel Meurice. Pauvre femme !

— Pauvre femme !...

L'homme qui avait prévu sa mort

Les deux hommes demeurent un instant silencieux :

— Drôle de corps, ce Mannheimer, constate M. le jonkheer-mestre. Je lui ai entendu dire un jour, avec un peu de mélancolie : « J'ai vécu en débauché. Avec de l'argent on peut tout avoir, et d'abord les femmes ! J'en ai eu. J'ai eu les plus belles ! » Et il meurt au moment où il s'était rangé, où il allait devenir père de famille...

— Oui, un curieux homme, poursuit le Premier. Il avait eu des mots saisissants. Rappelez-vous celui-ci : « J'ai eu la chance, disait-il, pour expliquer sa fortune, de vivre à travers trois révolutions ! » Et l'exclamation mi-admirative, mi-cynique que lui arracha le côté à la fois idéaliste et pratique de la religion catholique : « Organisation superbe ! »

— Pour lui il était profondément juif : « Nous reviendrons aux ghettos, disait-il. S'il faut remettre

(Suite page 12.)



Le mariage de l'homme au « poumon d'acier » avec miss Theresa Laskin, qui accompagna le grand malade, au côté de sa famille, dans son pèlerinage à Lourdes, vient d'être célébré dans la propriété de M. Snite, à River Forest. Miss Laskin a 25 ans. Fred Snite en a 28. Cette photo a été prise à l'issue de la cérémonie nuptiale.

LE MATCH DE LA VIE (fin)

le brassard jaune, je serai le premier à le porter. »

— Mais s'il n'y avait pas eu les persécutions, il se serait converti, de même qu'il s'était fait naturaliser Hollandais.

— Il savait organiser ses plaisirs. Mais il les sacrifiait instantanément à ses affaires quand c'était nécessaire. Un soir, il y avait une grande réception chez les De Zuylen de Nyevelt en son honneur. Il ne vint pas. Il avait un coup de téléphone important à donner et une réponse à attendre !

— Il ne se fiait à aucun collaborateur. Il disait : « Le fait qu'il me rapporte est exact, mais son interpré-

tation peut être fautive. » Et il prenait le train lui-même. De même, il téléphonait dix fois pour être sûr d'un renseignement. Il dépensait, du reste, des fortunes au téléphone. Une fois, chez des amis, en deux jours, dix mille francs, qu'il régla par chèque. Même dans les casinos, pendant qu'il taillait au baccara, il attendait des appels téléphoniques.

— Il voyait juste, le plus souvent. Même pour sa mort. Un professeur célèbre de Vienne lui dit, après une syncope cardiaque, qu'il en avait pour trois semaines. « Je vivrai encore au moins trois ans », déclara-t-il. C'était en décembre 1935. Il ne s'est pas trompé de beaucoup...

DANEMARK. L'ogre germanique regarde avec appétit le garde-manger danois

On parle peu du Danemark. Mais le Danemark, chaque fois qu'il entend parler d'« espace vital » par les Allemands sent bien qu'il est un peu question de lui. Et même beaucoup.

Le Danemark est la patrie du beurre, du lard et des œufs. Non seulement il en produit assez pour que chaque Danois en mange à sa suffisance, mais il en fournit pour 1.200 millions de couronnes chaque année aux Britanniques, qui trouvent ainsi au Danemark les éléments primordiaux de leur breakfast.

C'est beau d'être la patrie du beurre et des « eggs and bacon ». Mais c'est terriblement dangereux quand on voisine, porte à porte, avec un ogre affamé.

M. Stauning, président du Conseil danois, colosse rose et roux, barbu et lunette comme Karl Marx, son maître, s'en est aperçu.

Pas d'agression, mais...

Le voisin-ogre lui a présenté un pacte de non-agression. M. Stauning l'a signé. Mais quand son ministre des Affaires étrangères, M. Munch, a demandé qu'on renforçât ce pacte d'une garantie des frontières danoises, l'ogre a refusé. L'ogre s'engage à ne pas attaquer le Danemark, mais il ne répond pas de ce qu'il fera si, la guerre échéant, il est torturé par la fringale. Et maintenant, à Copenhague, on sait parfaitement ce que l'ogre fera pour calmer sa faim.

Il enverra au gouvernement danois, en lui renouvelant l'assurance de sa considération distinguée et en lui confirmant les termes du pacte de non-agression, un ultimatum dans lequel il lui demandera de cesser toutes livraisons de denrées alimentaires à l'Angleterre.

Par la même occasion, il lui demandera de les envoyer au Reich, qui les paiera en marks-papier, bien entendu. Et Berlin insistera pour que le Danemark, ayant désormais plus de bouches à nourrir, active sa production.

Au cas où les Danois refuseraient, le grand Etat-Major allemand prévoit — oh ! sans agression ! — l'occupation pure et simple du Danemark, la mise en coupe réglée de son agriculture, l'hécatombe de son cheptel et la déportation en masse des ouvriers danois à l'intérieur du Reich.

MM. les éleveurs de poules

Nous n'en sommes pas encore là. Mais les symptômes alarmants foisonnent.

Quatre correspondants de jour-

naux allemands à Copenhague viennent d'être arrêtés comme espions. Parmi eux, le capitaine Phlug von Hartung, déjà expulsé de Suède pour contrebande d'armes et qui, dans ses états de service, inscrit l'assassinat de Liebknecht et de Rosa Luxembourg.

A quoi s'occupaient ces « agents » ? A peu de chose apparemment. Ils s'adonnaient, sur les hauteurs stratégiques dominant le Danemark... à l'élevage des poules. Innocente occupation comme on le voit, mais qui leur permettait, durant les heures de loisirs que leur laissait l'élevage, de contrôler les communications téléphoniques des grandes ad-



M. Stauning, président du Conseil danois, se méfie de la boulimie germanique.

ministrations, et, quelquefois aussi, de cambrioler les coffres-forts contenant les dossiers secrets. De plus, tout en gardant leurs volatiles, ils surveillaient et dirigeaient les manœuvres des navires allemands qui, pénétrant dans les eaux territoriales danoises, étudiaient la possibilité de fermer les détroits et d'embouteiller la Baltique.

Et d'autres « agents » ont essayé d'obtenir de l'Islande qu'elle dénonçât son union avec la dynastie danoise et qu'elle accordât des bases aériennes et navales au Reich.

Ces pêcheurs d'Islande en eau trouble sont heureusement revenus bredouilles.

Mais, en attendant, ne serait-ce que pour pouvoir faire, le cas échéant, un geste symbolique d'héroïque protestation, le Danemark entraîne la petite armée de 7.800 hommes qu'il a conservée — à cause des beaux uniformes, genre garde anglaise — quand il a, en 1922, supprimé pratiquement son budget de la défense nationale.

ITALIE. Un collier pour Ciano

Le roi Victor-Emmanuel a conféré au comte Ciano le collier de la Très Sainte Annonciade, l'ordre de chevalerie le plus élevé d'Italie, puisqu'il fut fondé en 1362 par le duc Amédée VI de Savoie qui le plaça sous l'invocation de la Vierge.

Le ministre des Affaires étrangères de Mussolini portera ainsi en sau-

Il portera aussi une plaque de plus au-dessous du cœur...

Il sera enfin le cousin du roi, l'un des rares « cousins du roi » puisque le « collier de l'Annonciade » réservé aux souverains et aux grands personnages, n'est tiré qu'à une quinzaine d'exemplaires.

En bonne compagnie

Dans les rangs de l'ordre, le comte Ciano va retrouver quelques « cousins » de marque.

Hailé Sélassié I^{er}, roi des rois d'Ethiopie.

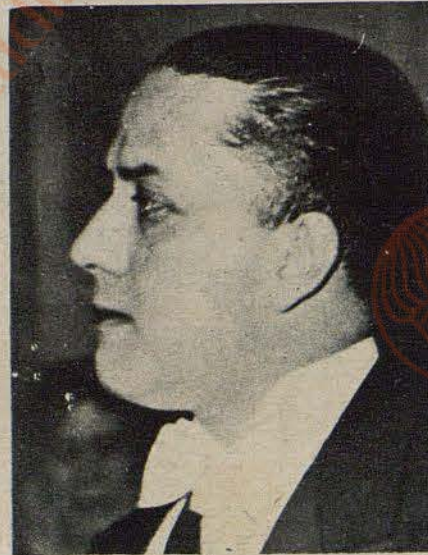
Ahmed Zog I^{er}, roi d'Albanie.

Le comte Sforza, ancien ministre des Affaires étrangères d'Italie, et présentement exilé volontaire.

Tous ces « cousins » comme le comte Ciano lui-même ont droit à des honneurs particuliers : s'ils se présentent à la porte d'une caserne italienne, la garde au complet doit sortir et leur présenter les armes tandis que le clairon sonne la *Marche aux champs du prince Eugène* qui n'est jouée strictement qu'en leur honneur...

Notons, en passant, que Mussolini ayant depuis longtemps le Collier de l'Annonciade, Ciano est désormais le cousin de son beau-père...

Ajoutons enfin ce détail curieux : lorsque le cardinal Pacelli devint le pape Pie XII, il renvoya son collier de l'Annonciade au gouvernement italien. Le Saint-Père ne peut pas, en effet, être le cousin d'un roi.



Quand le comte Ciano passe devant une caserne, le factionnaire doit maintenant appeler la garde !

toir attaché à une chaînette au-dessus de ses innombrables décorations, un magnifique pendentif, pur travail d'orfèvrerie, représentant la scène de l'Annonciation.

Trop de « lei » au thé

Les promeneurs de la via Vittorio Veneto, à Rome, ont vu avec surprise, ces jours derniers, les volets de leur confiseur favori, Rosati, rabattus en pleine saison d'été. Le « Rumpel » romain, dont les tables sur le trottoir, à l'heure de l'apéritif ou du thé, regorgent d'élégants jeunes gens, de cavaliers revenant d'un galop à la villa Borghèse ou de belles étrangères admirées par les flâneurs — même en uniforme du Parti — se trouve fermé, du jour au lendemain, pour trois mois.

★

Un avis paru dans les journaux quelques jours plus tard a expliqué la chose : c'était à la suite d'un ordre formel du dirigeant du syndicat fasciste des confiseurs et maisons de thé. Le patron et les employés de Rosati venaient d'être pris en flagrant délit d'inqualifiable manquement au « style fasciste », imposé aussi bien aux commerçants qu'aux fonctionnaires du régime ; ils s'étaient trop servis, dans les rapports avec les clients, du « lei » (c'est-à-dire « vous » à la troisième personne, tournure d'origine bourgeoise libérale et sentant sa xénophilie), qu'un édit récent a supprimé de la langue au profit du « voi »...

Et le confiseur s'est fait drôlement « tutoyer ».

Encore une pasquinade

Nul n'ignore, en Italie, que le roi Victor-Emmanuel accepte toujours sans discussion de signer les décrets dits « royaux » que lui présente M. Mussolini pour l'application du fascisme intégral. Cette docilité du souverain ne manque pas de faire l'objet de nombreuses pasquinades. Voici l'une des plus récentes :

Au récent mariage d'un prince de la maison de Savoie, les invités, à la réception du Quirinal, remarquèrent un geste insolite et répété auquel se livrait le prince de Piémont. En effet, l'héritier de la couronne ramassait ostensiblement des petits morceaux de papier blanc qui traînaient, nombreux, sur le tapis. Un gentilhomme de sa suite, intrigué, s'enhardit jusqu'à lui en demander la raison.

Et Humbert de Savoie de répondre avec un gentil sourire :

— J'ai toujours peur que papa ne signe de nouveaux billets...

SOUSCRIRE AUX BONS D'ARMEMENT
c'est faire son devoir de citoyen et de père de famille



DU VILLAGE DE BERCHTESGADEN, LES TOURISTES APERÇOIVENT A LA LORNETTE UNE MAISON BLANCHE : CELLE DU CHANCELIER HITLER

Saison d'Intrigues à **SALZBOURG**

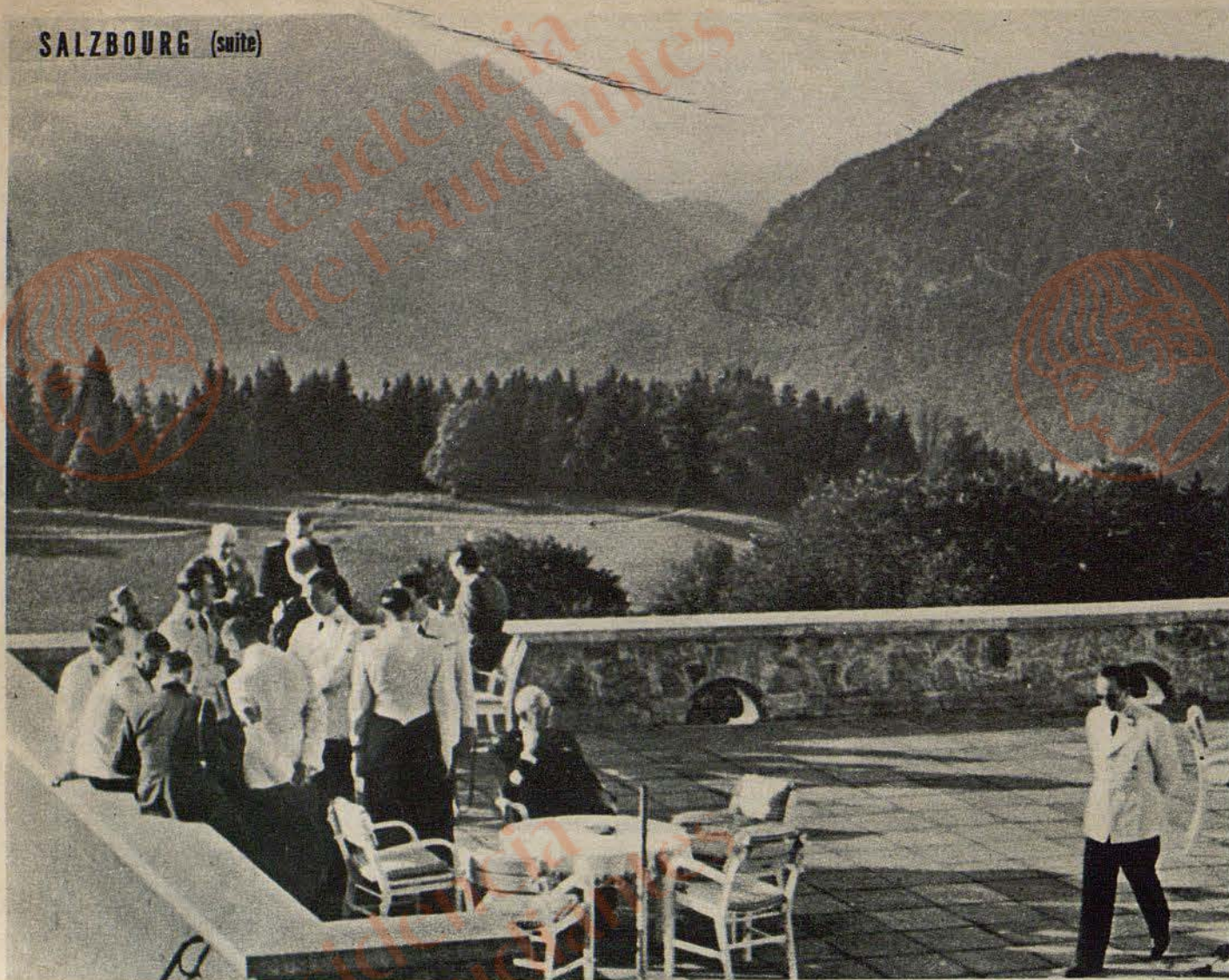
Tassée au pied de son château, au centre d'un cirque de montagnes, la vieille ville de Salzbourg était, chaque année, à l'époque du Festival, le rendez-vous de tous les amateurs de musique.

Cette année, seuls les Allemands sont venus. A 25 kilomètres de là, le maître de l'Allemagne tente de bouleverser la politique européenne.

Le comte Ciano, ministre des Affaires étrangères d'Italie ; M. Burckhardt, haut-commissaire de la S.D.N. à Dantzig, et le comte Csaky, ministre des Affaires étrangères de Hongrie sont venus. Le spectacle est sur la montagne, au Berghof, résidence de Hitler. Salzbourg n'est plus le temple de Mozart, c'est l'antichambre de Berchtesgaden.

VOIR PAGE SUIVANTE





La « suite » de Hitler et de Ciano s'est mise en tenue d'été. On reconnaît, dans le groupe : Attolico, ambassadeur d'Italie à Berlin ; von Mackensen, ambassadeur d'Allemagne à Rome, et le D^r Dietrich, chef du Protocole allemand, qui, malgré sa haine de l'Angleterre, a revêtu un spencer, tenue de gala des officiers des Indes et des collégiens d'Eton.



Après les entretiens de Salzbourg, Ciano et Hitler arrivent au Berghof. Hitler passe devant bien entendu.



Ciano converse avec un des plus importants satellites de l'axe, venu de Rome, von Mackensen, ambassadeur du Reich en Italie.

AU BERGHOF, L'AXE COMPLÈTE EN UNIFORME BLANC

C'est l'été. Il fait beau. Il fait chaud dans l'Obersalzberg. Ce sont les vacances. Le ciel est bleu au-dessus des montagnes boisées. Des hommes en uniforme blanc discutent. Ils sourient parfois à la fenêtre d'un chalet.

Et pourtant, de leur rencontre, peut sortir la paix ou la guerre. La servitude ou la liberté des peuples dépendent de ce qui s'est dit sur cette terrasse, dans ce chalet, un jour d'été. Ces uniformes blancs souhaitent bouleverser l'Europe.

AU BERGHOF, HITLER, RIBBENTROP, CIANO ET, AU SECOND PLAN, LE D^r SCHMIDT INTERPRETE, ET UN AIDE DE CAMP.



SALZBOURG (suite)

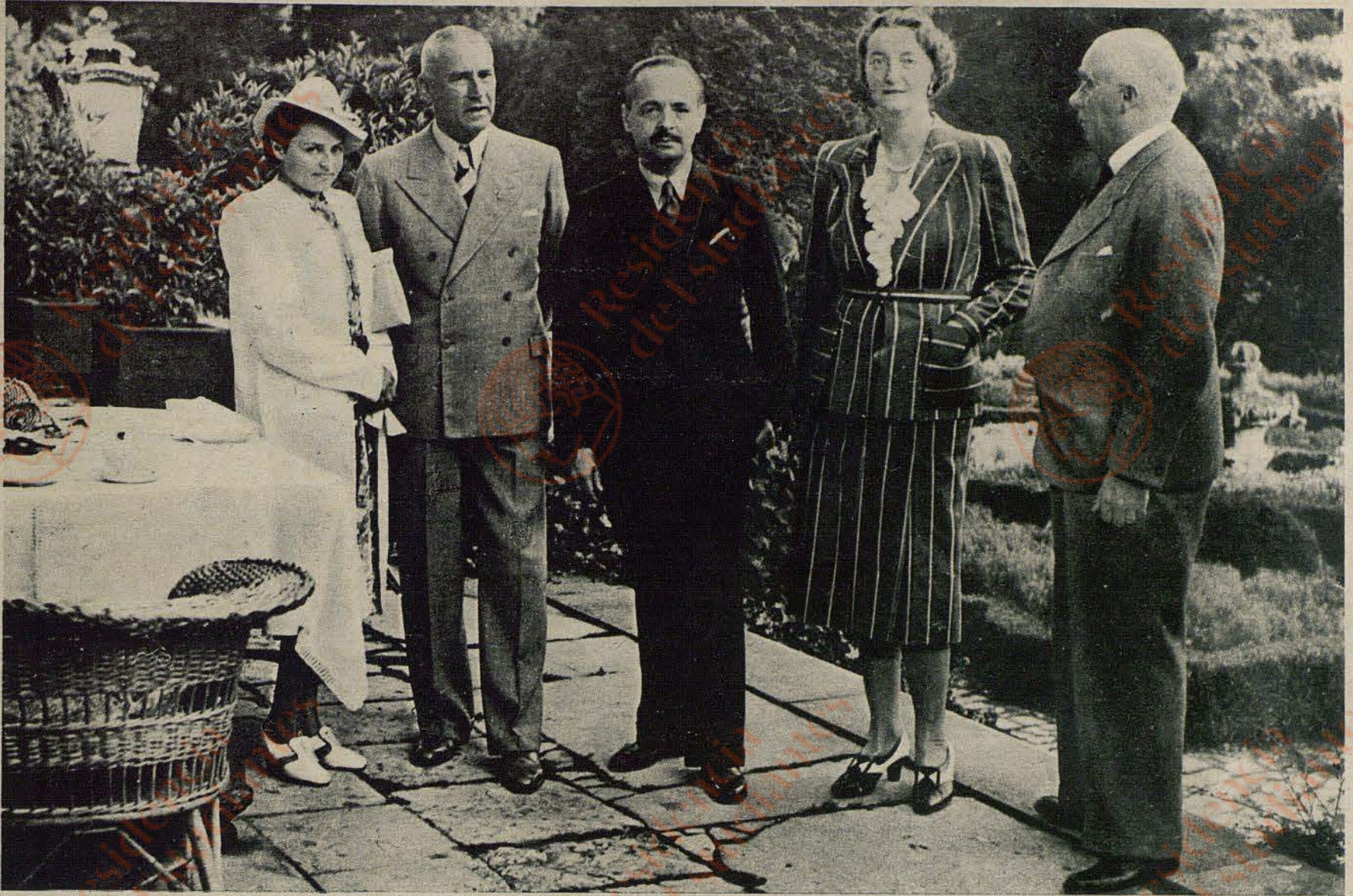
“ CETTE ANNÉE, SE DIT SEISS-INQUART, C'EST LE TOUR DE FORSTER ”



M. Seiss-Inquart, qui fut chef des nazis autrichiens, ministre de l'Intérieur du chancelier Schuschnigg et pour vingt-quatre heures chancelier d'Autriche, fut, à l'intérieur de son pays natal, le principal artisan de l'Anschluss. Il n'est plus,

aujourd'hui, qu'un fonctionnaire allemand en vacances. Il lit les journaux qui parlent du Corridor, de l'activité de Forster, chef des nazis de Dantzig et des revendications du Führer. Son rôle à lui est terminé. Mais la pièce continue.

DANS LA VILLA DE REINHARDT, LE COMTE CSAKY ET SES MYSTÈRES



LE COMTE CSAKY, MINISTRE DES AFFAIRES ETRANGERES DE HONGRIE, A ETE REÇU PAR LE Dr FRICK, MINISTRE DE L'INTERIEUR DU REICH, DANS L'ANCIENNE VILLE DE REINHARDT, LEOPOLSKRON, A QUELQUES KILOMETRES DE FUSCHL, RESIDENCE DE RIBBENTROP, ET DE BERCHTESGADEN, RESIDENCE DE HITLER. LE COMTE CSAKY ETAIT EN VACANCES. DE GAUCHE A DROITE : LE Dr FRICK, LE COMTE CSAKY, LE MINISTRE DE HONGRIE A BERLIN, M. SZTOJAY



DANS CE RESTAURANT DE SALZBOURG OU TOUTE L'EUROPE A DEFILE DU TEMPS DE L'AUTRICHE INDEPENDANTE, IL Y A DESORMAIS PEU DE CLIENTS



AU CENTRE DE SALZBOURG, PATRIE DE MOZART, UNE TORPILLE INVITE LES PROMENEURS A ADHERER A L' « ASSOCIATION DE LA DEFENSE PASSIVE »



LE DRAPEAU HITLERIEN FLOTTE SUR LA MAISON QU'HABITA LE TENDRE MOZART

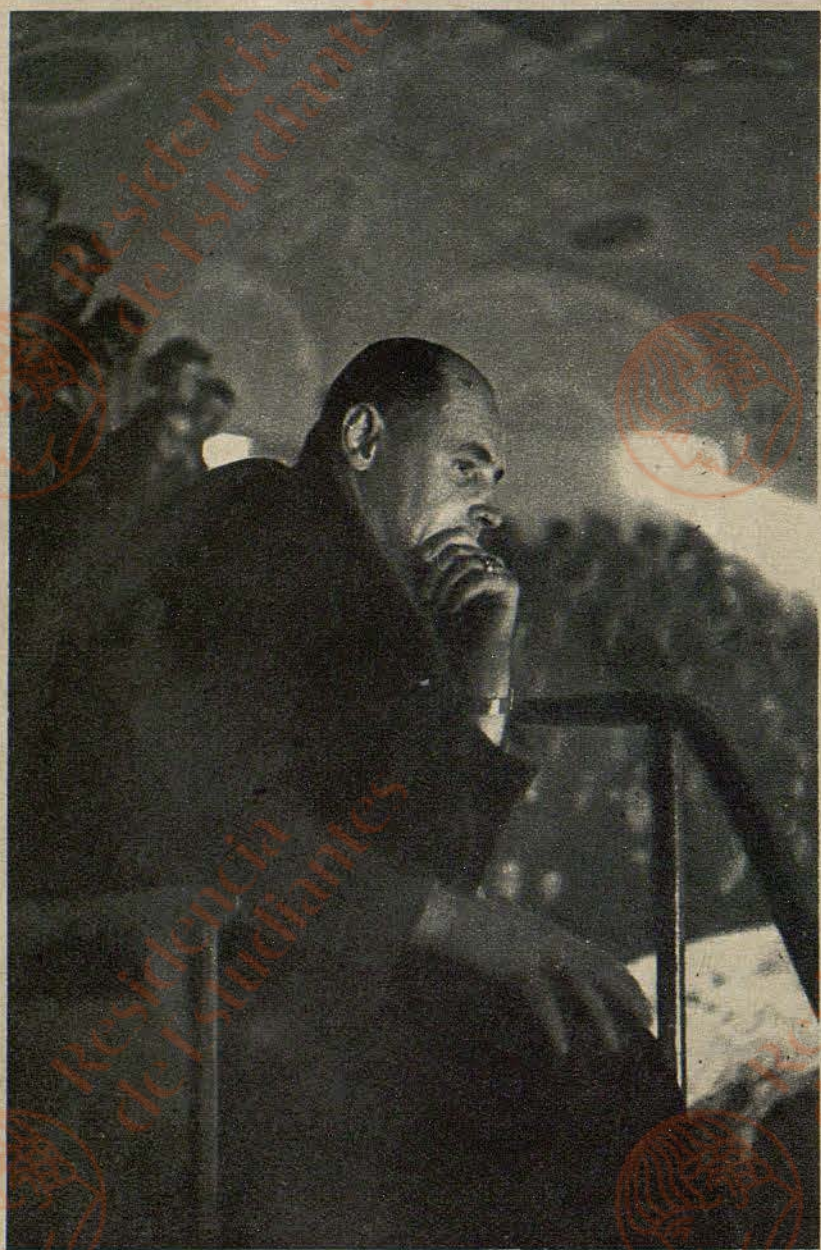


LA CROIX GAMMEE PRESIDE AUX REPÉTITIONS DES DAMES DES CHŒURS DE L'OPERA



ET L'AIGLE DU REICH DEPLOIE SES AILES VINDICATIVES AU-DESSUS DE L'ENTREE DU THEATRE

CEUX-LA, QUAND MÊME, ÉCOUTENT MOZART...



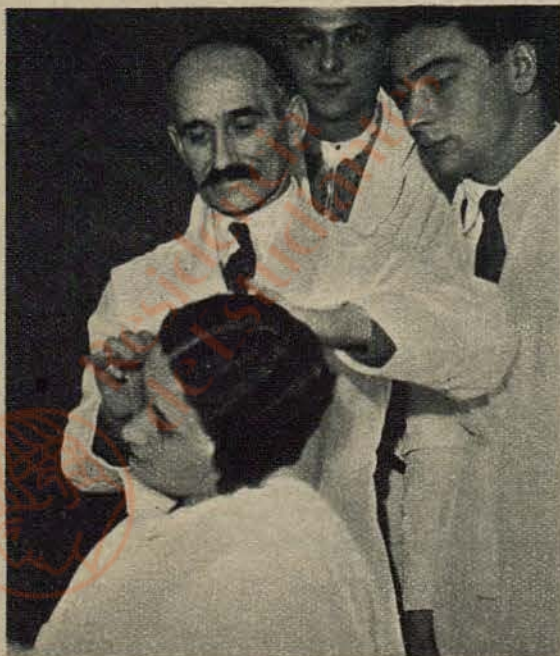
MAIS, POUR QUELQUES-UNS, CEPENDANT, DANS LA SALLE OBSCURE, LA MUSIQUE DE MOZART CONTINUE DE REGNER SANS PARTAGE



M. MOUTON, CONSEILLER D'ETAT, PRESIDENT DU COMITE DE LA LOTERIE, PRESIDE A ORANGE LE DERNIER TIRAGE AU THEATRE ANTIQUE

LA LOTERIE A FAIT 50 MILLIONNAIRES

CELUI-LA FUT
LE PLUS HEUREUX...



En 1933, le maître coiffeur Bonhoure frise à la dernière mode. Mais la vie n'est pas facile. Derrière le sourire professionnel se cache l'inquiétude de l'avenir.

Entre 1934 et 1936, avant que les « dixièmes » de billet ne fussent institués, la Loterie nationale avait fait une cinquantaine de millionnaires. S'il y a des gagnants à la loterie, il y a aussi une loterie pour les gagnants. Aux uns, la fortune réussit ; pour les autres, elle est synonyme de malchance. En voici la preuve.

Le gagnant le plus heureux est sans conteste Paul Bonhoure, le premier en date.

Au contraire, Henri Doncieux n'a pas eu le temps de profiter de sa fortune. Matelot à Toulon, il gagne un million. De retour à Saint-Rambert-d'Albon, en permission, il donne 250.000 francs à sa famille et prête de l'argent à sa commune. Mais la chance tourne. Il a un accident avec l'automobile qu'il vient d'acheter : une jeune femme est tuée, un procès, des dommages et intérêts qui atteignent 500.000 francs. De retour au service, le cafard le prend. Doncieux déserte et se livre finalement à l'autorité maritime.

Trois ans de pénitencier à Clairvaux sanctionneront sa faute. Relâché avant terme pour sa bonne conduite, Doncieux vient de retourner au pays. Il est décidé à refaire sa vie. Il ne rêve plus à la fortune, mais à son amnistie.

... ET CELUI-CI
LE PLUS MALHEUREUX



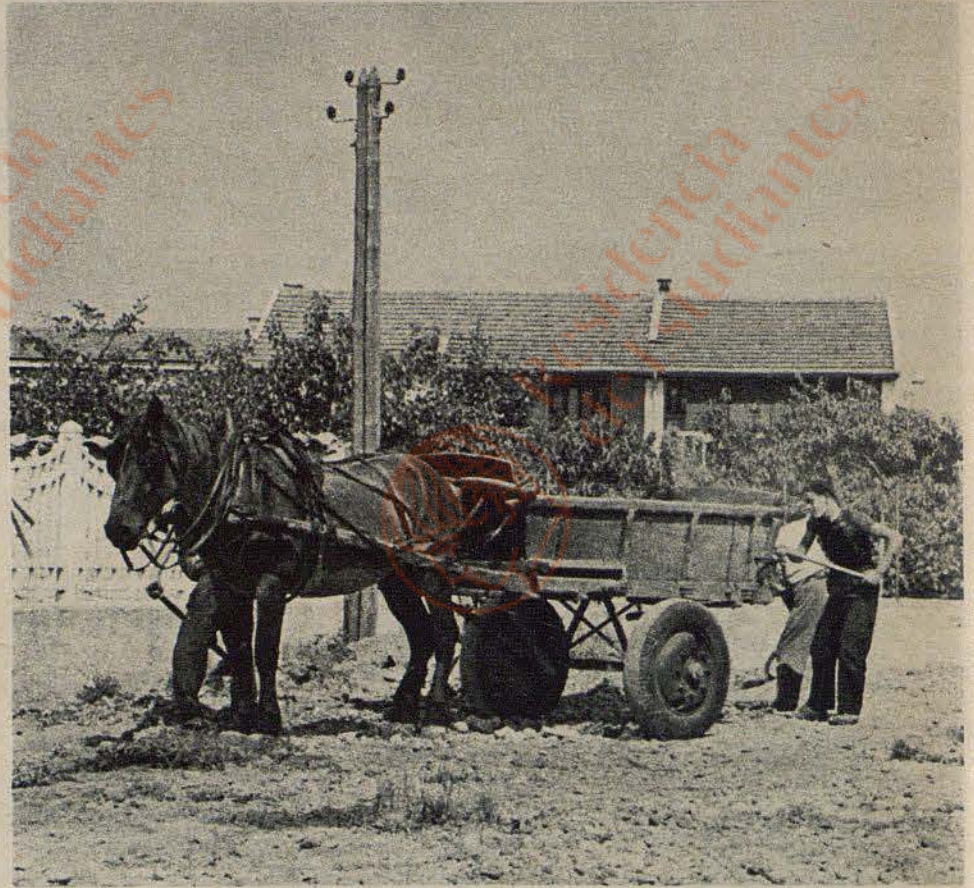
A bord du cuirassé « Paris », le jeune matelot Henri Doncieux est heureux. Pas d'argent, mais avec des copains on se débrouille ! La vie est belle !

VOIR PAGE SUIVANTE

UN BILLET GAGNANT A CONDUIT



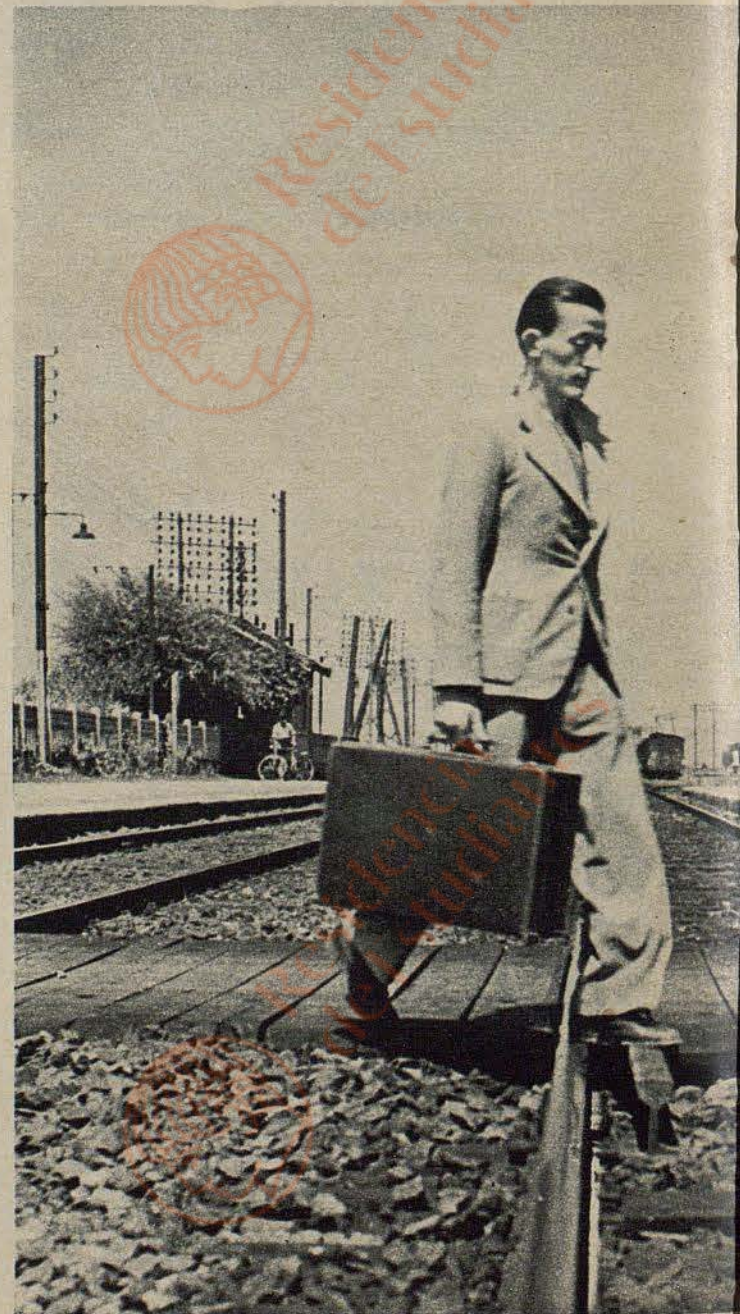
Doncieux a un million en poche à dix-neuf ans. Sa plus grande joie ? Une puissante automobile. Hier encore, modeste pompon rouge, il allait à pied. Il retourne au bourg au volant d'une somptueuse huit cylindres ! Il fait sensation.



Henri a bon cœur : une maison pour sa famille, 150.000 francs à ses parents, 100.000 à son frère, 80.000 francs de prêt à la commune pour aménager la nouvelle grand'place de Saint-Rambert-d'Albon. Son portefeuille est largement ouvert

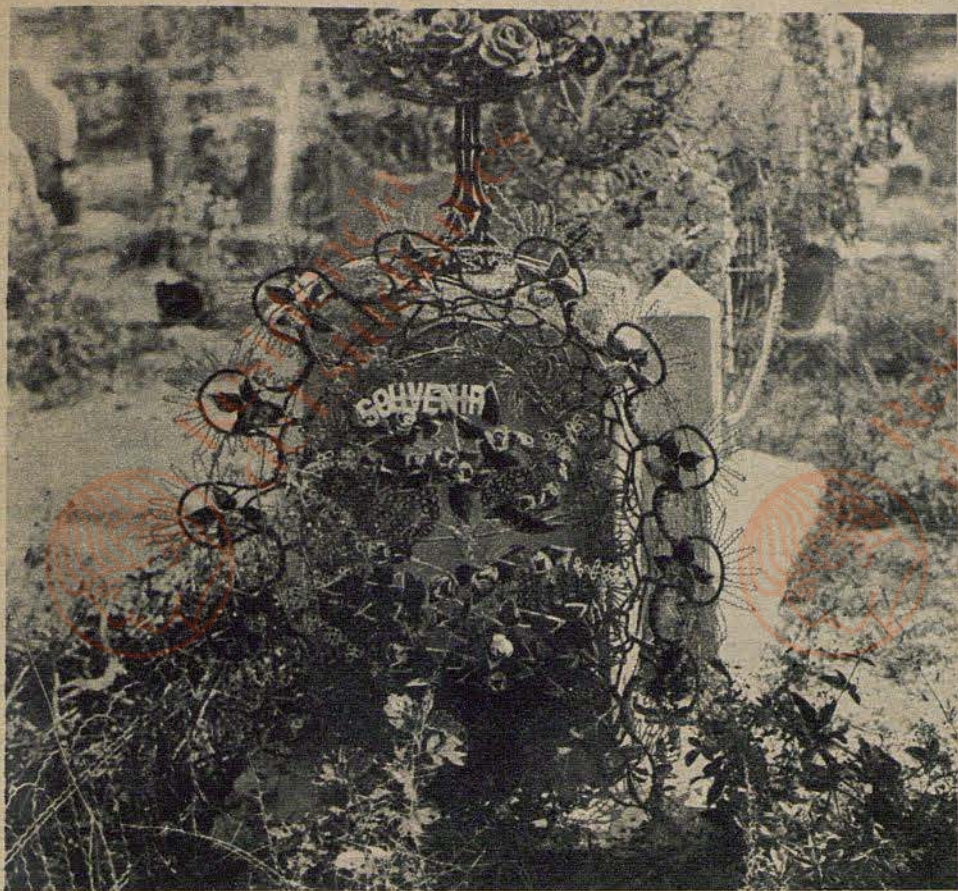


Trois ans de pénitencier. Doncieux est envoyé à la maison disciplinaire de Clairvaux. La faute était grave. Le jeune matelot ne comprend pas encore exactement ce qui lui est arrivé. Ce million dont il ne reste plus rien l'avait grisé. La peine est dure. Doncieux se rachètera. Sa conduite sera exemplaire.



On l'a libéré avant la fin de sa peine. Henri Doncieux retourne à Saint-Rambert-d'Albon, son pays. Mais personne n'est plus là pour l'accueillir. Où sont les amis d'autan, ceux qu'il a obligés ?

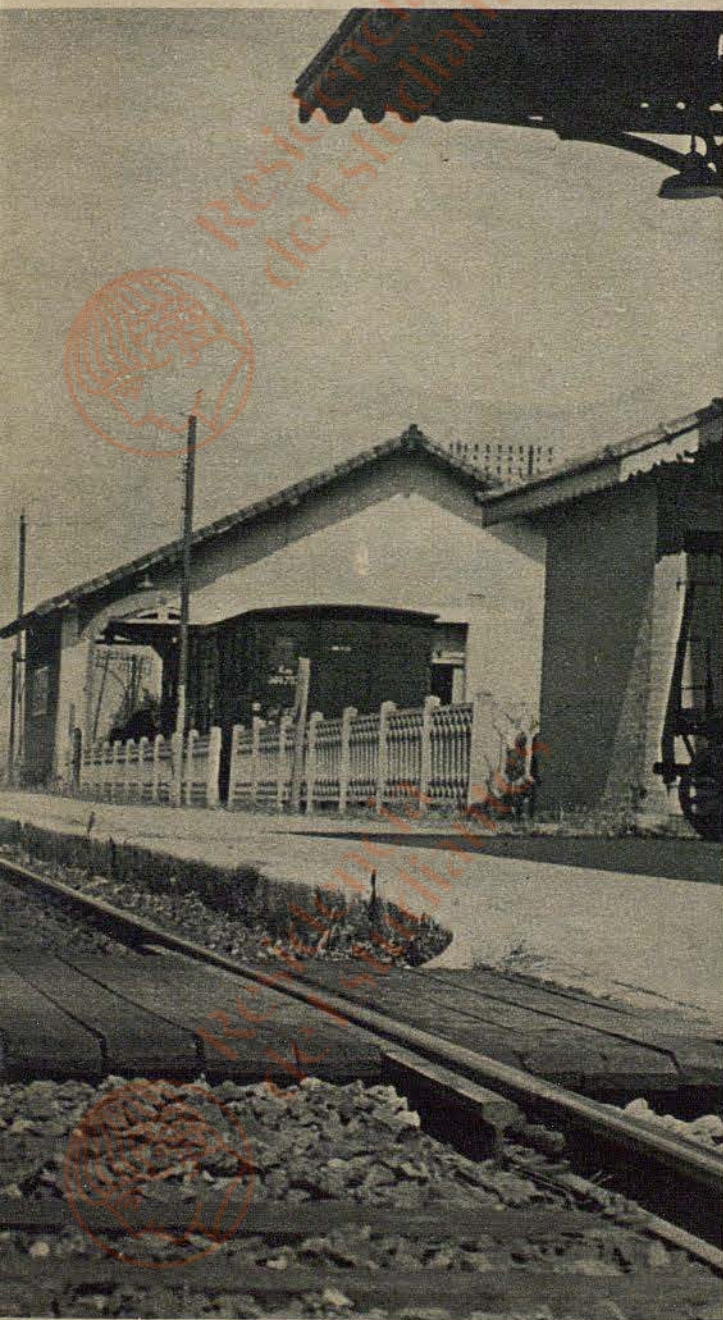
LE MATELOT DONCIEUX A CLAIRVAUX



Doncieux, inexpérimenté conduit trop vite. Sa voiture s'écrase contre un arbre près d'Aix-en-Provence. Une jeune femme est tuée. Le procès en dommages et intérêts le ruinera presque, mais Doncieux fait fleurir la tombe de sa victime.



Il a fallu revenir au service. Le cafard a pris Doncieux. Il déserte, voyage en Espagne, en Belgique. Sa famille est angoissée. L'ancien matelot décide de se livrer aux autorités maritimes. Il comparait devant le conseil de guerre.



L'ancien matelot millionnaire est tout seul dans la vie avec son passé de chance et de malchance. Mais il n'a que vingt-trois ans, Doncieux peut recommencer à vivre. Mais ce n'est pas facile.



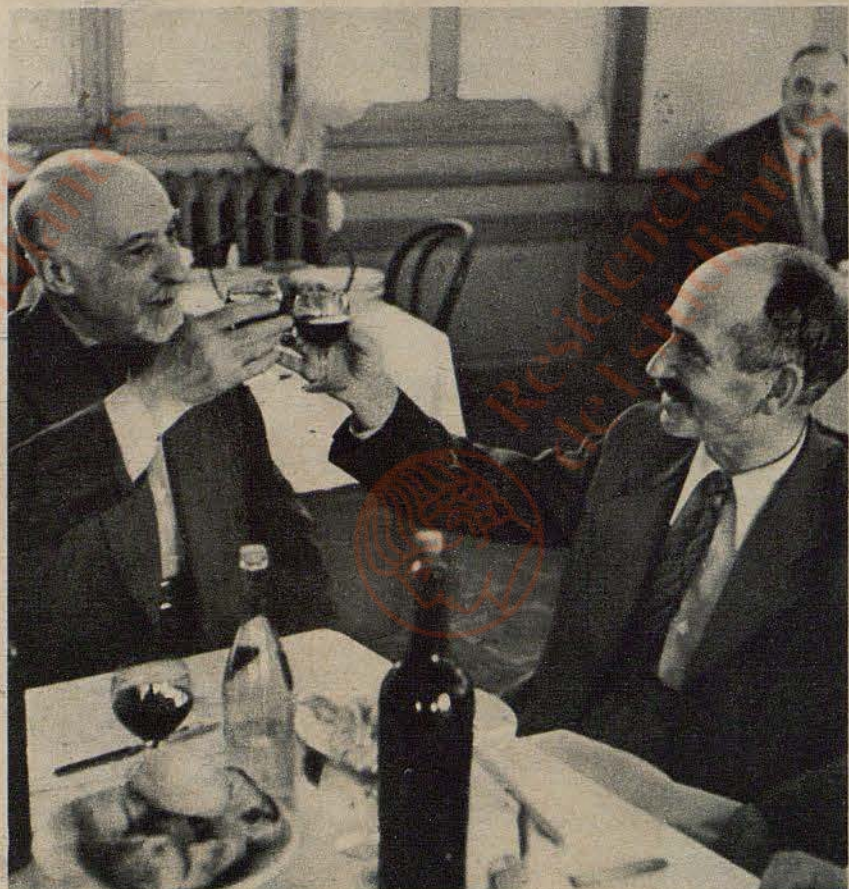
Et la vie reprend. Doncieux explique ses projets. Oui, son million lui a porté malheur. Mais le passé est effacé. Il a bien payé son imprudence... Il ne demande qu'à bien faire. Si le ministre pardonnait ce coup de folie, consentait à l'amnistier, alors Doncieux regarderait de nouveau l'avenir avec confiance.

VOIR PAGE SUIVANTE

L'HEUREUX BONHOURS, CINQ FOIS MILLIONNAIRE, ESPÈRE GAGNER ENCORE



M. Bonhours, dans le restaurant sélect d'Orange, fait un bon déjeuner. Il ne se doute pas que son voisin de dos est M. Mouton, président de la Loterie nationale.



Mais M. Mouton a reconnu son « premier gros lot ». « l'inquons ensemble. Je suis heureux de vous voir heureux. Venez-vous au tirage ? » « — Mais, bien sûr ! »



FIN

Là-haut, perdu sur les gradins du théâtre d'Orange, M. Bonhours savoure en connaisseur les joies du tirage. Il est là avec sa femme et son fils. L'ancien petit coiffeur se sent ému, ému d'autant plus qu'il a repris des billets. Et personne ne se doute que cet homme est le gagnant n° 1 qui administre sagement ses cinq millions.

Tannenberg



AGE DE QUATRE-VINGT-SIX ANS, HINDENBURG VINT FOULER POUR LA DERNIERE FOIS LE SOL QUI LE RENDIT CELEBRE

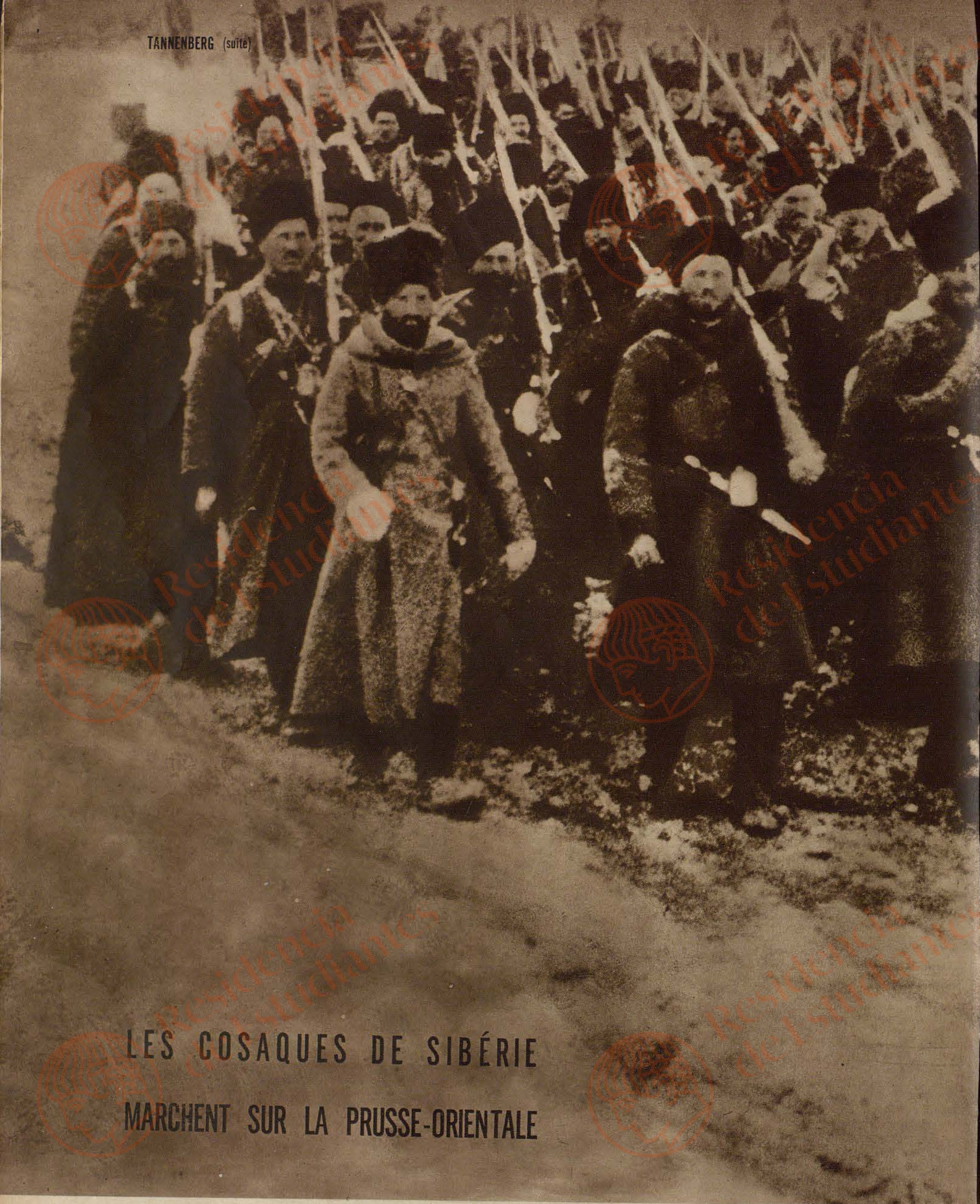
ICI L'ALLEMAGNE OUBLIE QU'ELLE A PERDU LA GUERRE

Août 1914. Tandis que les armées allemandes poursuivent leur avance en dépit de l'héroïque défense belge, les troupes de protection de Prusse-Orientale sont soudain menacées par les armées du tsar. Celles-ci, le 21, franchissent la frontière : l'une, attaquant par l'Est et se dirigeant vers Königsberg, est commandée par le général Rennenkampf ; l'autre, attaquant par le Sud et se dirigeant vers Allenstein, est commandée par le général Samsonov. Ainsi cernées, les forces de Prusse-Orientale, en nombre inférieur, doivent être acculées à la Baltique — et à la défaite. Königsberg tombé, la route de Berlin sera libre. Les 18-20 août, déjà, les Russes remportent de rapides succès. Leur marche paraît irrésistible. Sévèrement pressé de front par Rennenkampf, le commandant en chef von Prittwitz perd la tête en

apprenant que Samsonov menace ses arrières. Il parle de se retirer derrière la Vistule. C'est alors que le chef d'Etat-Major allemand, Moltke, décide de changer de généraux. Il fait remplacer Prittwitz par le général d'infanterie Paul von Beneckendorff und Hindenburg qui, après avoir commandé un corps d'armée à Magdebourg, a pris sa retraite à Hanovre, en 1911. Comme chef d'Etat-Major, Moltke choisit le général Ludendorff. Dès lors, tout va changer.

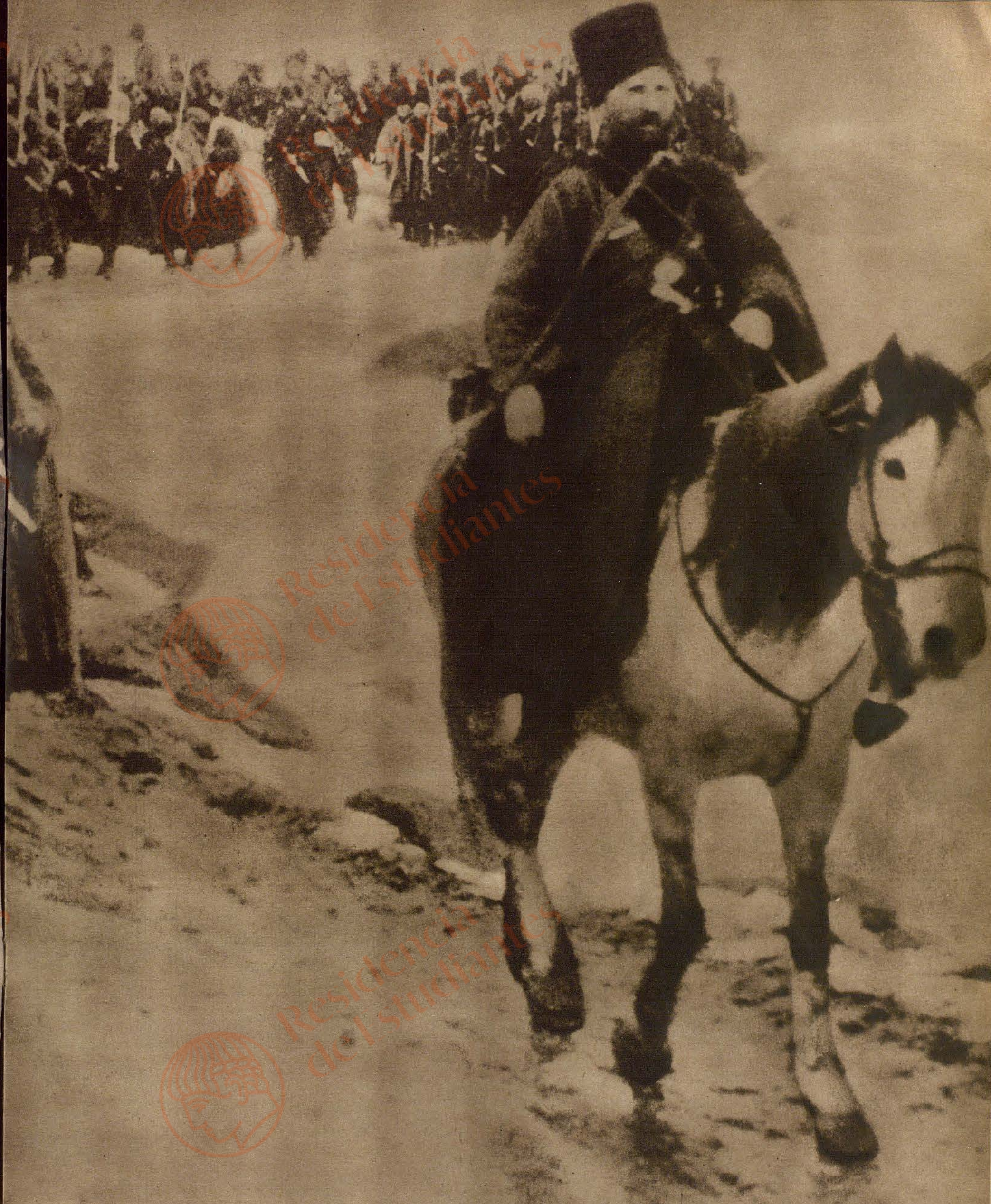
Ce qui paraissait devoir être pour l'Allemagne une accablante défaite va se transformer en une victoire. C'est cette victoire de Tannenberg que, cette semaine, ainsi que tous les ans à pareille époque, le Reich d'Adolf Hitler célèbre avec fracas.

VOIR PAGE SUIVANTE



LES COSAQUES DE SIBÉRIE
MARCHENT SUR LA PRUSSE-ORIENTALE

UN BATAILLON DE COSAQUES EN MARCHÉ VERS LA PRUSSE-ORIENTALE. POUR FAIRE PRESSION LE PLUS RAPIDEMENT POSSIBLE SUR L'ALLEMAGNE À L'EST ET VENIR AINSI EN AIDE À LA FRANCE, LE COMMANDEMENT RUSSE, DIRIGÉ PAR LE GRAND-DUC NICOLAÏEVITCH, VOULUT ACCELERER LA MOBILISATION DES

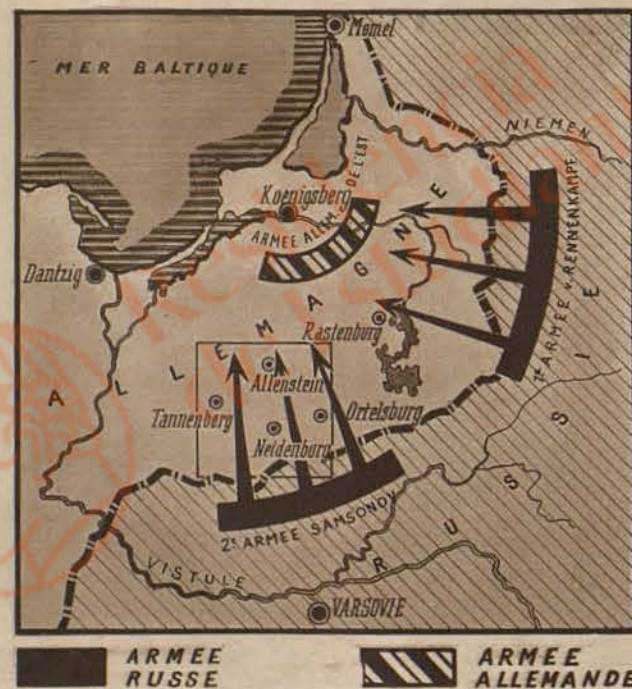


FORCES DESTINÉES À LA PRUSSE (800.000 h.) ; FAITE EN QUINZE JOURS AU LIEU DE VINGT-DEUX, ELLE FUT ENTRAVÉE PAR LES DIFFICULTÉS DE TRANSPORT. LES TROUPES ARRIVÈRENT EN PRUSSE-ORIENTALE ÉPUISÉES PAR LES LONGUES MARCHES FORCÉES QUE NECESSITAIENT LES CIRCONSTANCES



LES RUSSES DURENT ABANDONNER A TANNENBERG, AUX MAINS DE L'ENNEMI, 350 CANONS. 13 DE LEURS GÉNÉRAUX ET 92.000 HOMMES FURENT FAITS PRISONNIERS ENTRE LES JOURNÉES DU 26 ET DU 29 AOÛT 1914.

UN OBSCUR GÉNÉRAL EN RETRAITE A REMPORTÉ LA PLUS GRANDE VICTOIRE ALLEMANDE DE LA GUERRE



Ce que voulait le grand-duc Nicolas Nicolaïevitch : encercler la VIII^e armée allemande par deux attaques venant simultanément du sud et de l'est pour avancer sur Berlin.



Le général von Hindenburg suit à la jumelle les opérations autour de Tannenberg. Derrière lui, le général-major Ludendorff, 49 ans. Il vient de Liège, où il avait été appelé à remplacer un commandant de brigade tué au cours de l'attaque. Ses plans contribueront beaucoup à la victoire.



Ce qu'était devenue la situation le 29 août. Le manque de coordination des deux armées russes a provoqué l'encerclement du général Samsonov.

SAMSONOV A PRÉFÉRÉ LA MORT À LA DÉFAITE

Les facteurs qui entraînèrent la défaite des Russes à Tannenberg sont la liaison défectueuse entre l'armée de Rennenkampf et celle de Samsonov et la faute des généraux russes qui transmettent par T.S.F., en clair, leurs ordres de mouvement. L'ennemi capta, les 24 et 25 août, les messages les plus importants, concernant l'avance et la liaison des deux armées. Alors que les Russes étaient dans l'ignorance de la disposition des troupes adverses, les Allemands connaissaient leurs moindres projets. Hindenburg et Ludendorff, secondés par le colonel Hoffmann, purent mettre leurs plans à exécution et retourner la situation. Ne laissant qu'un rideau de troupes devant Rennenkampf, ils lancèrent toutes leurs forces sur Samsonov. Le 28 août, l'encerclement de la 2^e armée était achevé. Le 29, tout espoir pour les Russes était perdu. Bientôt Rennenkampf devait effectuer la retraite.



Le général Samsonov, en désaccord avec le haut commandement, se donna la mort le 29 août, dans le bois de Tannenberg.

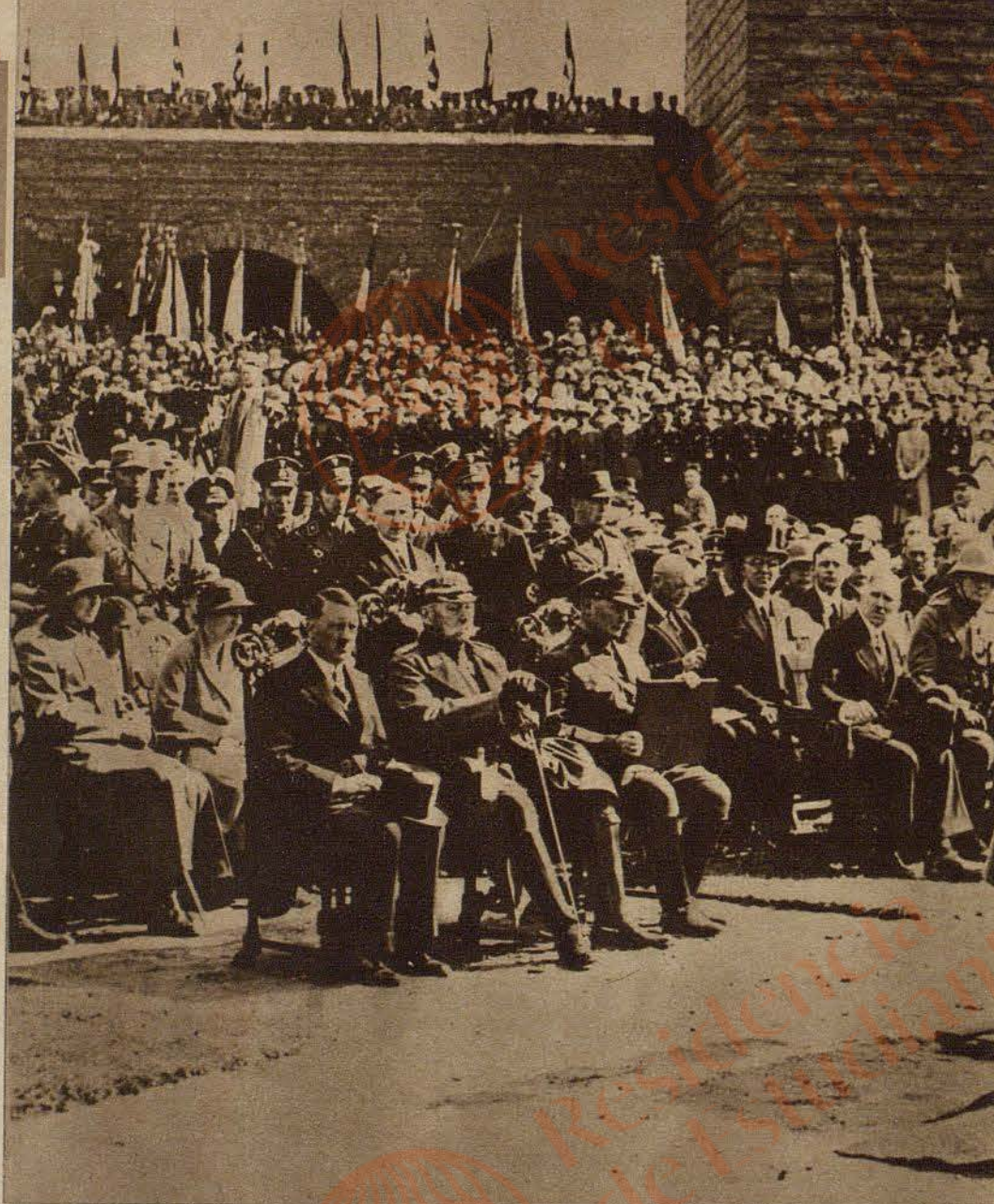


Mme SAMSONOV FIT APRÈS LA BATAILLE UNE ENQUÊTE PRÈS DES PRISONNIERS RUSSÉS ET LES INTERROGEA DANS LEURS CAMPS SUR LA MORT MYSTÉRIEUSE DE SON MARI.



Le maréchal von Hindenburg re prit souvent son vieil uniforme de parade, après la guerre, pour célébrer, avec les vétérans de l'armée impériale, le souvenir de Tannenberg. Le voici à Potsdam parmi d'anciens camarades.

1933. HINDENBURG A ENFIN FAIT ASSEoir PRÈS DE LUI SON ENNEMI D'HIER : HITLER



1933 : LE NOUVEAU CHANCELIER DU REICH, HITLER, ASSISTE, A COTE DU PRESIDENT HINDENBURG, A LA CEREMONIE COMMEMORATIVE DE TANNENBERG

L'Allemagne hitlérienne célèbre avec éclat le vingt-cinquième anniversaire de la bataille de Tannenberg. Hitler, à la suite de la première grande victoire nazie, aux élections de 1932, avait été reçu par le président Hindenburg, mais son ton avait tellement choqué le vieux maréchal qu'il avait été éconduit. A von Papen, qui assistait à l'entretien, Hindenburg dit même : « Si Hitler n'améliore pas ses manières, je n'aurai plus qu'à le nommer facteur de village ! » Longtemps brouillé avec Hindenburg, qui se refusait à le recevoir, Hitler, dont Papen et



Cette affiche date de novembre 1933. « Le Maréchal et le Caporal » invitent les Allemands à combattre avec eux « pour la liberté et l'égalité des droits ». Hitler est parvenu à mettre le maréchal de son côté.



1934 : HITLER, QUI EST MAINTENANT LE MAITRE ABSOLU, VIENT D'ASSISTER A L'INHUMATION DU CORPS DU MARECHAL HINDENBURG, A TANNENBERG

le fils du maréchal devaient bientôt servir les desseins, sut retourner la situation et rentrer dans les bonnes grâces du Président. Il lui était indispensable d'avoir pour lui le vainqueur de Tannenberg. En 1933, Hindenburg nommait lui-même Hitler chancelier du Reich. En 1934, Hitler accompagnait le maréchal, âgé de 87 ans, à sa dernière demeure : le mausolée érigé à Tannenberg, sur les lieux mêmes de la bataille. La gloire du soldat impérial est aujourd'hui bénie par le régime nazi. Tannenberg est devenu, pour l'Allemagne hitlérienne, plus qu'une victoire : le symbole de sa force.



Chaque année, haut-parleurs, cloches et projecteurs sont amenés en nombre pour la célébration, sur les lieux mêmes de la bataille, de la victoire de Tannenberg, qui mit fin à la marche des armées russes.

1934. HINDENBURG EST MORT. HITLER EST DÉSORMAIS LE SEUL MAITRE DU III^e REICH

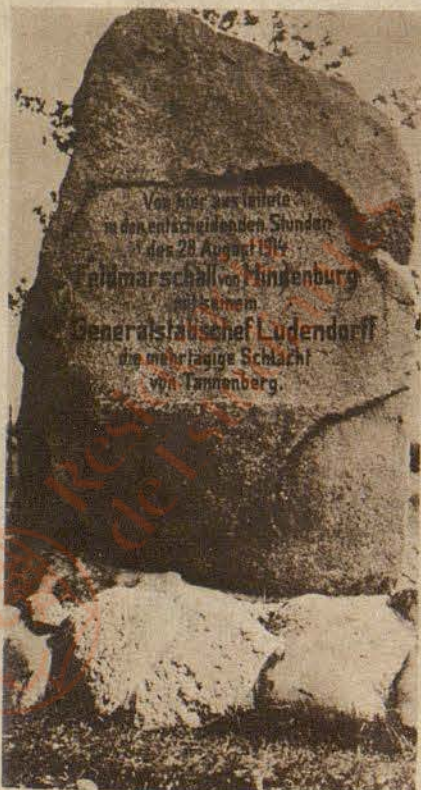


L'affiche de 1939 pour la commémoration du 25^e anniversaire de Tannenberg. Quoique Ludendorff et le colonel Hoffmann aient sensiblement contribué à la victoire, Hindenburg reste le héros pour le pays.

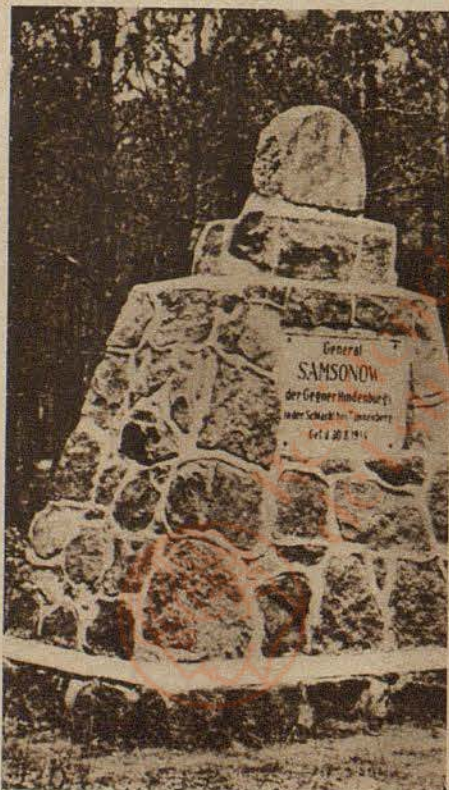


HINDENBURG VA GAGNER SA DERNIERE DEMEURE, DANS LA TOUR CENTRALE DU MONUMENT. L'ARMEE, AU GARDE A VOUS, ENTOURE LE CATAFALQUE

HITLER A FAIT DE CE CHAMP DE BATAILLE UN DÉCOR POUR SES PARADES



Ici, Hindenburg et Ludendorff décidèrent, en des heures mémorables, le 28 août 1914, de l'issue de la bataille.



Ici est mort Samsonov. Un monument érigé par les Allemands marque, en forêt, le lieu où mourut le général.

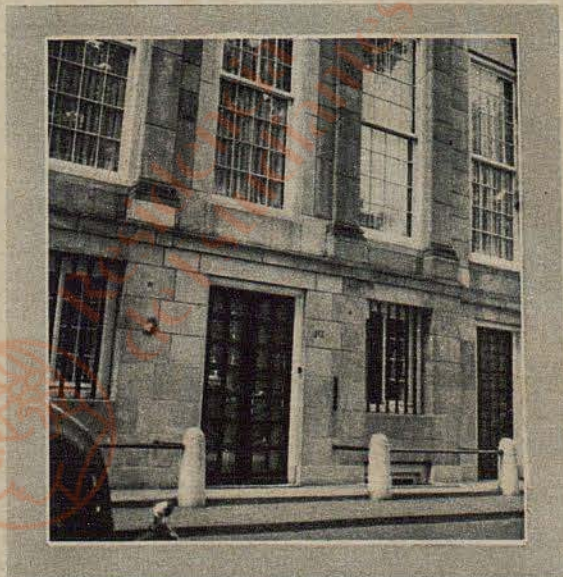


Au mausolée du maréchal-président von Hindenburg, à Tannenberg, des soldats de la garde de Hitler apportent la couronne, hommage de leur chef.

FIN

LE TRAGIQUE DESTIN DES ÉCUMEURS D'ARGENT

Ils sont les maîtres du monde. Ils sont magnats du pétrole, de l'électricité, des allumettes, de la banque... Mais ces surhommes restent toute leur vie des hommes secrets. Leur puissance est d'autant plus redoutable qu'elle demeure invisible. Un jour, on apprend leur chute, l'effondrement de leurs combinaisons et de leurs entreprises. Et il ne reste du prestigieux édifice qu'une banque aux guichets fermés, qu'un palais aux portes closes, que des collections d'objets rares dispersées à l'encan, qu'un passant frappé de mort subite, qu'une tombe semblable à toutes les tombes et qu'une veuve qui fuit, traquée par la curiosité publique, l'objectif des reporters. Fritz Mannheimer, l'un des financiers les plus riches et les plus puissants du monde, s'était marié il y a quelques semaines avec une jolie Brésilienne de vingt-six ans, Mlle Marie-Antoinette Reiss. Ce fut un très grand mariage, mais il fut tenu secret. Près de deux mois après, tandis que la banque Mendelssohn, qu'il dirigeait à Amsterdam, luttait contre la ruine, Fritz Mannheimer, miné par le mal, succombait dans sa villa de Vaucresson. Il avait quarante-neuf ans. Né pauvre, il laisse plusieurs centaines de millions, des créanciers angoissés, une jeune femme en deuil que protègent deux détectives privés et qui cache de chambre d'hôtel en chambre d'hôtel sa solitude, ses voiles de deuil et la totale incertitude du lendemain. (Voir le *Match de la Vie*).



412, Heerengracht, à Amsterdam, la banque Mendelssohn n'offre plus qu'une triste façade sans enseigne. Tout y est devenu silencieux. Seuls, les créanciers animent les couloirs de l'immeuble frappé de mort.



Après les obsèques de son mari, Mme Mannheimer est revenue à Amsterdam. Elle ne put pénétrer dans l'hôtel particulier du grand financier. Cette photo est la seule qui ait été prise après que, rentrant à Paris, elle eut quitté l'Amstel-Hôtel, où elle occupait deux chambres discrètes. (Document exclusif.)

VOIR PAGE SUIVANTE

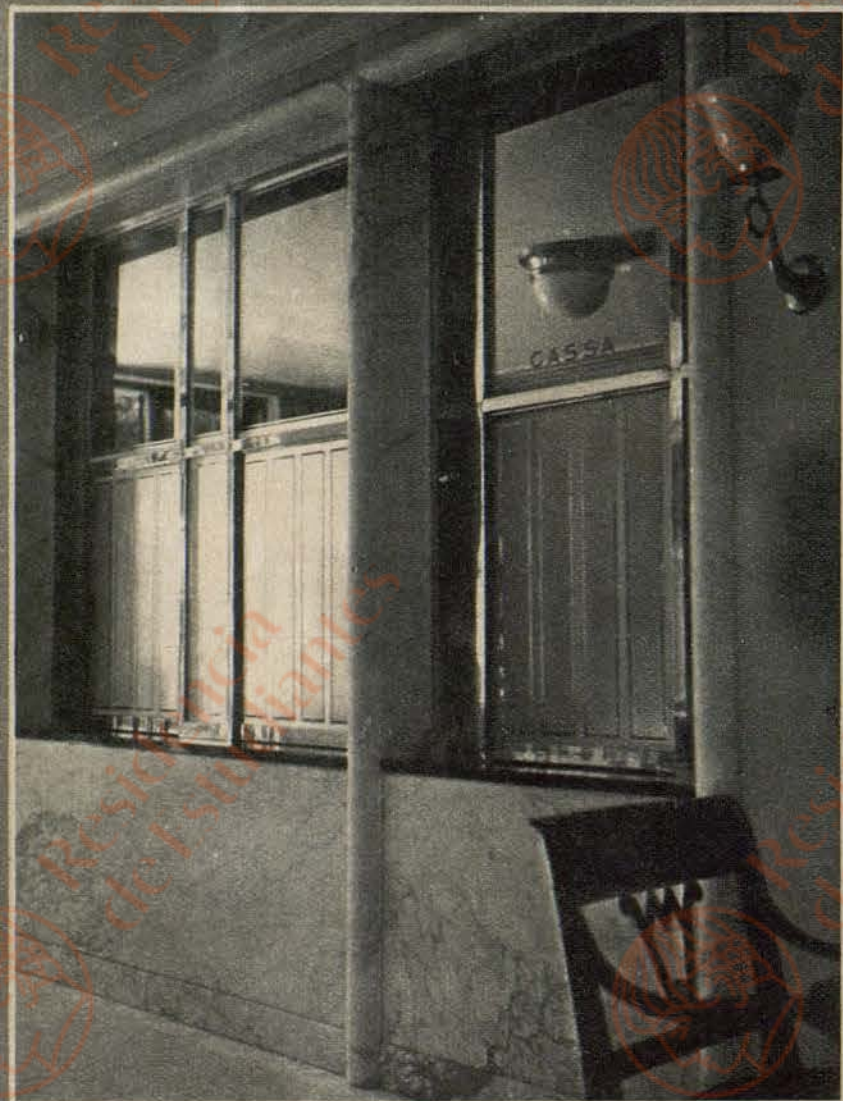
LA VEUVE DE MANNHEIMER SERA UNE FEMME PAUVRE



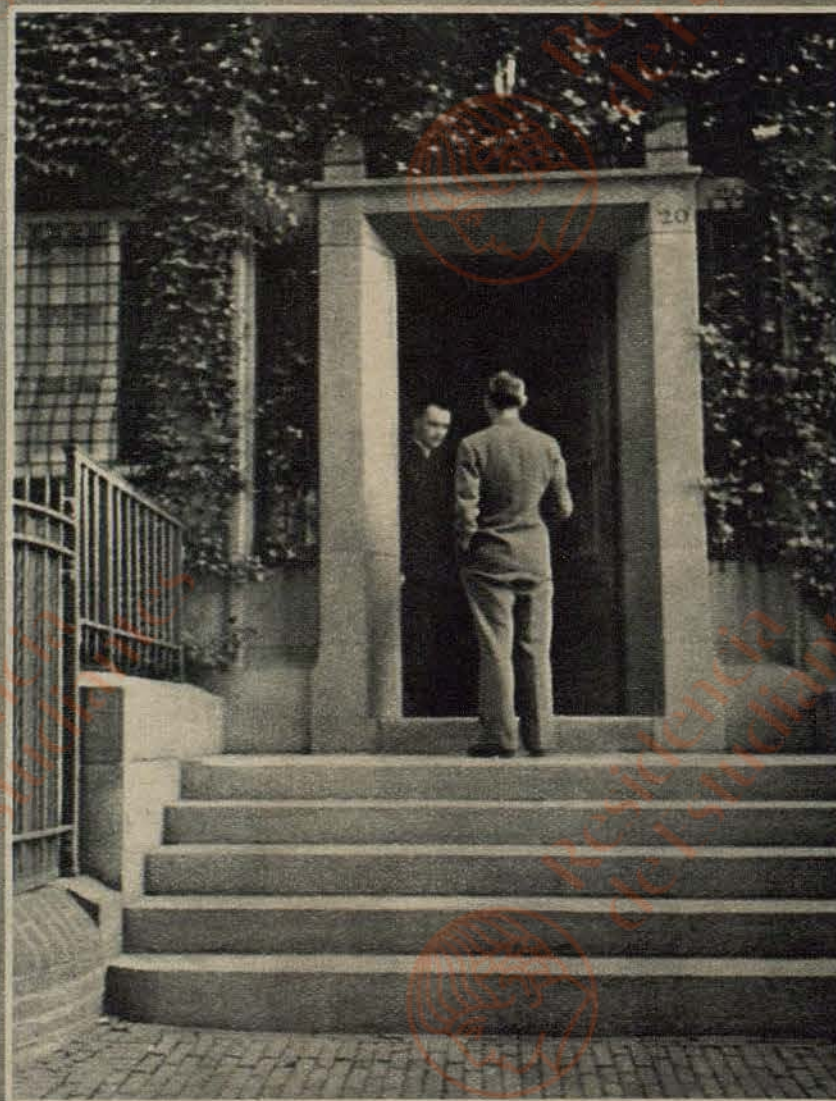
M. Mannheimer était rebelle à l'objectif. Voici l'une des rares photographies qui aient été prises du grand financier. Comme presque tous les magnats de la finance, il fit fortune deux fois. La courbe de sa puissance déclina avant la cinquantaine.



Le peintre Van Dongen, d'origine hollandaise et naturalisé français, avait peint Mannheimer, qui était, lui, d'origine allemande et qui s'était fait naturaliser hollandais. Van Dongen avait confié une partie de sa fortune à la banque Mendelssohn.



Les guichets de la banque Mendelssohn sont clos. La banque, qui a obtenu un moratoire jusqu'en novembre, a suspendu ses paiements. Trois experts ont été nommés pour examiner les comptes de l'établissement aujourd'hui désert.



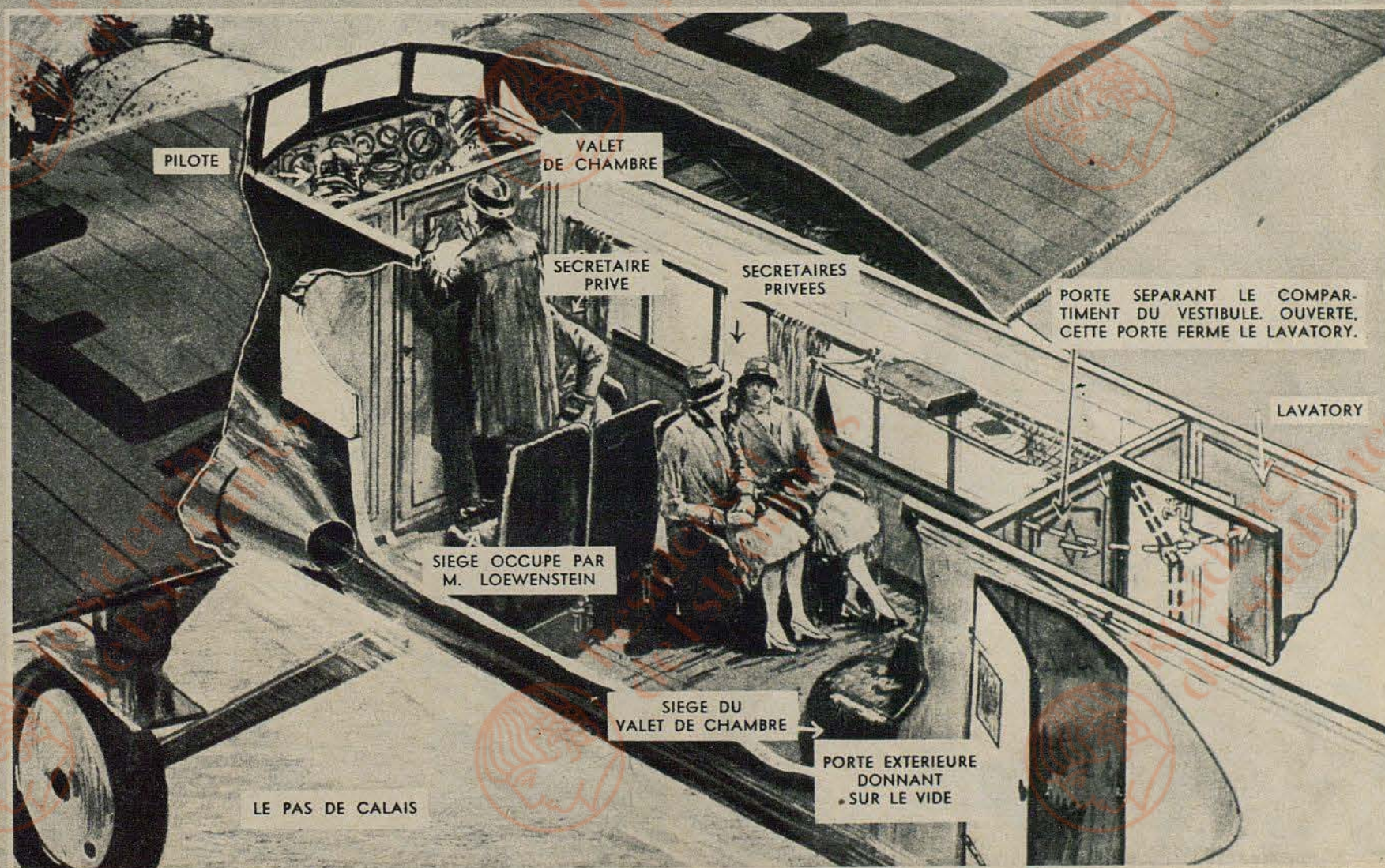
Porte close aussi, à la somptueuse villa qu'occupait Fritz Mannheimer en plein centre d'Amsterdam et où il avait réuni des tableaux de valeur et de précieuses collections de porcelaine de Saxe. Seul, un domestique éconduit les visiteurs.

APRÈS ONZE ANS LA FIN DE LOEWENSTEIN DEMEURE INEXPLIQUÉE



Alfred Loewenstein est le fils d'un banquier de Bruxelles. Avant la guerre, il finance déjà les chemins de fer du Brésil. Puis, après la guerre, il forme au Canada, pour des raisons fiscales, un trust international de soie artificielle, la « Tubize ».

Les transactions provoquent comme toujours une formidable hausse des valeurs de soie artificielle, suivie d'un fort recul. Les banques de Londres refusent de lui avancer des capitaux. Mais il continue à mener une existence des plus luxueuses.



Au mois d'août 1928, il tombe de son avion particulier et s'abat dans les eaux de la Manche. Une enquête fut ouverte. On ignore encore s'il s'agit d'un accident ou d'un suicide. On ne sut jamais, en effet, comment le financier avait pu ouvrir, contre le vent, la porte d'un avion volant à près de 150 kilomètres à l'heure. Sa mort (il avait cinquante-quatre ans), entraîna l'effondrement de son trust et provoqua un krach en Bourse. Le public y perdit plusieurs milliards de francs.

VOIR PAGE SUIVANTE

UN JOUR, CHACUN DE CES MAGNATS A TROUVÉ PLUS FORT QUE LUI



James White, maçon dans sa jeunesse, domina le marché des immeubles à Londres. Il était en train d'acquérir en bloc le terrain où devait avoir lieu l'Exposition de Wembley lorsqu'il voulut contrôler les compagnies pétrolières. Deterding (à gauche) eut raison de lui. James White mit fin à ses jours. Il avait 49 ans.



Ivar Kreuger, débuta sans succès comme ingénieur. En 1917, il truste l'industrie suédoise des allumettes. Après la guerre, il s'empare des quatre cinquièmes de cette industrie. En 1932, J.-P. Morgan (à droite) refuse de lui accorder de nouveaux crédits. Kreuger se tue d'une balle de revolver. Il a cinquante-deux ans.



D'origine russe, **Jules Burmet** vend des oignons de fleurs à Rotterdam. En 1914, il se lance dans le commerce des denrées alimentaires, et, l'armistice venu, il fonde en Allemagne un grand trust industriel. Hugenberg (à gauche) l'expulse. Il émigre en Belgique où il est poursuivi pour escroquerie. Il meurt en prison, à 52 ans.



Né à Trieste, **Camillo Castiglioni** fait fortune comme fournisseur de l'armée autrichienne. Il devient l'un des magnats de Vienne. Après la stabilisation, son trust s'effondre. Von Stauss (à droite), qui dirige la Deutsche Bank, l'oblige à tout liquider. Il a cinquante ans lorsqu'il disparaît de la vie publique.

A L'IMAGE DE LEUR FORTUNE, ILS AVAIENT CONSTRUIT DES BUILDING GÉANTS



L'Opéra de Chicago est aujourd'hui abandonné. Samuel Insull, devenu le roi de l'électricité, l'avait fait construire pour l'offrir à sa femme qui est cantatrice. Il avait eu la chance de servir de secrétaire au grand inventeur Edison. Ecartant son maître, Insull s'empara de la région de Chicago qu'il fit électrifier.



Un homme effondré est conduit à l'instruction. C'est Insull, qu'on vient d'arrêter en Grèce. Attaqué par Roosevelt, son trust s'est effondré, entraînant pour l'épargne une perte de deux millions de dollars. Il est acquitté. Il mourra subitement dans le métro, à Paris. Il a soixante-dix-neuf ans. On trouve sept francs dans ses poches.



La General Motors Corporation, la plus grande société d'automobiles du monde, possède un immense building à Detroit. C'est l'œuvre de William Durant, qui, fut, pendant un quart de siècle, la plus marquante personnalité de Wall Street. Fort riche déjà en 1905, il était pauvre en 1910, criblé de dettes en 1920.



La fortune de W. Durant, de 20 millions de dollars en 1925, devait sombrer dans le krach boursier de 1930. On le rencontre, âgé de plus de 70 ans, marchand ambulant, poussant une charrette de pommes dans les rues de New-York. Le voici, maintenant, lavant lui-même la vaisselle, dans le restaurant qu'il a ouvert.

FIN

Un serpent d'Afrique est entré dans un nid...



1



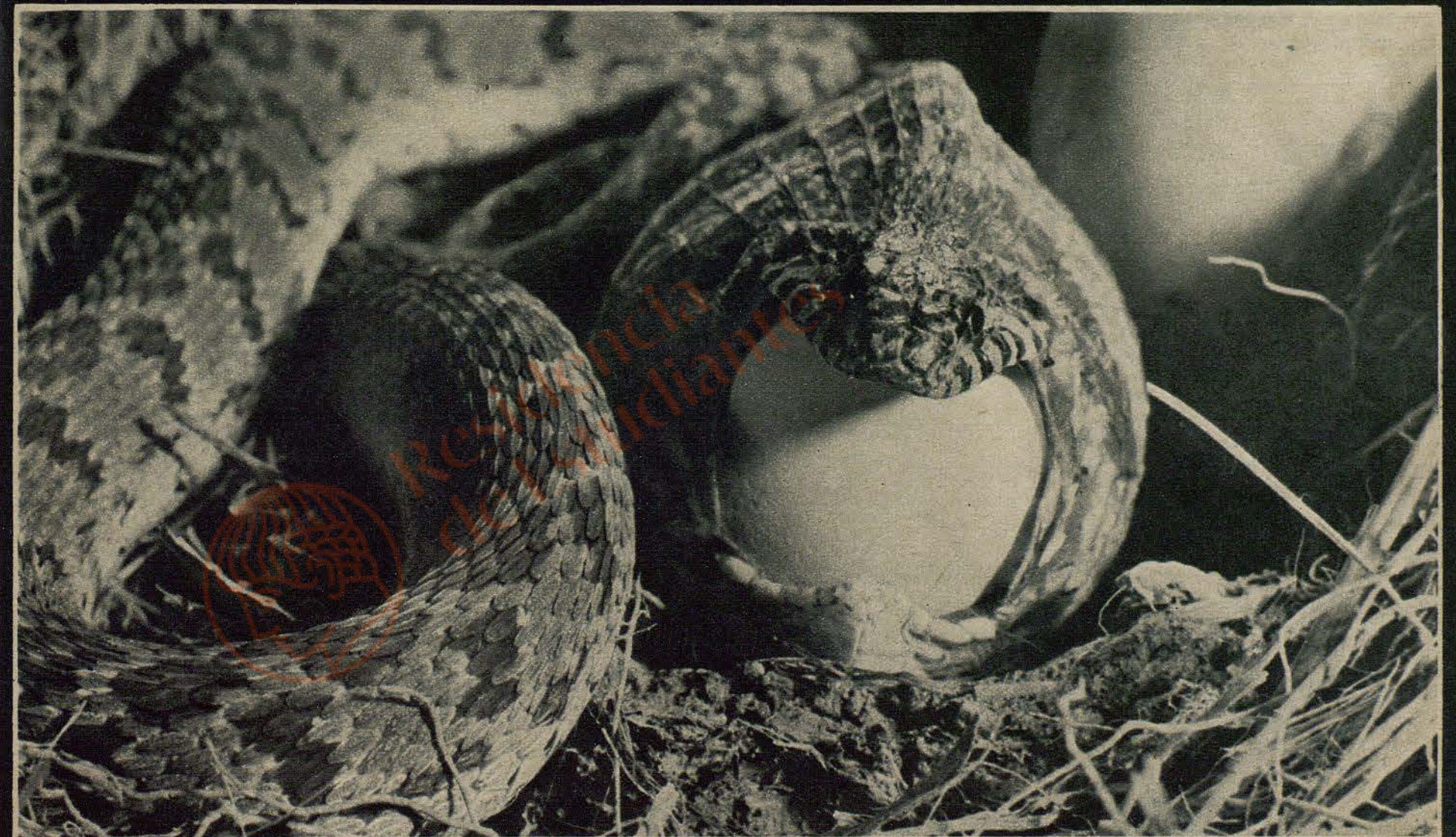
2



3



4



5

... mais alertée par l'instinct la mère surgit



6



7



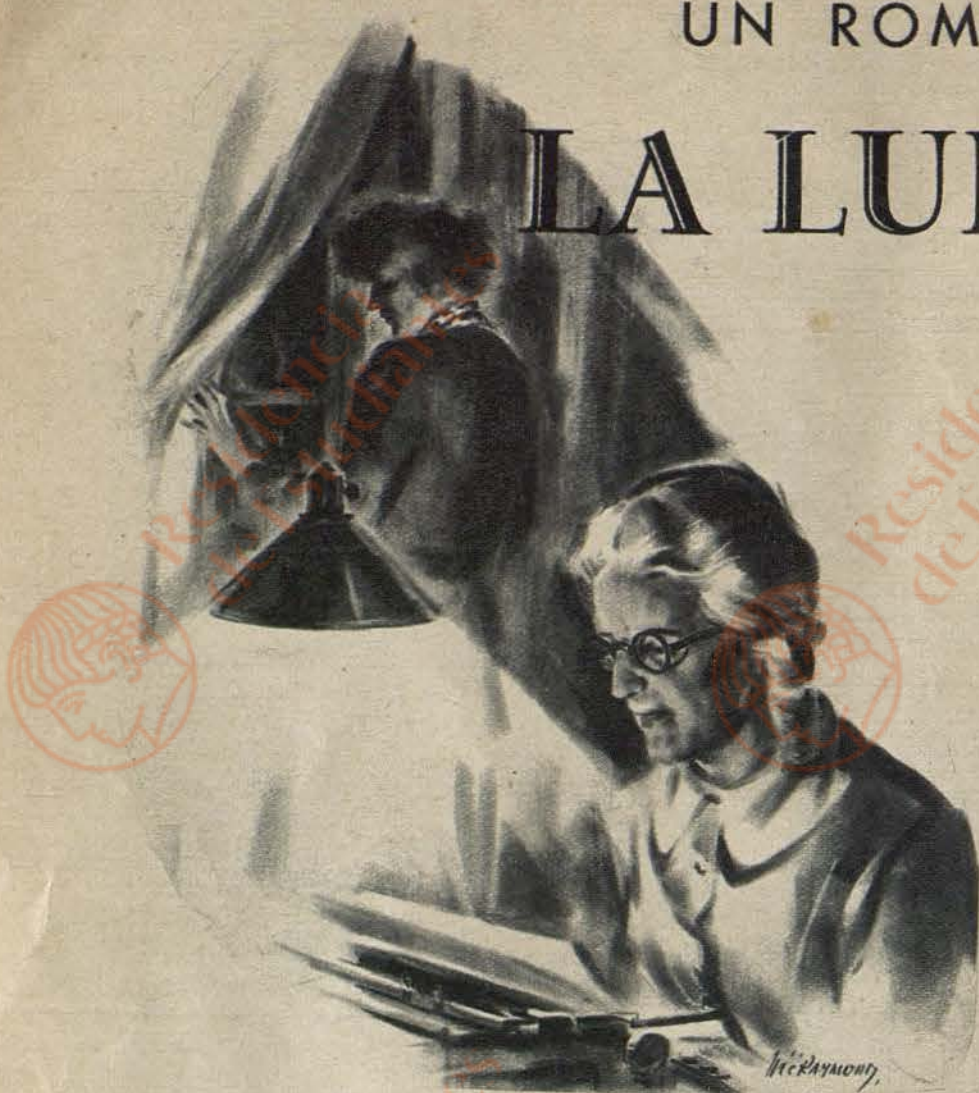
8



9

FIN

LA LUNE DE PLUIE



— Je peux, me dit la vieille jeune fille, oui, je peux très bien vous rapporter moi-même, chaque fois, la copie dactylographiée, puisque vous préférez qu'elle ne soit pas confiée à la poste.

— Oui ? Ce serait gentil à vous. Vous n'auriez pas la peine de venir prendre mon manuscrit, je vous apporterais mon texte au fur et à mesure. Je sors à pied tous les matins.

— C'est très sain, dit Mlle Barberet.

Elle sourit superficiellement et remit en place sur son épaule droite, en dessous de l'oreille, l'une des deux petites chipolatas de cheveux blonds, filés de blanc, que serrait sur sa nuque un ruban de taffetas noir. Ce détail de coiffure n'empêchait pas que Mlle Barberet fût tout entière correcte et agréable aux yeux, de la prunelle bleu pâle au pied maigre, de la bouche fine et tôt vieillie à la main délicate, dont les osselets jouaient sous une peau transparente. Son col de linge frais repassé, sa robe noire unie appelaient l'accompagnement de la paire de manches en lustrine, attribut des anciens scribes. Mais les dactylographes, qui n'écrivent pas, n'usent plus leurs manches sous les coudes...

— Vous êtes privée momentanément de votre secrétaire, madame ?

— Non... La jeune fille qui copiait mes manuscrits vient de se marier. Mais je n'ai pas de secrétaire. Je ne sais que faire d'une secrétaire, figurez-vous. J'écris tout, courrier compris... Et puis mon appartement est petit, j'entendrais trop la machine à écrire...

— Oh ! je comprends, je comprends, dit Mlle Barberet. Ainsi je travaille pour un monsieur qui n'écrit que sur la moitié de droite des pages. Un moment j'ai tapé par intérim pour M. Henri Duvernois qui ne voulait que du papier jaune clair...

Elle excusa en bloc, d'un sourire entendu, toutes les manies de ceux qui noircissent le papier, et rangea dans une chemise — je remarquai qu'elle assortit la couleur du cartonnage au bleu de mon papier — les quelque soixante feuillets que j'apportais.

— J'ai habité ce quartier, autrefois. Mais je ne reconnais plus rien... On a aligné, construit ; la rue même a disparu, je crois, ou changé de nom... Je ne me trompe pas, mademoiselle ?

Mlle Barberet enleva ses lunettes par amabilité. Ses yeux bleus cessèrent alors de me voir, et son regard privé de but se perdit dans le vague.

— Oui, oui, je crois, dit-elle sans conviction. Vous devez avoir raison.

— Il y a longtemps que vous habitez ici ?

— Oui, oui, dit-elle vivement.

Elle battit des cils comme si elle mentait.

— Je crois qu'autrefois une bordure de maisons, en face, masquait la pente...

Je me levai pour m'approcher de la fenêtre et sortis du cirque de clarté que l'abat-jour en tôle verte rabattait sur la table. Mais je ne vis pas grand-chose du paysage extérieur. Les lumières de la ville n'entamaient guère le bleu du soir, qui vient tôt en février. Je soulevai du front le rideau d'étamine, et m'appuyai de la main à l'espagnolette. Aussitôt, je ressentis le léger vertige, plutôt agréable, qui accompagne les rêves de chute et de vol... Car je serais dans ma main l'espagnolette singulière, la petite sirène de fonte moulée dont ma paume, après des années, n'avait pas oublié la forme. Je ne pus m'empêcher de me retourner d'une manière brusque et interrogative.

N'ayant pas remis ses lunettes, Mlle Barberet ne s'aperçut de rien... De son visage obligeant et myope,

mon interrogation alla aux murs de la chambre, presque entièrement couverts de sombres gravures sur acier encadrées de noir, de chromolithographies reproduisant Chaplin — la femme blonde au collier de velours noir — et Henner, et même, frivolité devenue rare, de cadres en glui, dont les jeunes filles aujourd'hui ne savent plus assembler les tubes de paille blonde. Entre un agrandissement photographique et un faisceau d'épis de seigle barbu, quelques pouces carrés du papier de tenture restaient nus : j'y distinguai des roses dont la couleur survivait à peine, des liserons violets tournés au gris, et des fibrilles de feuillage bleuâtres — l'ombre d'un bouquet, répété cent fois du haut en bas des murs et que je ne pouvais pas ne pas reconnaître. Les deux portes, à droite et à gauche de la cheminée aveuglée où s'ajustait un poêle, me devinrent aussitôt intelligibles et, par delà leurs deux vantaux pareils, clos, je revis tout ce que j'avais autrefois déserté.

Derrière moi, je pressentis désagréablement que Mlle Barberet devait trouver le temps long, et je renouai la conversation.

— C'est joli, cette vue...

— Surtout c'est clair, pour un premier étage. Vous permettez que je range vos pages, madame, je m'aperçois qu'il y a une erreur de numérotage. La trois est après la sept, et je ne vois pas la dix-huit...

— Ça ne m'étonne pas, mademoiselle Barberet. Rangez, rangez...

« Surtout, c'est clair »... Clair, cet entresol dans lequel j'allumais en toute saison, presque à toute heure, sous la rosace du plafond, un petit lustre ? Au même plafond s'épandit une soudaine aurore jaune. Mlle Barberet venait d'allumer une coupe de verre veiné imitant l'onyx, qui rejetait la lumière à la rosace centrale, la même rosace de pâtisserie sous laquelle, autrefois, un rameau de métal doré fleurissait en cinq corolles d'opaline bleue.

— Beaucoup d'erreurs, mademoiselle Barberet ? Beaucoup de ratures, surtout.

— Oh ! je travaille sur des manuscrits beaucoup plus chargés. La seconde copie, je la fais en violet ou en noir ?

— En noir, Dites-moi, mademoiselle...

— Je m'appelle Rosita, madame. C'est tout de même plus gentil que Barberet.

— Mademoiselle Rosita, je vais abuser de votre complaisance... Je m'aperçois que j'ai apporté tout mon texte disponible, et je n'ai pas de brouillon. Si vous me tapiez la page 62, je l'emporterais, pour faire ma soudure...

— Mais tout de suite, madame, c'est l'affaire de sept minutes, je tape vite, sans me vanter. Asseyez-vous, je vous en prie.

Tout ce que je voulais, c'était justement rester quelques minutes, cher-

cher dans cette pièce les traces, s'il y en avait, de mon séjour, m'assurer que je ne me trompais pas, m'étonner qu'un papier de tenture préservé par l'ombre ne fût pas, après des années, une loque déshonorée... « Surtout, c'est clair... » Une opération d'assainissement, ou simplement la spéculation, avait donc rasé, de l'autre côté de la rue, toutes les maisons riveraines qui, autrefois, me cachaient le versant inconnu d'une colline parisienne...

A droite de la cheminée — un petit poêle à bois, flanqué de sa provision de lattes, de pavés goudronnés et de vieilles voliges, ronflait discrètement — je voyais une porte et, à gauche, une porte pareille. Par celle de droite, j'entrais dans la chambre à coucher. Celle de gauche accédait au petit vestibule, prolongé par un réduit dont j'avais fait une salle de bains, en y installant une demi-baignoire sabot et l'appareil à gaz. Une autre pièce, très sombre, assez grande, que je n'habitais pas, servait de garde-meuble. Quant à la cuisine... Cette cuisine minuscule réintégra mon souvenir avec une extrême vivacité de couleurs ; son « potager » à l'ancienne mode, dallé de faïence bleue, recevait en hiver la visite d'un rayon de soleil qui glissait jusqu'au fourneau-cuisinière, démodé lui aussi, juché sur des pieds très hauts et légèrement Louis XV. Quand je ne pouvais, comme on dit, plus durer, j'allais dans la cuisine. J'y trouvais toujours une occupation : fourbir le tube articulé du bec de gaz, passer un canevas mouillé sur les carreaux de faïence bleue, vider l'eau d'un bouquet fané et, d'une poignée de gros sel humide, rendre au vase sa limpidité.

Deux bons grands placards, du type placards à confitures, une cave qui ne contenait qu'un casier à bouteilles, veuf de bouteilles...

— Je finis tout de suite, madame...

Ce que j'aurais surtout voulu revoir, c'était la pièce à droite de la cheminée, ma chambre, son unique fenêtre carrée, son alcôve ancienne dont j'avais démonté les portes. La merveilleuse chambre, sombre d'une part, claire de l'autre ! Elle eût convenu à un couple heureux et clandestin, mais elle m'était échue alors que j'étais seule, et fort loin du bonheur...

— Merci beaucoup. L'enveloppe est inutile, je plie la feuille dans mon sac...

La porte d'entrée, rabattue d'une main vive, claqua. Un son est toujours moins évocateur qu'un parfum, pourtant je reconnus celui-là et je tressaillis en même temps que Mlle Barberet. Puis une seconde porte, celle de ma salle de bains — une porte en bois mince, chantante comme une lame de xylophone — fut fermée plus doucement.

— Mademoiselle Rosita, si j'ai assez bien travaillé, vous me reverrez lundi matin vers 11 heures.

Feignant de me tromper, j'allai

(Suite, page 51.)



POURQUOI CE JOUEUR DE PELOTE BASQUE
SAUTE-T-IL PAR LA FENÊTRE ?...



PENDANT QUE, DANS SA CHAMBRE, SON MARI ETUDIE SES LIVRES DE MEDECINE ET DE CHIRURGIE, JANINE DARCEY SE REPOSE, AU SOLEIL, APRES LE BAIN.



PARCE QUE PIERRE TORRE, ÉTUDIANT EN MÉDECINE NE VEUT PAS ÊTRE APPELÉ " MONSIEUR DARCEY "

Janine Darcey était encore une simple figurante lorsqu'elle fit, aux sports d'hiver, la connaissance de Pierre Torre, étudiant en médecine. Il lui donna des leçons de ski. Il se fiançèrent et, un an et demi plus tard, en juillet 1937, se marièrent. Pierre Torre, fils, petit-fils et frère de docteurs, était alors en seconde année de médecine. Janine, toujours figurante. Petit appartement. Economies. Puis, tout d'un coup, avec le film *Entrée des artistes*, Janine Darcey entre dans la célébrité. Les contrats pleuvent. C'est la fortune, puis l'installation dans la vie de vedette.

Aujourd'hui, Pierre Torre, interne à Lariboisière, achève ses études médicales et n'a qu'une crainte : être appelé par ses camara-

des : *Monsieur Darcey*. L'emploi de mari de vedette lui déplaît.

Lorsqu'il a su que notre photographe indiscret était à la villa « En vol », à Royan, où les jeunes époux passent de discrètes vacances en compagnie des parents de Janine, M. et Mme Gautier, et de sa jeune sœur Christiane, Pierre Torre s'est tout simplement sauvé, d'un bond, par la fenêtre. C'est par surprise que notre envoyé spécial a pu prendre d'abord la photo de ce saut imprévu, puis une autre du couple sur un banc. Pierre Torre et Janine Darcey font tous les sports. Janine monte deux chevaux : Franco et Negrin, ainsi nommés pour avoir fait la guerre d'Espagne dans des camps opposés.



TOUS LES MATINS ELLE FAIT DE L'EQUITATION.



SUR UN BANC, AU BORD DE LA PLAGE DE ROYAN, IL DORT SANS SE DOUTER QUE LE PHOTOGRAPHE INDISCRET DE « MATCH » EST LÀ. ELLE LE CONTEMPLÉ TENDREMENT.

FIN

L'ALLEMAGNE *ne peut pas* GAGNER LA GUERRE

par IVAN LAJOS

Nous poursuivons cette semaine la publication des extraits du livre dont le retentissement a été considérable en Europe centrale. Dû à un haut fonctionnaire hongrois, le docteur Ivan Lajos, spécialiste de l'histoire diplomatique, il a pour objet l'examen des chances actuelles de l'Allemagne dans une guerre. L'intérêt exceptionnel de cette étude est qu'elle est exclusivement basée sur des documents de source allemande (lesquels sont cités dans le texte). Dans l'impossibilité de réfuter les conclusions de cette étude, accablantes pour sa politique, M. Hitler a exigé, il y a quelques semaines, du gouvernement hongrois, allié de l'« Axe », l'interdiction pure et simple de l'ouvrage, dont la 1^{re} édition, tirée à 100.000 exemplaires — chiffre exceptionnel pour la Hongrie — avait obtenu un immense succès de curiosité et de sympathie.

Le problème des matières premières

Au cours de cette étude, j'ai cherché à démontrer, à plusieurs reprises, que la guerre de demain sera sans aucun doute une guerre de matières premières, bien plus que ce ne fut le cas pour la guerre de 1914, et que la consommation atteindra des proportions extraordinaires.

Selon l'opinion des experts, trente-quatre matières premières différentes seront indispensables dans l'épreuve de forces qui, peut-être, se prépare. C'est un fait certain que les Allemands, même après leurs récentes conquêtes, ne disposent en quantités suffisantes que de quatre de ces matières premières. Pour sept autres, ils sont obligés de compléter leur production par l'importation et, enfin, les vingt-trois dernières font entièrement défaut sur le territoire du Reich.

J'ai déjà examiné en détail la situation de l'Allemagne en ce qui concerne le pétrole ; il nous reste à passer en revue deux matières-clefs : le charbon et le minerai de fer.

Le charbon est insuffisant...

Pour ce qui est du charbon, la situation de l'Allemagne est aujourd'hui moins favorable qu'elle ne l'était au moment de la Grande Guerre, du fait qu'elle a perdu, à la suite du traité de Versailles, une partie de ses mines de charbon.

Cependant, grâce à un effort que l'on peut qualifier d'héroïque, le Reich a non seulement égalé aujourd'hui la production de 1913, mais il l'a même dépassée. En 1913, en effet, l'Allemagne produisait 190,1 millions de tonnes de charbon, dont 140,8 millions de tonnes fournies par les territoires que lui a laissés le traité de Versailles. En 1935, le chiffre de la production de charbon de l'Allemagne n'était encore que de 143 millions de tonnes, mais il s'éleva ensuite rapidement, atteignant 158,38 millions en 1936, 184,5 en 1937 et environ 186 millions de tonnes en 1938.

Ces excellents résultats sont encore surpassés par ceux que l'Allemagne a obtenus pour le lignite. En 1913, la production de lignite de l'Allemagne était de 87 millions de tonnes seulement. Aujourd'hui, le Reich en extrait plus du double. En 1935 déjà, la production était de 147,07 millions, en 1936 de 161,4, en 1937 de 184,7 et en 1938, l'Allemagne extrayait de

la terre 195 millions de tonnes de lignite.

Quelles furent les conséquences de l'absorption de l'Autriche et de l'établissement du protectorat allemand en Tchécoslovaquie, en ce qui concerne la production du charbon ? Pour ce qui est de la première opération, elle se solde sensiblement, pour l'Allemagne, par un *surcroît de charges*. L'Autriche ne produit en effet annuellement qu'un quart de million de tonnes de charbon et environ trois millions de tonnes de lignite. Cette production minime la rendait donc tributaire de l'étranger. Par contre, les événements de septembre et de mars derniers constituent pour l'Allemagne une *excellente affaire en cette matière* et, nous basant sur une statistique publiée par la *Frankfurter Zeitung* du 29 janvier 1939, nous pouvons estimer actuellement la production totale annuelle de l'Allemagne en combustible solide, calculée en charbon, à 236 millions de tonnes.

Durant la Grande Guerre, la grande richesse de l'Allemagne en charbon, accrue du contrôle sur les mines belges et françaises situées en territoire occupé, lui permit d'obtenir des denrées alimentaires en échange de combustible.

En serait-il ainsi dans une prochaine guerre ? Et, en ce cas, dans quelle mesure ? Voilà une question à laquelle il serait difficile de répondre. C'est que, si la production allemande a augmenté d'un bond, il en a été de même de la consommation. A titre d'indication, notons que la consommation de lignite, en 1937, était de 143 millions de tonnes sur une production s'élevant à 184,7. Il est en tout cas bien douteux que l'Allemagne réussisse, comme elle l'a fait dans la dernière guerre, à mettre la main sur la moitié de la production belge et française de charbon en occupant les mines du Nord et de la Belgique qui, aujourd'hui, sont abritées par les lignes Maginot des deux pays.

Quoi qu'il en soit, l'alliance de l'Italie apporte au Reich, dans ce domaine, des charges sérieuses ; la production italienne est minime ; elle atteignait à peine un million de tonnes de charbon en 1937, soit la quantité qui est extraite, en un seul jour, en Angleterre. L'Allemagne devrait donc suppléer à la carence italienne, alors que sa propre production devrait fatalement diminuer en même temps que sa consommation intérieure s'accroît.

Voici ce que pense de cette question Friedensburg dans son étude : *Die mineralischen Bodenschätze als weltpolitischen und militärischen*

Michtfaktoren (Les richesses du sous-sol, facteurs de puissance politique et militaire) :

« Les besoins, en temps de guerre, comme l'ont prouvé les événements de 1914-1918, sont, quantitativement, plus importants qu'en temps de paix. Or, un *accroissement considérable de la production ne peut à la longue se poursuivre, ne serait-ce qu'en raison de la pénurie de main-d'œuvre*. Ainsi donc, un pays belligérant ne pourrait satisfaire à ses besoins qu'en restreignant la consommation en combustible des industries de paix — et surtout celles qui travaillent pour l'exportation —, des services du gaz et de l'électricité, du chauffage de la population civile, de la circulation ferroviaire non militaire, autant de mesures frappant lourdement la vie économique normale » (p. 171).

Or, les expériences de la Grande Guerre nous ont montré que c'est précisément en cette matière première d'importance capitale qu'est le charbon, dont l'Allemagne a toujours eu des excédents considérables, que peut se produire une pénurie aiguë. Pour les raisons que nous venons d'exposer, il pourrait facilement en être de même dans la guerre de demain. Une telle perspective peut d'autant mieux être envisagée que les effets néfastes d'une autarcie trop poussée se sont manifestés en Allemagne dès le temps de paix.

Pour 1939, on envisage une nouvelle augmentation de la consommation intérieure pour une valeur de 10 millions de marks au moins, mais la production ne pourrait être augmentée en proportion que par l'embauche de 25.000 ouvriers, au minimum.

Dans ces conditions, la pénurie d'ouvriers, dont se plaignent si souvent les milieux officiels allemands, ajoutée à l'insuffisance du nombre des wagons, a déjà eu des conséquences fâcheuses, et, durant les jours les plus froids de décembre 1938, en temps de paix par conséquent, les grandes villes allemandes ont connu une pénurie de charbon.

...et le minerai manque

Cependant, les conséquences les plus graves du traité de Versailles sur le potentiel de guerre allemand se sont manifestées dans le domaine du minerai. En effet, si, grâce à un labeur acharné, le régime national-socialiste a pu compenser en matière de charbon les pertes consécutives à la paix, et même accroître la production par rapport à celle de 1913, par contre, pour le minerai, la situation a considérablement empiré.

Certes, la production allemande de minerai de fer était inférieure aux besoins du pays dès avant 1914, mais elle était pourtant en meilleure posture qu'aujourd'hui.

C'est pour l'Allemagne que travaillaient les riches mines d'Alsace-Lorraine et, avec l'occupation du bassin de Briey et des mines belges, le Reich mit la main sur presque les deux tiers de la production de fer et d'acier belge et française. Certes, les mines du bassin de Briey ne travaillaient pas au maximum de leur capacité, mais le fait qu'elles n'augmentaient pas le potentiel de guerre des puissances occidentales était à lui seul d'une valeur inestimable pour l'Allemagne. D'autre part, les puissances centrales, en occupant la partie russe de la Pologne, avaient encore affermi la suprématie de l'Allemagne en ce domaine, et ce n'est que grâce aux livraisons des Etats-Unis que la France et l'Angleterre réussirent, par la suite, non seulement à égaler, mais encore à surpasser d'une façon décisive la production allemande.

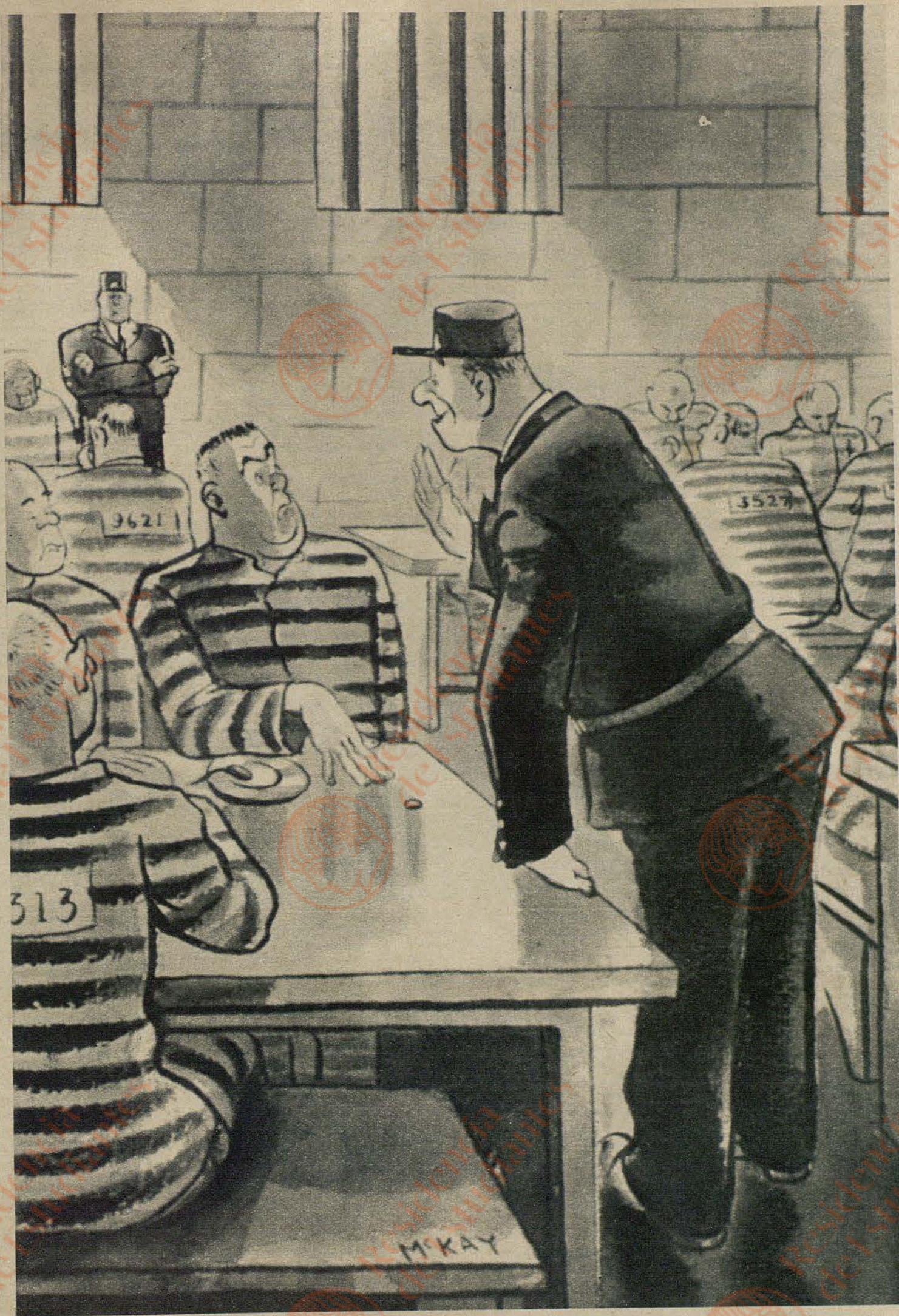
Quoi qu'il en soit, au cours des premières années de guerre, les matières premières d'outre-mer arrivaient encore à une cadence assez lente chez les puissances occidentales, de sorte que, le 15 septembre 1914, la proportion de la production du fer était de 25 à 16 et celle de l'acier de 24 à 13, en faveur des Puissances Centrales.

Or, l'issue malheureuse de la guerre eut pour conséquence de détacher du Reich ses gisements de minerai de fer les plus riches. La production allemande de minerai de fer, qui était de 28.608.000 tonnes en 1913, ne provenait que pour un quart des régions laissées à l'Allemagne par le traité de Versailles. En effet, ces dernières ne produisaient que 7.309.000 tonnes en 1913. On comprend donc que les suites du traité de Versailles aient très considérablement accentué la dépendance de l'Allemagne envers l'étranger en la matière. En 1935, la production intérieure allemande en minerai de fer était de 6.040.000 tonnes, en 1936 de 6.650.000 tonnes, et, en 1937, de 8.520.000. Par contre, les importations étaient, pendant la même époque, de 14.060.000 tonnes en 1935, de 18.470.000 tonnes en 1936 et de 20.620.000 tonnes en 1937 ; augmentation qui s'est poursuivie en 1938.

Pour comprendre la valeur exacte de ces chiffres, il faut tenir compte du fait que la teneur en fer des minerais allemands est relativement fai-

(Suite page 46.)

TABLE D'HOTE



— Vous êtes bien aimable, mais les pourboires sont interdits.

L'ALLEMAGNE NE PEUT PAS GAGNER LA GUERRE (Suite de la page 44.)

ble : 25 % par rapport aux 45 % de la teneur moyenne des minerais étrangers.

L'absorption de l'Autriche a légèrement modifié la situation en faveur du Reich. Une étude de la Deutsche Bank : *Osterreich im deutschen Wirtschaftsraum* (L'Autriche dans l'espace économique allemand) le souligne d'ailleurs avec satisfaction.

La production de l'Autriche en minerai de fer est considérable. Ce pays a produit, au cours de l'année dernière, 1.870.000 tonnes de minerai de fer, représentant 22 % de la production du Reich, et il convient de noter à ce sujet que la teneur de ces minerais est supérieure à la moyenne des minerais allemands.

On espère, en Allemagne, qu'on réussira à porter la production de l'Ostmark (l'ex-Autriche) à 4 millions de tonnes par an, ce qui atténuerait la dépendance dans laquelle se trouve le Reich vis-à-vis de l'étranger, à cet égard. Pourtant, même ainsi, l'Allemagne resterait plus tributaire de l'étranger qu'elle ne l'était avant la guerre. En effet, en 1913, l'Empire n'importait qu'un tiers de ses besoins, alors qu'en 1938 — sur la base de la teneur véritable des minerais — elle en importe les quatre cinquièmes.

A cet égard, l'occupation de la Tchécoslovaquie n'a fait qu'augmenter les charges de l'Allemagne. C'est à peine si la production tchèque — environ 1.800.000 tonnes par an — représente la moitié de sa consommation normale en temps de paix. Or, la teneur du minerai tchèque étant encore inférieure à celle des minerais allemands, c'est par conséquent un tonnage au moins égal à celui qu'elle extrait qui doit être importé de l'étranger.

L'alliance avec l'Italie ne lui apporte rien dans ce domaine. Au contraire. La production de l'Italie en fer était, en 1937, de 750.000 tonnes, sa production d'acier de 2 millions de tonnes, représentant respectivement à peine 5 et 10 % de la production allemande, de sorte que le Reich devrait encore subvenir aux besoins italiens, outre les siens.

De toute façon, dès aujourd'hui, le manque de matières premières est presque insupportable dans certaines branches. A Berlin, on fait flèche de tout bois — c'est une façon de parler — pour récupérer de l'acier et de la fonte. Les autorités allemandes n'hésitent pas à mobiliser cinquante ouvriers pour enlever des rails de tramways désaffectés, bien que, fréquemment, le jet n'en vaille pas la chandelle. Les grilles des parcs ont été réquisitionnées, au même titre que les portes en fer forgé des maisons particulières. Quant aux fils de cuivre, on ne les emploie plus que pour les câbles des instruments de précision ; pour tous les autres usages, on y substitue le fil de fer.

Mais négligeons pour le moment toutes ces difficultés. Supposons que l'Allemagne arrive à disposer d'une quantité suffisante de minerai — grâce à ses propres gisements, à ses réserves, à ses importations de Suède pour lesquelles elle trouverait la quantité nécessaire de devises — afin de pouvoir soutenir une guerre de longue durée. Même en faisant preuve de cet extrême optimisme, on

continue à se heurter à un obstacle qui, celui-là, est insurmontable : le plafond de la capacité de production de l'industrie allemande, et la pénurie de main-d'œuvre, déjà évidente et si souvent dénoncée par les milieux officiels allemands.

En effet, pour traiter le minerai de fer, il faut des fonderies et des hauts fourneaux ; or, ceux-ci travaillent déjà en Allemagne à une telle cadence qu'on ne saurait y intensifier la production sans encourir des risques extrêmement graves. A cet égard, les tendances autarciques exclusives ont déjà eu des conséquences néfastes. Bien avant l'installation des usines Goering, Friedensburg, dans son ouvrage déjà cité, lançait un avertissement :

« Dans l'Allemagne du centre et du sud-est, écrivait cet excellent technicien, la teneur exceptionnellement élevée en acide silicique des minerais de l'époque jurassique et crétacée, rend ceux-ci peu aptes au traitement, ce qui ne nous permet pas d'arriver à nous libérer des importations de minerai étranger, auxquelles il serait pourtant si important

à telle enseigne que le 14 juin 1936, le commandant d'état-major Hammecken, véritable dictateur de l'industrie lourde allemande, ordonnait même qu'on ne produirait plus en Allemagne d'acier Martin, mais seulement de l'acier Thomas. Certes, la teneur de ce dernier en phosphore diminue sa résistance et le rend qualitativement inférieur à l'autre ; certes, avant ce décret, on n'avait même pas tenté d'expérimenter l'emploi de cet acier pour certains ouvrages délicats, mais, en revanche, argument qui fut décisif, le minerai allemand peut convenir à sa fabrication.

Bien entendu, les conséquences prédictes ne pouvaient pas manquer de se produire. Les ouvriers allemands du réarmement travaillaient courageusement douze heures, et même davantage, mais, en dépit de cet effort ou, peut-être, en partie, à cause de son intensité, les résultats atteints sont loin d'être entièrement satisfaisants. Du point de vue de la qualité, les armes livrées actuellement ont perdu de leur valeur. Cette régression est particulièrement sensible dans les instruments de précision et d'optique,

lesquels le service de l'aviation militaire comporterait de trop grands dangers (*Neue Zürcher Zeitung*, 14 mars 1939).

Rappelons aussi les circonstances dans lesquelles s'est déroulée l'entrée des troupes allemandes en Autriche, à propos desquelles la *Nation* belge a publié sous la plume d'Ydewall des « impressions vécues », dont les données ont été confirmées par de nombreuses sources étrangères qui ne sauraient être soupçonnées de germanophilie. L'auteur belge rappelle que, par un temps splendide, sans neige ni pluie, de longues files de tanks, de camions et même de tracteurs de l'artillerie allemande restèrent en panne, pitoyablement immobiles, sur les excellentes routes autrichiennes. Sur ses 400 « mastodontes », une seule division en perdit 45, sans aucun combat, si bien qu'une partie de l'artillerie dut être acheminée vers la capitale par wagons de marchandises, alors qu'il s'agissait de formations avançant en des conditions idéales puisqu'elles ne traînaient même pas derrière elles leur train d'équipage.

Dans les milieux de la marine, on se plaint souvent, en Allemagne, de l'emploi excessif de l'aluminium. Dans la presse étrangère technique, on peut souvent relever des informations signalant que, sur les chantiers maritimes allemands, on cherche à remplacer le cuivre, le nickel et certains aciers de qualité supérieure par l'aluminium, mais que ces expériences sont décevantes, l'eau de mer attaquant rapidement ce métal. Ni une oxydation préventive ni un vernissage spécial ne peuvent remédier à cet état de choses. Des avaries particulièrement graves se seraient produites sur des contre-torpilleurs.

Il convient d'autre part de souligner ici certains faits curieux révélés par les journaux gouvernementaux turcs et notamment par le *Tan* du 1^{er} mars 1939 : ces informations nous apprennent que six vapeurs, dont les parties d'acier provenaient des usines Krupp et qui avaient été livrés récemment à la Turquie, ont dû être presque immédiatement retirés de la circulation, en piteux état, et soumis à une révision complète. L'un de ces navires, le *Bajrakli*, qui avait coûté 118.000 livres turques, nécessita pour 80.000 livres turques de réparations, mais, même réparé, ne peut être maintenu en service que pendant un mois. Deux autres vapeurs, l'*Efes* et la *Sur*, ont déjà dû passer trois fois en cale sèche pour des réparations après lesquelles ils ne purent être gardés en service que pendant quinze jours ! D'une façon générale, un mois après leur mise en service, les six vapeurs avaient perdu la moitié de leur vitesse.

Ces faits ayant été portés à sa connaissance, le ministre de l'Economie turque, indigné, fit aussitôt mettre à la retraite sept des quatorze membres du service technique de la Banque Maritime et rappela en Turquie les vingt-quatre jeunes techniciens qui avaient été envoyés en stage dans des usines allemandes.

(La fin au prochain numéro.)

World copyright 1939 by Match and Opera Mundi.



La marche « triomphale » des armées allemandes motorisées sur l'Autriche fut marquée par de nombreuses pannes provoquées par l'état du matériel et la qualité des carburants.

de nous soustraire du point de vue économique et financier.

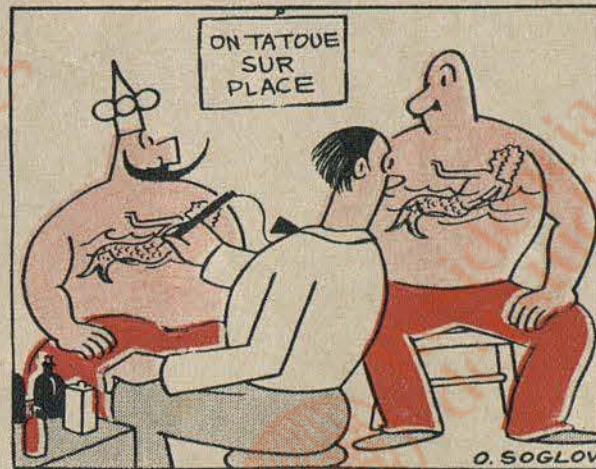
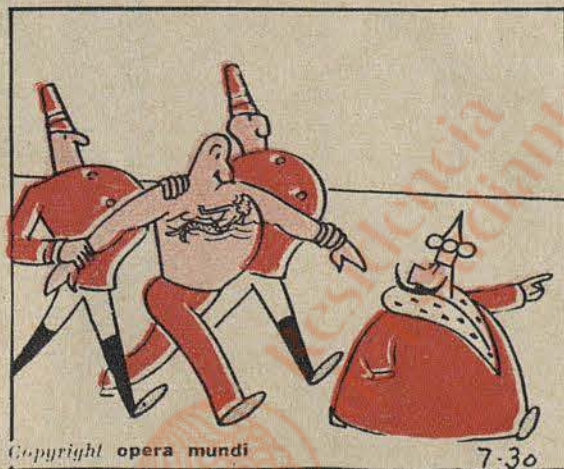
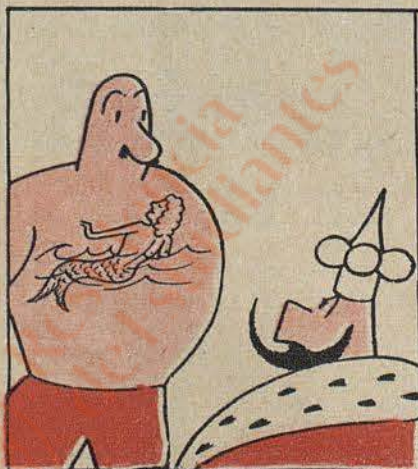
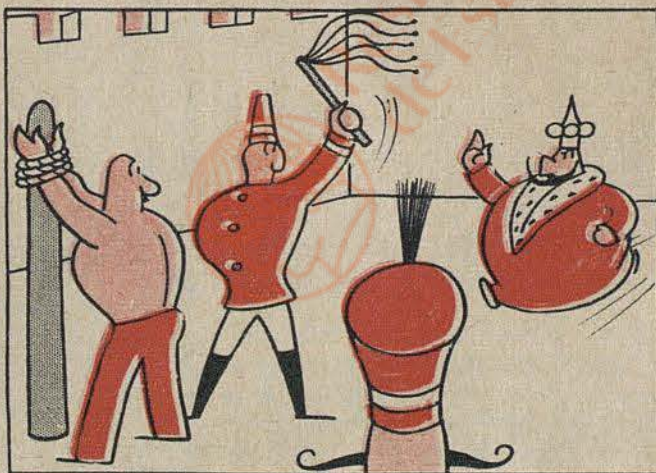
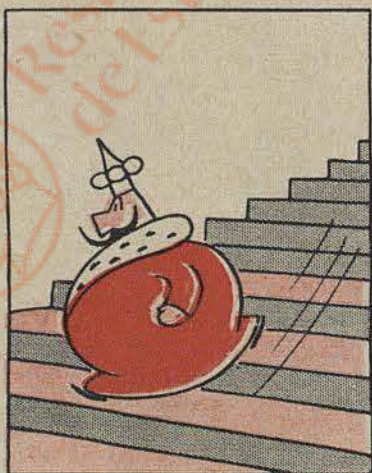
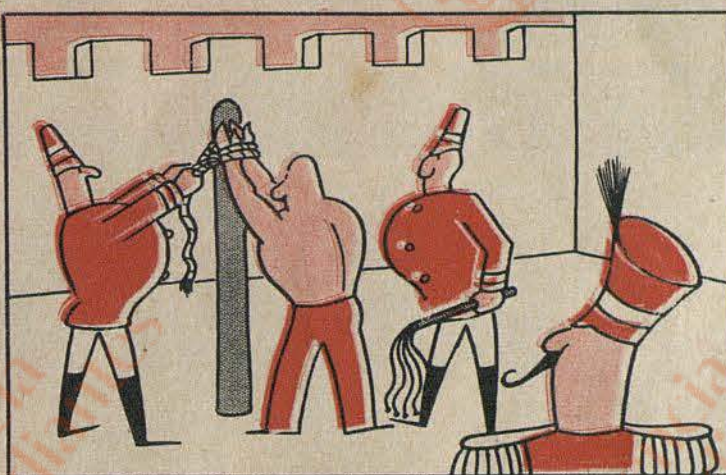
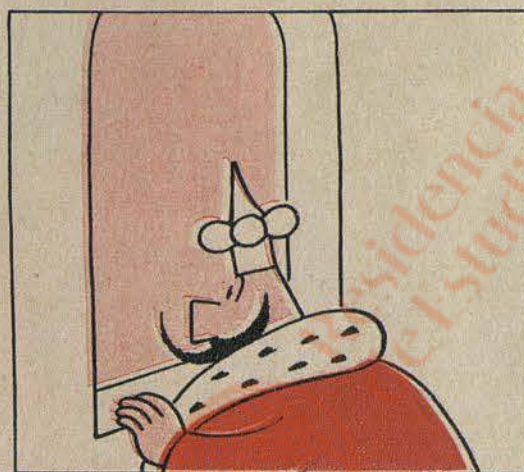
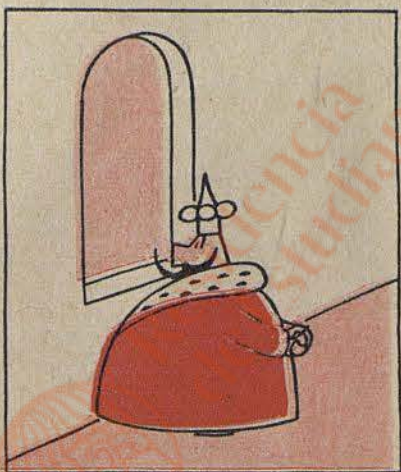
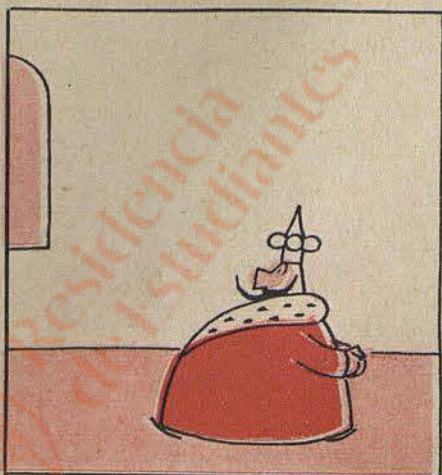
Au moment où le projet d'exploitation maximum du minerai de fer allemand fut lancé, les meilleurs techniciens du pays exprimèrent une opinion semblable à celle de Friedensburg. Ils soulignèrent les difficultés insurmontables qu'il y aurait à traiter intensivement le minerai de fer allemand (voir le numéro du 20 janvier 1939) de la *Frankfurter Zeitung*).

Accidents, malfaçons et autres mésaventures

Le maréchal Goering ne se laissa pas influencer par ces objections. Négligeant de prendre en considération le fait que le minerai allemand, en raison de sa teneur inférieure, nécessite deux fois plus de fonderies, de fours à coke, de charbon et, bien entendu, de main-d'œuvre, que le minerai étranger, il s'en tint à réaliser à tout prix le principe de l'autarcie,

dont le rôle est pourtant si grand dans la guerre moderne. Quant aux avions, en raison sans doute de ce que nous signalions plus haut, les meilleurs avions de chasse et bombardiers sont, dès à présent, ceux des armées anglaise et américaine. Certes, à en croire certains, l'Allemagne produirait malgré tout, à l'heure actuelle, des appareils encore plus perfectionnés que ceux de ces deux derniers pays, mais l'état de choses que nous venons d'exposer ne semble guère donner une confirmation à ces bruits. En tout cas, les experts militaires étrangers et, en particulier, ceux des pays « neutres », n'y ajoutent pas foi. Aussi attirent-ils l'attention sur le fait que l'Allemagne est la seule grande puissance qui fasse le silence le plus absolu sur les accidents d'avions militaires qui, pourtant, doivent bien se produire, même en Allemagne. Ils soulignent en outre qu'aucun ministre de l'Air d'aucune grande puissance n'a cru nécessaire, à l'instar du maréchal Goering, d'opposer un démenti public, dans un grand discours, aux bruits d'après

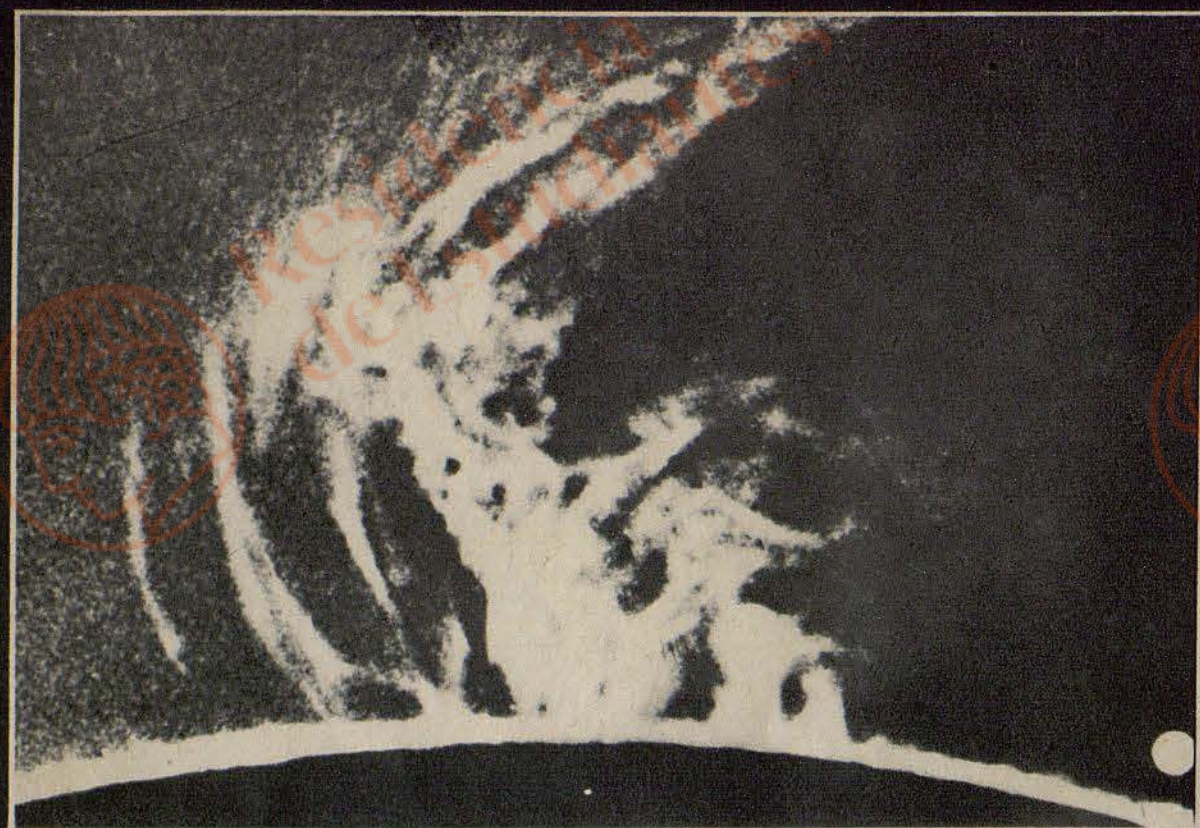
LE PETIT ROI



Copyright opera mundi

7-30

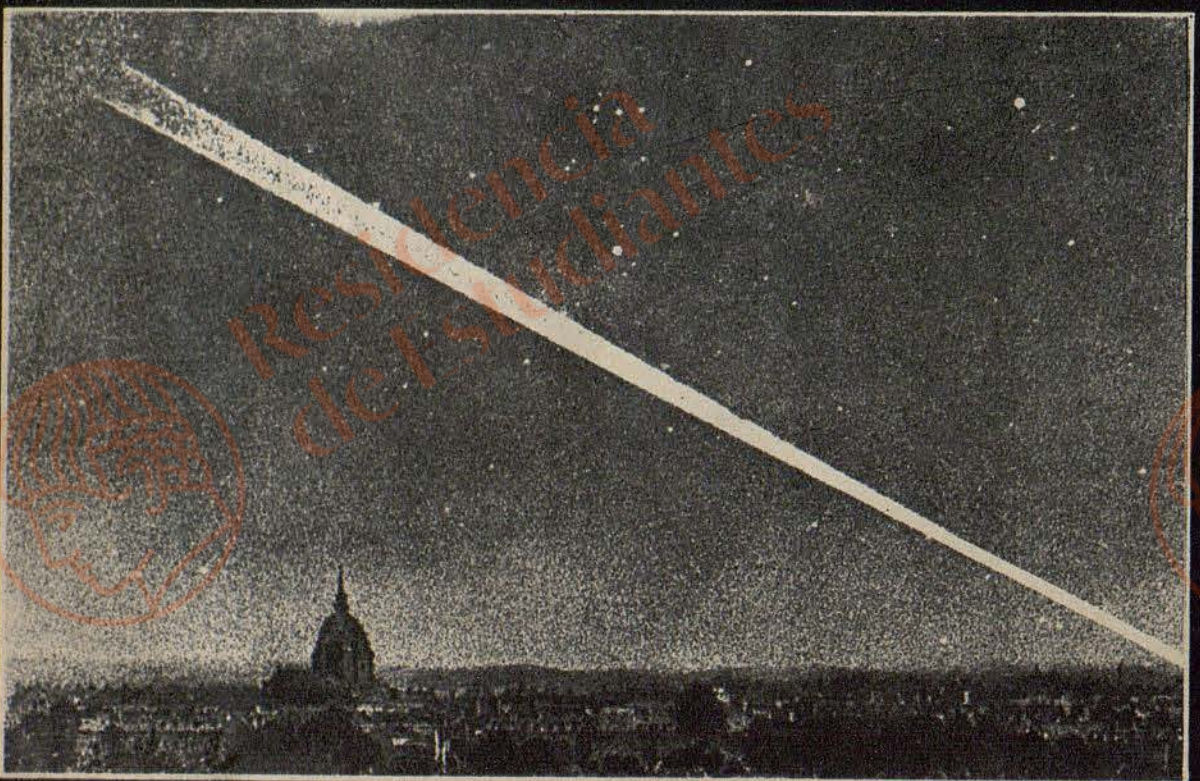
O. SOGLOW



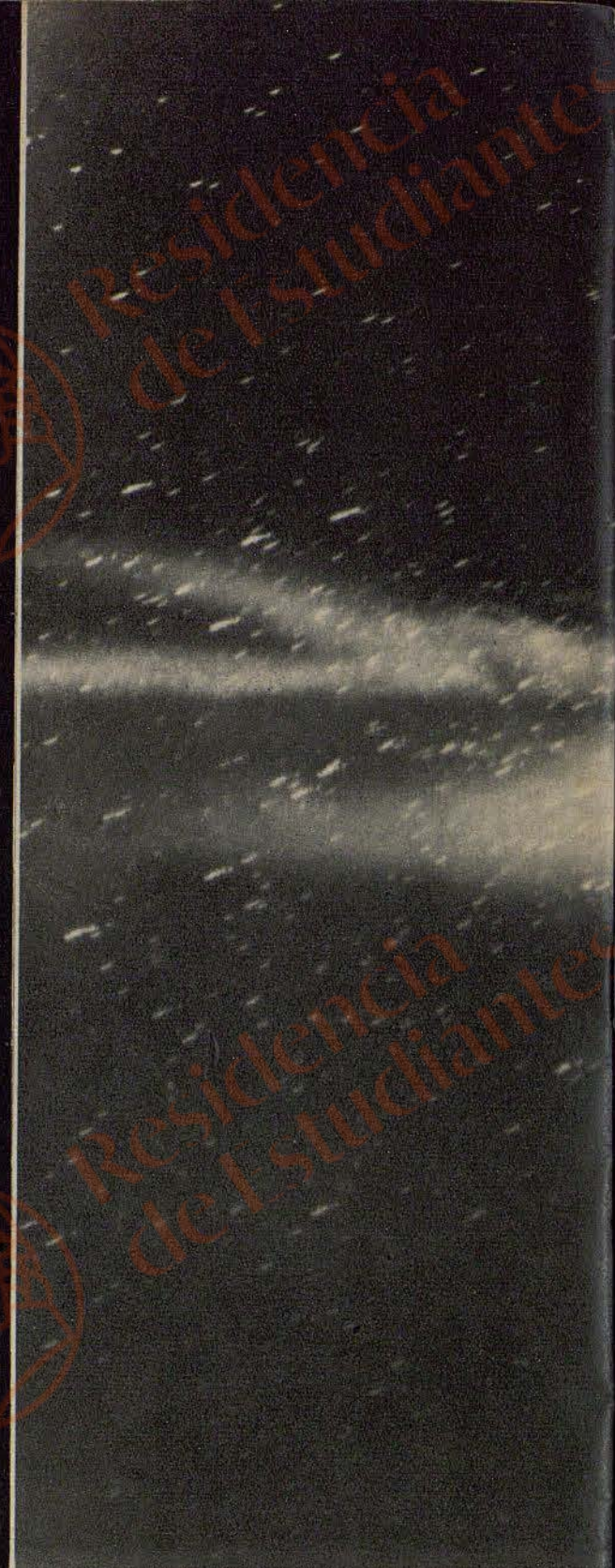
BEAUCOUP D'ASTRONOMES ESTIMENT QUE LES COMETES SONT ENGENDREES PAR LES MATIERES REJETTES PAR LE SOLEIL; LES PROTUBERANCES SOLAIRES QUE L'ON VOIT ICI ATTEIGNENT 225.000 KM.



L'EXTRAORDINAIRE COMETE CHESFAUX TELLE QU'ELLE APPARUT EN 1744, A GENEVE, AVEC SES SIX QUEUEES. LES COMETES PEUVENT ETRE A QUEUE RECTILIGNE ET LONGUE, A QUEUE INCURVEE, SANS QUEUE



LA COMETE DE 1843, QUE L'ON VIT A PARIS, FUT LA PLUS GRANDE CONNUE: SA QUEUE MESURAIT 320 MILLIONS DE KM. (DEUX FOIS LA DISTANCE TERRE-SOLEIL). SA VITESSE ETAIT DE 500 KM.-SECONDE



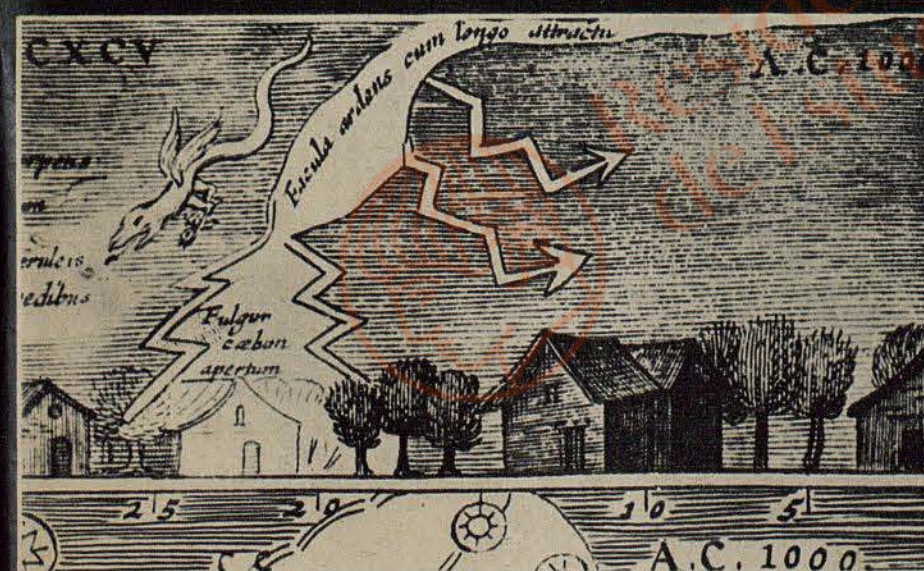
LA COMETE DE HALLEY TRAVERSANT L'ORBITE DE VENUS



LA FIN DU MONDE N'A PAS EU LIEU...



LA STELLA MAJORUM APPARUT DANS LE CIEL LE SOIR DE LA NAISSANCE DE JESUS A BETHLEEM

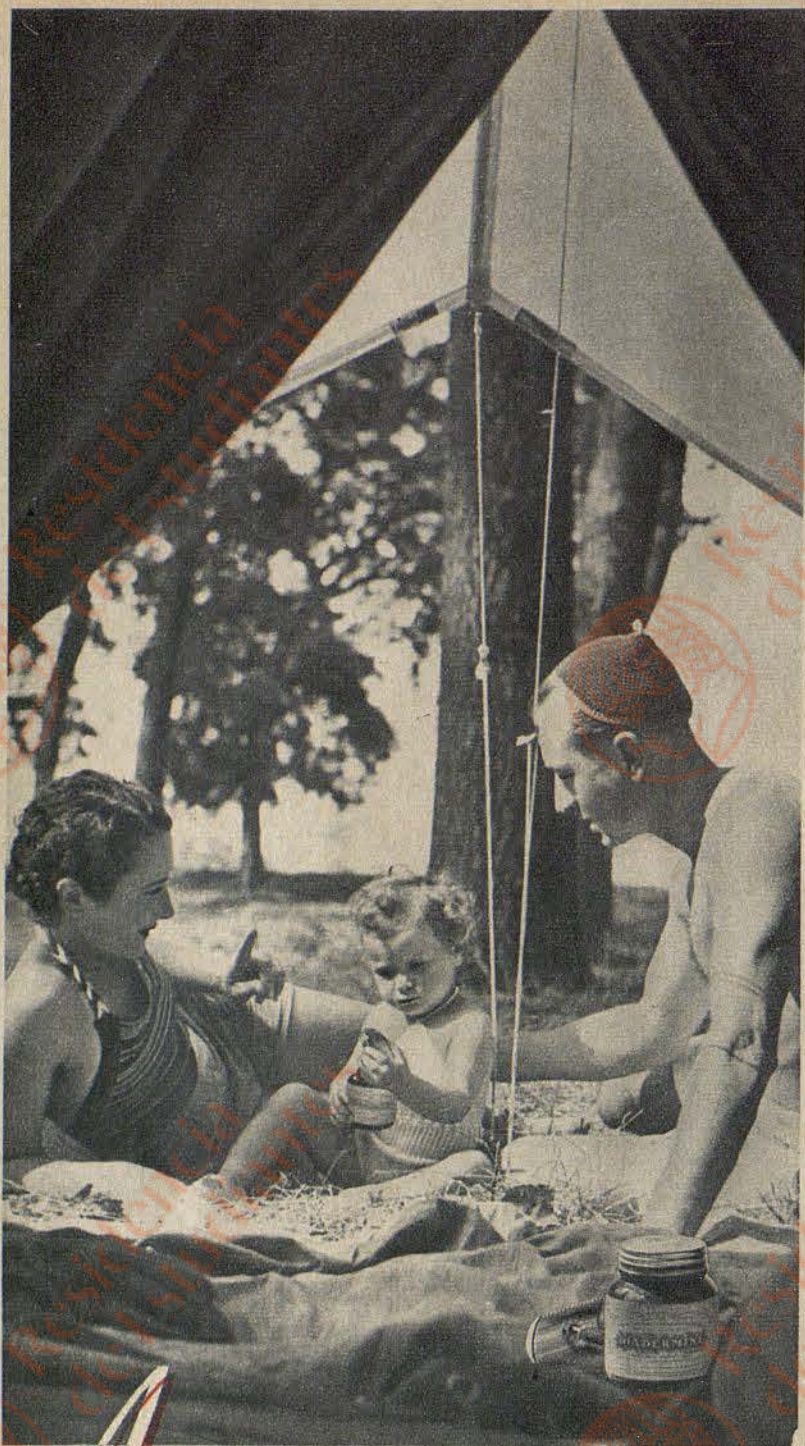


LA COMETE DE L'AN 1000. NOS ANCESTRS ATTRIBUAIENT AUX COMETES LA CAUSE DE NOMBREUSES CATASTROPHES DUES A LA FOUDRE



LA COMETE DE HALLEY COINCIDE AVEC DES GUERRES: 451 (ATTILA); 1066 (CONQUETE DE L'ANGLETERRE); ELLE REVIENDRA EN 1986

La comète Hassel vient de traverser sans dommage l'orbite de la Terre. Les comètes sillonnent la voûte céleste en tous sens, contrairement aux planètes. Quelques-unes décrivent des orbites elliptiques: elles reviennent périodiquement dans le voisinage du soleil. D'autres décrivent une parabole ou une hyperbole: elles ne reviennent pas. L'origine des comètes est encore mystérieuse. On croit de plus en plus qu'elles seraient engendrées soit par le soleil soit par l'une des grosses planètes (Jupiter, Saturne, Uranus, Neptune) pas encore solidifiées. Mais certaines théories affirment que les comètes, débris d'étoiles ou de planètes, circulent d'un système planétaire à l'autre. De toutes les possibilités de fin de notre monde jusqu'ici envisagées, celle qui proviendrait de la rencontre de la terre avec une comète serait une des plus plausibles. Malgré cela, cette possibilité est d'ordre infinitésimal. D'après les calculs d'Arago, les chances d'une rencontre ne sont que de 1 sur 281.000.000.



A la campagne comme à la ville partout... et pour tous DIADERMINE

la Crème de la famille



La crème médicale DIADERMINE
ne graisse pas et ne tache pas
DEMANDEZ A VOTRE MEDECIN
CE QU'IL EN PENSE



MONSIEUR

se rase avec plaisir
car, après la barbe, DIADERMINE
supprime le feu du rasoir.

MADAME

assure sa beauté
le matin elle protège son teint; le
soir elle nettoie sa peau avec
DIADERMINE.

BEBE

ne pleure plus la nuit

sa toilette est faite avec
DIADERMINE. Elle évite ou supprime
rougeurs, irritations, fessières sans
graisser ni tacher les langes.

A chacun son effort!



LA CARTE FAMILIALE
LEVITAN
favorise les familles nombreuses

A tout porteur de cette carte, il sera accordé
sur les prix de notre Catalogue général :

SI VOUS ÊTES MARIÉ
(ou si vous devez vous
marier dans l'année)

6%

SI VOUS ÊTES MARIÉ
avec
2 ENFANTS

10%

SI VOUS ÊTES MARIÉ
avec
1 ENFANT

8%

SI VOUS AVEZ
3 ENFANTS
et au-dessus

12%

il vous faut le catalogue **LEVITAN** ! Demandez-le ainsi que la
Carte Familiale à l'aide du bon ci-dessous.

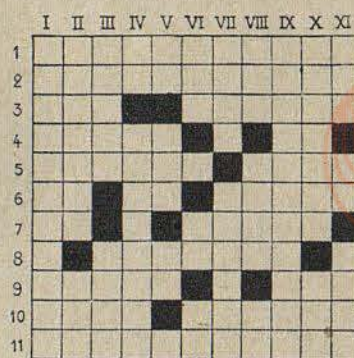
LEVITAN
GARE DE L'EST
63, BOUL MAGENTA, PARIS

BON à décou-
per et à
faire parvenir
aux Ets **LEVITAN**,
63, B^e Magenta,
Paris, pour rece-
voir gratuitement
le catalogue n°293

Magasins ouverts tous les jours de la semaine. Fermés seulement le Dimanche.

LES MOTS CROISES DE L'ACTUALITE

PROBLEME N° 18



HORizontalement

1. Oblige à garder la chambre. — 2. Néolo-
gisme poussé à l'ordre d'une croix. — 3. Khan
est le plus connu; Kamelote. — 4. Sous le
contrôle de Salazar; Doublé, vaut à Panama
une part, bon marché, de tarte à la crème. —
5. Aviateur d'occasion; Comment cet homme de
robe est appelé par ses pairs. — 6. Dans la
Nièvre; Assentiment; Le plus grand de ses
palais vient de voir la fin d'une fugue. — 7.
Phonétiquement: supplice; Un neutre va lui

rendre son immense richesse. — 8. Ce que
Bénito, sceptique, pense après Salzbourg. — 9.
Père du simili; Sa rentrée est un devoir de
vacances outre-Rhin. — 10. Etendard ottoman;
Le nazisme a supprimé le tribunal que lui attri-
buaient un diction français. — 11. Cérémonie où
l'exécutif mène souvent la loi.

VERTICALEMENT

I. Un parent de dictateur l'a créé, un autre
le conduit. — II. Prince de l'écran; Donné par
Goebbels à la presse allemande. — III. Gage;
Avala. — IV. A Berlin mais pas à Rome; Ne
peut être bouillier de cru. — V. A l'œil; Pour
les poilus, c'est un as; Est Anglais. — VI.
Caprice; Désigne un épanouissement céleste;
A Brive. — VII. La Marseillaise et la Braban-
çonne; Va de gauche à droite et réciproque-
ment. — VIII. Doivent leur nom à leur forme;
Artiste qui peut être l'homonyme d'un fameux
grimpeur; En mer. — IX. Ne peut plus quali-
fier l'Angleterre. — X. Riche canadienne; La
moitié d'une capitale. — XI. A des pieds inso-
lents; Point de chute d'un téméraire; Quand
fétera-t-on la première d'Irène?

SOLUTION DU PROBLEME N° 17

Horizontalement. — 1. Sylvère Maës. — 2.
Tournebride. — 3. Arcade; Dov. — 4. RK; Cl;
Bleue. — 5. Abel; Ar. — 6. Célibataire. — 7.
Evel; An; Ardillon. — 8. Onc; El; U.S.A. —
10. Us; Ana; Pied. — 11. Charlotte.
Verticalement. — 1. Starace; Out. — 2. York;
Evans. — 3. Luc; Clerc. — 4. Vrac; II D; Ah.
— 5. Endiablé; Na. — 6. Rée; Ba; Lear. — 7.
EB; Béteil. — 8. Mr; Llano; P6. — 9. Aide.
Nuit. — 10. Edouard; Set. — 11. Sévère; Rade.

PARAIT TOUS LES JEUDIS

MATCH

NOUVELLE SERIE N° 60

25, rue d'Aboukir - PARIS (2^e) — Tél. Turbigo 52-00 et 96-80

TARIFS D'ABONNEMENTS

	6 MOIS	UN AN
FRANCE ET COLONIES, PRINCIPALITE DE MONACO	50 »	95 »
ETRANGER (selon le tarif « imprimés » applicable) :		
Pays à plein tarif	110 »	210 »
Pays à demi-tarif	83 »	158 »

ABONNEMENTS-POSTE INTERNATIONAUX. — Dans certains pays étrangers on peut souscrire,
dans les bureaux de poste du pays intéressé seulement, des abon-
nements-poste internationaux à des prix inférieurs à ceux des
abonnements étrangers. Se renseigner à la poste du pays.
CHANGEMENT D'ADRESSE. — Toute demande doit nous par-
venir huit jours à l'avance, accompagnée d'une bande d'abon-
nement et de la somme de 1 fr. 50.

REGLLEMENTS. — Le montant de chaque commande doit être joint
à la demande. Aucun envoi ne sera fait contre remboursement.

Chèque postal : 2188-23 PARIS - R. C. Seine : 251-795 B



Un roman inédit de COLETTE LA LUNE DE PLUIE (Suite de la page 40.)

vers la droite de la cheminée. Mais entre la porte et moi je trouvais Mlle Barberet, infiniment obligeante :

— Pardon. C'est de l'autre côté...
Dehors, je ne pus m'empêcher de sourire, m'apercevant que j'avais dévalé les degrés sans défiance ni faute, et que mes pieds savaient encore, si j'ose écrire, l'escalier par cœur. Du trottoir, je toisais ma maison, méconnaissable sous un fard de torchis. Le vestibule, lui aussi, se déguisait bien, et rappelait à présent, avec sa plinthe de céramique verte et rose, la funeste fraîcheur des villas que la Riviera construit en série. L'ancienne crémèrie, à droite de l'entrée, vendait maintenant des accordéons et des banjos. Mais, à gauche, le « Palais de la Friandise » restait intact, sauf une couche de peinture crème. Dragées bleu de ciel dans des coupes, boules groseille à pleins boccoux, la menthe couleur d'émeraude et les caramels beiges... Et les pavés au café, et les caustiques croissants à l'orange... Et les lentilles enrobées d'argent comme les bonbons vermifuges, parfumées à l'anis... Au fond du magasin, je reconnus aussi, sous l'enduït qui les nappait, les cent petits tiroirs à nombril saillant, le comptoir bas, mouluré, toute la jolie menuiserie des boutiques qui datent du Second Empire, et la balance à l'ancienne, dont les plateaux de cuivre étincelants ballent sous le fléau, comme des escarpolettes.

J'eus une brusque envie d'acheter ces rectangles de réglisse, noirs, dits « petits pains de Tortosa », d'une saveur si corsée que rien, après eux, ne paraît mangeable... Une sexagénaire mauve m'accueillit. Ainsi survivait à elle-même la belle, confieuse blonde d'autrefois, qui aimait tant le bleu ciel. Elle ne me reconnut pas, et, dans mon trouble, je lui demandai des fondants à la menthe, que je ne puis souffrir. Le lundi suivant, j'aurais l'occasion de revenir chercher les petits pains de Tortosa, qui donnent un si mauvais goût à l'œuf frais, au vin rouge et à tous les autres comestibles.

★
A mes dépens, j'ai eu le temps d'éprouver que la tentation du passé est chez moi plus véhémente que la soif de connaître l'avenir. La rupture avec le présent, le retour en arrière et, brusquement, l'apparition d'un pan de passé frais, inédit, qu'ils me soient donnés par le hasard ou par la patience, s'accompagnent d'un heurt auquel rien ne se compare, et duquel je ne saurais donner aucune définition sensée. Haletant d'asthme parmi la nue bleuâtre des fumigations et le vol des pages une à une détachées de lui, Marcel Proust pourchassait un temps révolu. Ce n'est guère le rôle des écrivains, ni leur facilité, que d'aimer l'avenir. Ils ont assez à faire avec l'obligation de constamment inventer celui de leurs héros, qu'ils puisent d'ailleurs dans leur propre passé. Le mien, si j'y plonge, quel vertige ! Et quand c'est son tour d'émerger imprévu, d'offrir à la lumière actuelle sa tête de sirène mouillée, ses jeux décevants d'hôte des profondeurs, je tiens à lui encore plus fort. Outre la personne que je fus, il me révèle celle que j'aurais voulu être. A quoi bon employer, aux fins de la connaître mieux, des moyens et des individus occultes ? Les devins et les astrologues, les liseuses de tarots et les

chiromanciennes ne veulent pas de mon passé. Entre les figures, les épées, les coupes, les ilots du marc de café, mon passé s'inscrit en trois phrases. La voyante déblaie brièvement les « vicissitudes » révolues, quelques « succès » sans marque ni conséquences définies, et plante sur le tout, vite, la rose de plâtre d'un aujourd'hui veuf de mystère, d'un demain auquel je ne demande rien.

Parmi les devins, ils sont rares ceux à qui notre contact octroie un don éphémère de seconde vue. J'en ai rencontré qui s'en allaient victorieux à rebrousse-temps, cueillant dans mon passé des images précises, d'une vérité aveuglante, puis ils me naufrageaient au milieu d'un attrayant désordre de gens morts, d'enfants de jadis, de dates, de sites, et, d'un bond, ils prenaient pied dans mon avenir : « Dans trois ans, dans six ans, votre situation va s'affermir... » Trois ans ! Six ans ! Excédée, je les oubliais et leurs promesses aussi.

Mais la tentation demeure, et un prurit précis, auquel je ne cède pas, de gravir des étages ou manœuvrer un ascenseur, m'arrête à un palier, et sonner trois fois... Voyez-vous que j'entende un jour, par delà la porte, mon pas qui s'approche, et que ma propre voix me demande, bourrue : « Qu'est-ce que c'est ? » Je m'ouvre à moi-même et, bien entendu, j'ai ma robe d'autrefois — quelque chose comme une jupe plissée d'écosais sombre et un chemisier à col droit. Ma chienne de 1900 hérisse son poil en m'apercevant double, et tremble... La suite manque. Mais, pour un beau cauchemar, c'est un beau cauchemar.

Pour la première fois de ma vie je venais, en entrant chez Mlle Barberet, de rentrer chez moi. La coïncidence m'occupa l'esprit pendant les jours qui la suivirent. J'y cherchai, j'y mis du piquant. Qui donc m'avait indiqué Mlle Barberet ? Justement ma jeune dactylo qui quittait son emploi pour se marier. Elle se mariait avec un beau garçon qui « prenait », comme on dit, une salle de culture physique dans le quartier de Grenelle, et qu'elle avait tenu à me présenter. Pendant qu'il m'expliquait, avec la certitude de m'intéresser vivement, qu'aujourd'hui les quartiers à usines font la fortune des salles de culture physique, j'écoutais son léger accent de province. « Je suis de B... », comme toute ma famille... dit-il incidemment. « ...Et comme l'auteur de certains déboires qui me furent cuisants », achevai-je en moi-même. Déboires sentimentaux, s'entend. Ce sont les moins dignes d'être rapportés, mais ils se comportent parfois de la même façon qu'une coupure dans le fond de laquelle on cache un fragment de cheveu : ils cicatrisent mal.

Ce deuxième homme de B..., il s'était dissous, ayant rempli ses obligations envers moi, qui consistaient à me rejeter, pour des fins inconnues, dans un lieu connu. Il m'avait semblé doux, un peu lourd comme les jeunes gens que la culture physique mal comprise fatigue et ensommeille, brun avec de beaux yeux méridionaux, comme sont souvent les natifs de B... Il entraînait la jeune fille exaltée, maigre jusqu'à l'égarément, qui copiait mes manuscrits depuis trois ans et pleurait dessus quand mon récit tournait mal...

Le lundi suivant, vers onze heures, j'apportai à Mlle Rosita le mai-

gre fruit — douze pages — d'un travail sans amour. Rien ne me pressait d'avoir la copie double d'un mauvais premier jet, rien, sinon le plaisir, le risque d'affronter l'ancien petit appartement. « Bon pour cette fois-ci encore, me disais-je, et puis je jouerai à autre chose. » Cependant, ma main douée de mémoire cherchait au long du chambranle le joli galon de perles, ma sonnette prétentieuse d'autrefois, et trouvait un bouton électrique.

Une personne inconnue m'ouvrit aussitôt, ne me répondit que d'un signe et m'introduisit dans la pièce aux deux fenêtres, où Mlle Barberet me rejoignit.

— Avez-vous bien travaillé, madame ? Le mauvais temps ne vous a pas trop fâcheusement impressionnée ?

Sa petite main froide s'était vite retirée de la mienne et disposait à leur place juste, sur l'épaule droite, tout près du cou, les deux anglaises nouées d'un ruban noir. Elle me souriait avec la sollicitude modérée que professent les infirmières bien apprises, les « nurses » des grands dentistes et les personnes, d'âge et de fonctions mal définis, qu'on rencontre dans les académies de beauté.

— Mauvaise semaine pour moi, mademoiselle Rosita. En outre, vous aurez du mal à me lire.

— Je ne crois pas, madame. Une écriture ronde est rarement illisible. Elle me regardait aimablement ; derrière les verres épais, le bleu de ses yeux semblait se délayer.

— Figurez-vous qu'en arrivant je croyais m'être trompée d'étage, la personne qui m'a ouvert...

— Oui. C'est ma sœur, dit Mlle Barberet, comme si elle eût voulu, en la contentant, limiter mon indiscretion.

Mais, quand la curiosité vous tient, nous n'avons guère de vergogne...

— Ah ! c'est votre sœur... Vous travaillez ensemble ?

La peau transparente de Mlle Barberet frémit sur ses pommettes.

— Non, madame. Tous ces temps-ci, la santé de ma sœur a eu besoin de ménagements.

Cette fois, je n'osai insister davantage. Quelques instants encore, je m'attardai, dans mon salon devenu bureau, à contempler sa clarté accrue, je tendis vainement l'oreille à ce qui pouvait retentir au sein de la maison et au fond de moi-même, et je m'en allai, emportant un romanesque butin de conjectures. La sœur malade — et pourquoi pas folle mélancolique ? Ou languissante d'un malheureux amour ? Ou frappée de monstruosité, et tenue dans l'ombre ? Voilà comment de suis quand je me laisse aller.

★

Je n'eus pas le loisir de mener plus loin, les jours suivants, ma personnalité extravagance. A cette époque-là, F.-I. Mouthon m'avait demandé un roman-feuilleton pour *Le Journal*. Cet homme pénétrant et frisé en était-il à sa première erreur ? En toute honnêteté, j'avais protesté que je ne saurais jamais écrire le feuilleton qui eût convenu au public d'un grand quotidien. F.-I. Mouthon, qui semblait là-dessus mieux informé que moi-même, avait cligné son petit œil d'éléphant, secoué son front crépé, haussé sa lourde épaule, et je m'étais mise à écrire un roman-feuilleton — que vous chercheriez en vain

parmi mes œuvres. Seule Mlle Barberet connut les chapitres avant que je les déchirasse. Car, en fin de compte, je ne m'étais pas trompée : je ne savais pas écrire un roman-feuilleton.

Au retour de ma seconde visite à Mlle Barberet, je relus les quarante pages « tapées ».

Et je me jurai de besogner, comme on dit, d'arrache-pied, de me priver de marché aux puces et de cinéma, et même du déjeuner au Bois... Il ne s'agissait pourtant pas d'Armenonville, ni même de la Cascade, mais de plaisants repas impromptus sur l'herbe, meilleurs si Annie de Pène, précieuse amie, m'accompagnait. Les jours attendris ne manquent pas, dès février. Nous prenions nos bicyclettes, un pain frais bourré de beurre et de sardines, deux « friands » feuilletés à la saucisse, acquis chez un charcutier près de la Muette, et des pommes, le tout ficelé au long d'une gourde clissée, pleine de vin blanc... Pour le café, nous le buvions au retour, du côté de la gare d'Auteuil, bien noir, bien insipide, mais brûlant et sirupeux à force de sucre...

Peu de souvenirs me sont restés aussi sentimentaux que celui de ces repas sans couverts ni nappe, de ces promenades sur deux roues. Le ciel frais, la pluie en gouttes, la neige en grains, l'herbe rare et roussie, la familiarité des oiseaux... Ces bucoliques s'accommodaient d'un certain état de l'âme, éloigné du bonheur, craintif mais obstiné à l'espoir. J'ai achevé d'y refroidir un chagrin à petites larmes réticentes, une douleur sans grands mouvements, bref un amour noué juste assez mal pour qu'il se dénouât plus mal encore. Ces périodes, au cours desquelles des remèdes anodins triomphaient d'un mal que je jugeais grave, croit-on que le souvenir en pâlisait aisément ? Déjà je les ai, ailleurs, comparées aux « blancs » qui apportent de l'air et de l'ordre entre les chapitres d'un livre. Le langage de l'imprimerie, qui n'y voit pas malice, nomme « belles pages » ces clarières blanches où le texte, refoulé, ne commence qu'à mi-feuillet. J'ai bien envie — il est vrai que c'est sur le tard — d'appeler « beaux jours » les jours où le travail, la flânerie, l'amitié se faisaient la large part, au détriment de l'amour. Beaux jours, sensibles à la lumière extérieure, découvertes involontaires des sens relâchés et oisifs — il n'y avait pas bien longtemps que je goûtais cette vacance, lorsque je fis la connaissance de Mlle Barberet... (A suivre.)

(Dessins de Raymond)

World copyright 1939 by Colette and « Match ».





Donnez de l'éclat
A VOTRE PUBLICITÉ
en paraissant dans

